Nouvelle Collection illustrée Calmann-Lévy

ABEL HERMANT

L'Autre Aventure du Joyeux Garçon



Ce volume doit être vendu : 1 fr. 50

Library Friends

University of Illinois at Urbana-Champaign



University of Illinois Library at Urbana-Champaign

L'Autre Aventure du Joyeux Garçon

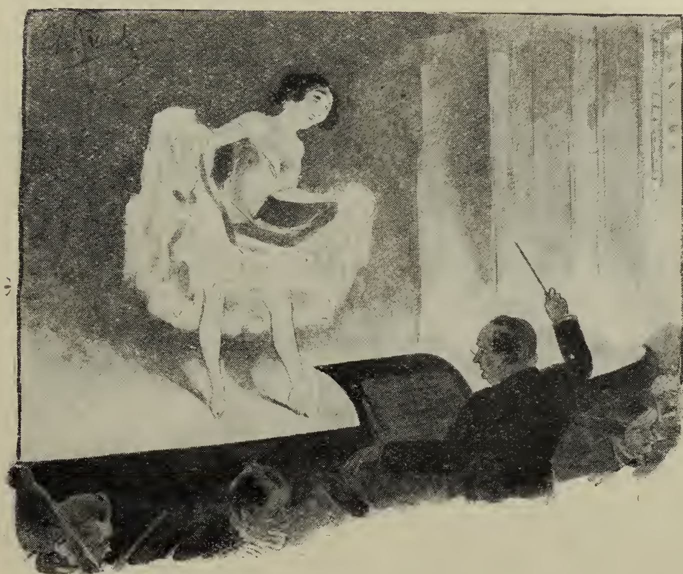
ABEL HERMANT

L'Autre Aventure du Joyeux Garçon

ILLUSTRATIONS

DE

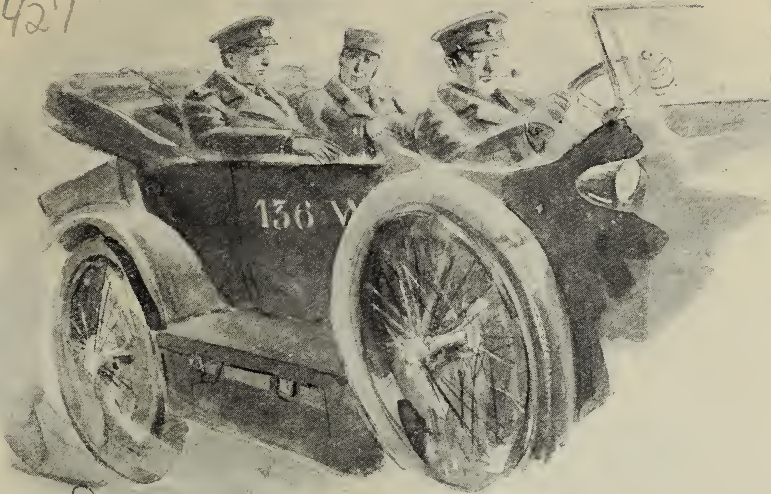
CHARLES ROUSSEL



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3



L'Autre Aventure du Joyeux Garçon

I

A l'instant même que la chanteuse achevait le septième et avant-dernier couplet, et que tous les spectateurs, y compris les officiers supérieurs et généraux, reprenaient en chœur le refrain, une détonation épouvantable, toute proche, ébranla le vieux théâtre jusque dans ses fondements. Toutes les vitres s'écroulèrent avec fracas, mais seulement quelques secondes plus tard et comme après un petit temps d'hésitation. Il y eut encore un silence bref, puis les officiers, sous-officiers et soldats poussèrent un si formidable éclat de rire que les Allemands, accoutumés de prendre la guerre au sérieux, auraient conçu encore plus de mépris pour la méprisable armée britannique, s'ils avaient pu être témoins de l'accueil qu'elle réserve à leurs projectiles.

Cette hilarité permit à la chanteuse d'assurer son sang-froid. Une étoile de province, qui a l'honneur de divertir des héros, chaque jour, en matinée et en soirée, à deux pas du front, dans une ville continuellement bombardée, doit faire preuve de courage et de crânerie. Elle le sentit, et recommença, sans chevroter, le couplet interrompu. Mais un colonel de forte corpulence, qui avait les cheveux blancs et une grosse moustache, se leva, lui fit un signe de la main, et, après s'être excusé poliment de l'interrompre encore, dit :

— Johnny, allez donc voir, je vous prie, s'il n'est rien arrivé à nos chevaux qui sont dehors.

L'idée ne vint à personne que le spectacle pût se poursuivre en l'absence de Johnny, bien qu'il fût simple *private* et ordonnance. On l'attendit, dans un silence religieux.

Il reparut, dit :

— Tout est bien.

— Bien, répéta le colonel, qui, se levant aussitôt, fit à la chanteuse un nouveau signe extrêmement gracieux.

Elle reprit pour la troisième fois le septième couplet, chanta le huitième, et la représentation ne s'acheva qu'après épuisement complet du programme, sans autre incident.

A la sortie, le même colonel aborda un second lieutenant qui se trouva tout à fait par hasard sur son chemin, et lui dit, toujours avec une exquise politesse :

— Oh ! monsieur Warden !... Charmé de vous voir. Voulez-vous aller à Paris? Nous manquons justement d'iode, de coton hydrophile, d'épicerie et d'une quantité d'autres choses que nous vous serons très obligés de nous rapporter. Je vous donnerai la liste.

Le second lieutenant Warden n'essaya pas de dissimuler le plaisir que cette proposition inattendue lui causait. Il le témoigna en rougissant comme une jeune fille, puis en faisant un sourire puéril de gourmandise. Mais ensuite il planta son regard bien droit dans les yeux du colonel, comme on lui avait prescrit de toujours faire, à

Eton et à Oxford, et il dit, d'un ton énergiquement affirmatif :

— Je suis très content d'aller à Paris, vous savez. Quand dois-je partir?

— Après le thé. Vous prendrez un interprète si vous avez besoin.

— Je n'ai pas besoin, répondit Warden, avec respect, mais avec fermeté, et même

— Je prendrai un interprète, déclara Warden, qui avait cependant réfléchi.

Il ajouta, avec une franchise admirable :

— Parce que, à Paris, je pourrai me promener et faire des visites, et l'interprète fera les courses.

— Très bien! dit le colonel, qui aussitôt s'éloigna, puis, tournant la tête : Vous pren-



— OH! MONSIEUR WARDEN!... CHARMÉ DE VOUS VOIR.

avec fureur. Je sais très bien parler français, vous savez.

Le colonel n'en savait rien, mais comme il n'usait lui-même des interprètes que pour se perfectionner dans l'étude du français, il s'étonna qu'un jeune officier anglais qui avait le bonheur de parler cette belle langue couramment, refusât précisément pour ce motif d'emmener un interprète. Il était trop discret pour manifester son étonnement.

— Comme il vous plaira, dit-il,

drez aussi une automobile, naturellement.

— Naturellement, dit Warden.

Dès que le colonel fut hors de vue, Warden, qui ne faisait jamais de gestes, en fit de si extravagants, et des gambades si inconvenantes, que ses camarades, inquiets, l'entourèrent et lui demandèrent s'il avait bu ou s'il était fou, enfin ce qui lui était arrivé.

— Une chose réellement splendide ! repartit le second lieutenant. Je vais à Paris tout à l'heure avec un interprète et une voiture naturellement, pour acheter

de l'iode, du coton hydrophile, de l'épicerie et une grande quantité de choses qui manquent, je ne sais pas quelles choses, mais le colonel me donnera la liste. L'interprète fera les courses et je ferai des visites.

Les camarades de Warden le complimentèrent de sa bonne chance, et le chargèrent instantanément d'une multitude de commissions privées. Il eut en quelques minutes ses poches toutes pleines de lettres, de cartes, de petits paquets, et surtout de montres « pour changer le bracelet ». Il commençait de regarder sa propre montre, qui heureusement marquait cinq heures moins dix. « S'il était seulement quatre heures et demie, se disait-il, je serais obligé de prendre une malle avec moi ». Mais il put se contenter de son sac, que son ordonnance transporta sous ses yeux avec les plus minutieuses précautions et installa sur les coussins de la Rolls-Royce. Warden, ravi d'aller à Paris, le fut encore plus d'y aller dans cette magnifique voiture. Après l'avoir admirée un instant, il donna de nouveau un coup d'œil à son sac ; il fut bien surpris d'en voir un autre exactement pareil et de la même marque anglaise.

— Curieux ! murmura-t-il.

Puis, reprenant son sérieux parce qu'il plaisantait, il ajouta :

— Je n'ai pas bu et je vois double. N'y a-t-il pas là réellement deux sacs?

— Réellement, il y a, dit l'ordonnance. L'autre est le sac de l'interprète.

Warden devina que l'interprète en personne n'était pas loin. Il le vit, en effet, à deux pas, et le reconnut au képi, de forme française : tout le reste de l'uniforme anglais, mais de coupe irréprochable, en drap d'officier, et qui ne devait point sortir des magasins d'habillement. Warden conclut de là que son interprète appartenait à la meilleure société, et lui dit :

— Comment allez-vous?

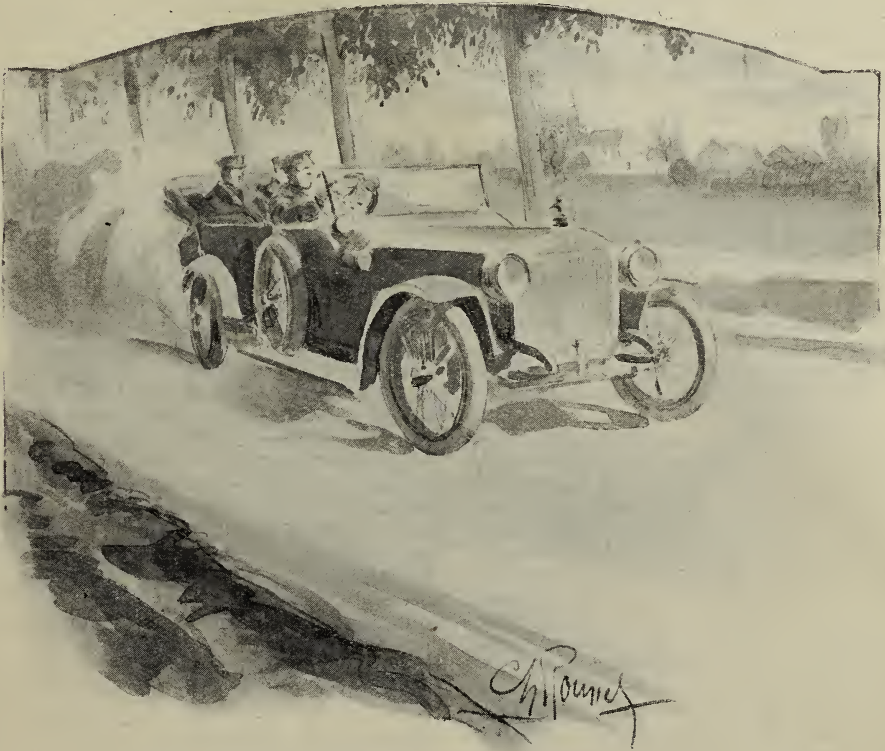
L'interprète salua. Warden observa qu'il était bien bâti, et presque aussi anglais que son uniforme et son sac de voyage.

— Charmant garçon, dit le second lieutenant, à un autre second lieutenant, qui répondit :

— Charmant.

Ils avaient tous deux l'habitude d'attribuer indistinctement cette épithète à tout ce qui vient de France, aux objets comme aux personnes.

Le mécanicien mettait le moteur en marche. Warden s'assit à l'arrière et appela près de lui, courtoisement, l'interprète qui allait prendre place sur le siège. La Rolls-Royce fit un démarrage foudroyant.



LA ROLLS-ROYCE FIT UN DÉMARRAGE FOUDROYANT.

Warden oublia soudain qu'il allait à Paris et qu'il n'était pas seul au monde. Il était toujours aussi heureux, mais le train fou de la course était maintenant la cause unique de son allégresse. Il ne pensait à rien : il respirait. Il s'enivrait d'air pur : est-il une ivresse, une joie comparable? Il aurait crié de plaisir ! Un sentiment de convenance le fit taire, et il se rappela qu'il avait un compagnon, probablement bien élevé. Il lui dit :

— On va vite, c'est bon.

L'interprète répondit en anglais, correctement et grammaticalement, qu'il était aussi grand amateur de vitesse.

Quand Warden fut un peu blasé de cette sensation, il observa que le terrain sur lequel on roulait était parfaitement uni. Il dit :

— Bonne route française.

— Splendide, répondit l'interprète.

Warden remarqua ensuite que la température et le ciel étaient à souhait ; il dit : « Jour glorieux », puis, que le paysage était « charmant », et il le dit encore. Et enfin il s'avisa que, par mégarde, il avait jusqu'ici causé anglais avec son interprète (si cela s'appelle causer) et que ce garçon allait croire qu'il ne savait pas un traître mot de français. Il en fut humilié, il rougit, et brusquement, en français correct et grammatical — hélas! avec quel accent! — il dit:

— Comment vous appelez-vous?

— Morand-Fargueil, répondit l'interprète sans pouvoir se défendre de donner aussi à ce nom un léger accent anglais.

Assurément cette façon de prononcer « Morand-Fargueil » était comique ; mais il ne semble pas qu'il y eût de quoi pâmer de rire, comme fit le second lieutenant Warden après avoir poussé une sorte de cri d'Apache. L'interprète en fut scandalisé; il gardait une attitude militaire, mais il considérait le second lieutenant avec sévérité, et se disait, *in petto* :

« Quand tu auras fini? »

Warden ne finissait pas. Il riait toujours, et débitait des phrases françaises incohérentes avec un terrible accent, avec une volubilité que ralentissait à peine la recherche des mots :

— Oh! c'est drôle! Réellement, Morand-Fargueil! Je suis si content de faire votre connaissance! Alors, vous êtes René? J'aime ce nom. Il n'a pas d'égal en anglais. Ou bien, comment dites-vous? Si vous ne savez pas, pourquoi êtes-vous interprète? Mais je suis content que vous soyez et que vous veniez à Paris avec moi. Réellement, le monde est petit. René Morand-Fargueil! René Morand-Fargueil! Comment allez-vous?

II

René Morand-Fargueil était encore beaucoup plus Anglais que n'avait jugé Warden à première vue : il l'était d'une manière en quelque sorte idéale, comme les Français ont coutume de l'être et les Anglais de ne l'être pas. Il se roidissait d'autant plus que le jeune lieutenant se laissait plus aller, et il opposait un silence digne à cette étourdissante volubilité. Cependant, comme on l'interrogeait, il ne pouvait à la rigueur s'abstenir de répondre, et il répondit en anglais qu'il se portait tout à fait bien ; puis il posa la même question à Warden en l'appelant *Sir*, conformément aux usages de l'armée britannique. Warden, qui a le cœur sur la main, en fut peiné extrêmement et se dit :

« Il ne me reconnaît pas! N'a-t-il donc jamais vu ma photographie? Et pourquoi madame Morand-Fargueil ne la lui a-t-elle pas montrée? Mais moi, j'ai vu cent fois la sienne, et je ne l'ai pas reconnu davantage. C'est l'uniforme qui nous change tous les deux. Sans me reconnaître, il aurait bien pu me deviner. Peut-être qu'il est un peu bête? »

Cette hypothèse gratuite suffit à dissiper les ombrages que donnait au cordial Warden la réserve de son interprète, et il ne s'avisa point qu'elle était désobligeante pour René Morand Fargueil. Réellement, il fut même charmé que René fût un peu bête, et il conçut le malicieux projet de s'amuser à ses dépens. Il se garda de lui dire, d'emblée :

« Je suis Eric Warden, fils de Sir Oscar et de lady Warden. Nos parents, il y a plusieurs années, nous ont échangés, et j'ai passé deux mois à Paris chez les vôtres, tandis que vous passiez deux mois aux environs de Londres, chez les miens. Je vous écrivais des lettres amicales en français, et vous m'écriviez des lettres amicales en anglais ; un jour, cette correspondance a cessé comme il est naturel, et peut-être que, san la guerre, nous ne nous serions jamais rencontrés. »

Au lieu de tenir à René ce discours, qui eût tout éclairci, Eric lui posa des questions d'une précision surprenante, qui témoignaient une intime connaissance de la famille Morand-Fargueil et de ses entours.

La première question ne fut pas fort heureuse.

— Comment se porte votre chère vieille grand'mère? dit Eric.

— J'ai eu le malheur de la perdre, dit René.

— Je le regrette, dit Eric, avec cette indifférence stoïque que marquent d'ordinaire ses compatriotes à l'annonce de n'importe quel décès.

— Je pense, reprit-il après un temps convenable, que votre papa, monsieur Morand-Fargueil, est toujours au Conseil d'Etat?

— Il est à la retraite, dit René.

— Oh ! s'écria Eric Warden, cette fois avec l'accent du désespoir. Alors, la dactylographe, mademoiselle Sauveterre, ne vient plus le soir, et il ne lui dicte plus des

rapports, et votre chère maman ne crie plus : « Ce que tu peux être embêtant... »?

Il s'interrompit pour demander, comme il aurait dû le faire plus tôt, des nouvelles de madame Morand-Fargueil ; il tremblait que René ne lui répondît, comme pour le ci-devant conseiller d'Etat : « Elle est à la retraite. » Mais quelle apparence que l'interprète fît une réponse si ridicule?

— Maman est bien fatiguée, dit-il.

— Réellement? fit Eric, angoissé. Pourquoi?

— Elle ne peut pas s'habituer à se passer de moi, dit René.

Warden fit réflexion tout bas qu'elle s'en passait bien naguère, mais c'est qu'il lui tenait compagnie.

— Ma mère, dit-il, ne peut pas non plus se passer de moi. Pourtant, nous ne sommes presque jamais ensemble pendant la paix, et quand je me suis engagé, elle m'a dit que je faisais bien pour mon roi et mon pays... Désirez-vous que je vous raconte comment je me suis engagé? C'est une drôle d'histoire.

— Très volontiers, dit René.

Mais Eric était à la merci de ses souvenirs, qui ne défilaient pas en ordre, et, bien qu'il eût hâte de conter cette drôle d'histoire, il s'interrompit pour demander dans quelle arme servait Marcel Valvin.

— Je n'en sais trop rien, dit René. J'ai vaguement ouï dire qu'il était dans l'aviation.

— C'est un bon garçon, dit Eric.

— Nous ne sommes pas très liés, repartit sèchement Morand-Fargueil.

Eric rougit fortement et s'informa de madame Valvin elle-même. Sa voix devint chantante comme celle de cette dame. René, qui n'ignore pas la réputation de complaisance de madame Valvin, sourit, pensa ce qu'on imagine, et répondit :

— Elle a toujours quarante-neuf ans.

— Oh ! je n'aurais pas cru, dit Eric, choqué sans savoir pourquoi.

— Comment vous êtes-vous engagé? dit René, en mettant sa main gantée devant sa bouche, pour bâiller avec élégance.

— Oh ! c'est comique, dit Eric Warden, subitement épanoui. Je pensais très peu de la guerre, et même je ne savais pas, réellement, qu'il y a la guerre, parce que je suis maintenant dans les affaires et je ne lis pas souvent les journaux. Je n'ai pas le temps, vous savez. J'aurais le temps le vendredi soir, le samedi, le dimanche et le lundi matin, mais je fais le *week-end* à la campagne et je joue le ballon. Mais, un dimanche, j'ai assisté au meeting et j'ai entendu un orateur qui disait beaucoup de choses dures aux splendides garçons comme moi qui ne font pas leur devoir militaire. Je ne puis concevoir pourquoi ces choses dures ne me troublaient pas du tout. Mais, le même jour, j'ai vu passer dans la haute rue du village une procession de petites filles avec des robes courtes et des chaussettes. Celles qui allaient devant portaient un écriteau. Je traduirai, quoique vous soyez interprète. Il y avait sur la pancarte ces paroles sévères : « Hommes, si vous ne partez pas pour le front, nous, les filles, nous irons nous battre ». Alors j'ai eu honte de moi-même, et plusieurs comme moi. Nous avons tous signé l'engagement. Je suis retourné à la maison, j'ai dit à maman ce que j'avais fait, elle m'a dit : « Vous avez bien fait. » Ensuite, j'ai été commissionné presque aussitôt, parce que je suis bien élevé. C'est comique, n'est-ce pas?

— C'est chic, dit René Morand-Fargueil.

Cet éloge, d'une expression si modérée, toucha Eric à tel point qu'il s'écria, sans ménager aucune transition :

— Je suis Eric Warden ! J'avais oublié de vous dire.

— Voilà un petit quart d'heure que je m'en doutais, dit René.

Eric s'empressa de réformer son jugement téméraire, et se sentit charmé que le fils de madame Morand-Fargueil ne fût pas « un peu bête », et même ne le fût pas du tout. Il lui fit mille démonstrations d'amitié, et René, qui n'était glacé qu'à la surface, y répondit fort gentiment.

— Je pense, dit Eric, que votre mère sera bien étonnée, mais contente de vous voir.

Il ajouta naïvement :

— Elle sera contente de me voir aussi.

Il ajouta encore :

— Mais peut-être elle me grondera parce que je n'écris jamais?

Il fallut que René lui jurât que madame Morand-Fargueil ne lui ferait aucun reproche.

— Nous irons au *Zoo*, dit Eric, c'est-à-dire au Jardin des Plantes, où je suis allé avec votre maman, et une autre fois avec Marcel Valvin.

— Nous ferons d'abord nos courses, dit René.

— Oui, mais, quand elles seront faites, nous irons au *Zoo*, et dans tous les endroits. Je veux revoir tout Paris en deux jours.

Ils discutèrent ensuite longuement s'ils devaient envoyer une dépêche à madame Morand-Fargueil ou lui laisser la surprise. Eric était pour la surprise, René objectait que « la joie fait peur ». Mais c'est toujours Eric Warden qui a le dernier mot. Ils n'envoyèrent donc point de dépêche.

— Où comptez-vous descendre? demanda René.

Cette question pensa les brouiller. Eric eut un accès d'indignation.

— J'aimerais mieux, dit-il, ne pas aller à Paris, si je ne devais pas descendre chez vous. Peut-être avez-vous un lit pliant? Ou bien, il n'est pas difficile d'en trouver un. On le mettra donc dans votre chambre,

et vous coucherez dessus. Moi je coucherai dans votre lit que j'ai déjà habité. Parce que je suis l'officier et vous êtes seulement l'interprète, vous savez.

III

Les raisons de nos sympathies sont mystérieuses : on ne le remarque pas ici pour la première fois. Il ne faut point se dissimuler que René Morand-Fargueil avait répondu jusqu'alors assez froidement aux avances d'Eric Warden ; mais, dès que le second lieutenant prononça cette petite phrase : *Parce que je suis l'officier et vous êtes seulement l'interprète*, René s'avisa tout d'un coup qu'il était irrésistible. C'est qu'il articulait ces mots avec l'emphase anglaise, et du même ton qu'un écolier de douze ans qui dit à ses camarades : « Nous allons jouer au soldat ; moi, je ferai le général. » Cette puérilité parut d'autant plus séduisante à René Morand-Fargueil qu'il avait lui-même une précoce maturité d'esprit. Son amitié d'autrefois pour Eric Warden, qui n'avait été que par lettres et à distance, et qui sommeillait depuis tant d'années, se réveilla subitement, devint positive et actuelle. Il céda de bonne grâce à cette grâce tyrannique, et pensa qu'il serait bien aise de coucher par terre pour céder à son hôte le bon lit.

Eric Warden, qui ne pénétrait pas toujours la pensée d'autrui, mais devinait dans l'instant même les sentiments les plus secrets, connut sa victoire et goûta une joie divine. Pour témoigner son contentement, il supplia René de ne plus lui parler que français, et de le tutoyer malgré la différence des grades. Il fit lui-même un premier essai, qui ne fut point malheureux, sauf qu'il continuait de mettre *Vous savez* à la fin de toutes ses répliques, et ne pouvait prendre sur lui de dire *Tu sais.*

— C'est dommage, lui dit René, que notre chauffeur ne soit pas Belge : il pourrait te donner des leçons.

Cette plaisanterie facile les fit rire tous deux aux éclats, et accrut encore leur intimité. Warden était dans une si grande exaltation qu'il demandait toutes les deux minutes à Morand-Fargueil :

— Es-tu heureux?

— Je suis, répondait Morand-Fargueil, usant du vocabulaire français et de la syntaxe anglaise.

Et ils riaient de plus belle, jusqu'à en être fatigués.

Après avoir soufflé, René prit garde qu'il s'était à peine informé de sir Oscar Warden, de lady Warden et des frères d'Eric ou de ses sœurs (car il ne se rappelait pas précisément si c'étaient des garçons ou des filles). Il interrogea le second lieutenant, et le pria de ne point épargner les détails ; mais il ne put obtenir que cette réponse, laconique et britannique :

— Papa, maman et ma sœur sont bien.

Eric, en revanche, prit garde à son tour que René ne lui avait rien dit des Morand-Fargueil, hors que papa était à la retraite et maman bien nerveuse. Il coupa la parole à son inférieur, et demanda premièrement si Eugénie était toujours la femme de chambre.

— Toujours, dit René.

Eric ne sut point cacher son étonnement. Il ne croyait pas que les domestiques français pussent demeurer plus de six mois dans une même place. Mais il déclara qu'il serait bien content de revoir cette bonne Eugénie. Comme il l'était bien davantage de revoir madame Morand-Fargueil, et que les menus épisodes, d'abord un peu effacés, de son précédent voyage continuaient de lui revenir à l'esprit, il dit ensuite :

— Je suppose, ta mère fait toujours beaucoup de visites et elle donne aussi des bridges, quoique je ne sois plus là pour l'aider à recevoir?

— Tu n'y penses pas ! dit René. Ce n'est pas à Paris comme à Londres, personne ne reçoit plus depuis la guerre, et un de mes amis, qui n'est pas mobilisable, m'écrivait l'autre jour qu'il y a un an juste qu'il n'a enfilé son habit...

Warden parut choqué, et n'aurait su dire si c'était d'apprendre que René Morand-Fargueil eût un autre ami, ou que cet ami ne portât pas le soir, comme il est de règle, l'*evening dress*.

— Alors, reprit-il, qu'est-ce que fait ta mère toute la journée? Elle s'embête?

— Pas du tout, répondit avec vivacité René Morand-Fargueil : elle s'occupe. Elle soigne les blessés... tiens ! à l'hôpital anglais de la rue de Sèze... Et le soir, elle m'écrit.

— Elle est réellement infirmière dans un hôpital anglais ! fit Eric.

Il ne douta point d'abord que ce ne fût en mémoire de lui. Puis il songea que, si par hasard il recevait quelque mauvais coup, il serait certainement soigné dans cet hôpital anglais de la rue de Sèze, et par madame Morand-Fargueil en personne. On a vu des coïncidences plus extraordinaires. Il se rappela enfin qu'elle l'avait déjà soigné, un jour qu'il avait un peu de fièvre, et ce souvenir lui causa un trouble bien étrange ; il rougit, détourna les yeux, garda le silence une minute. Mais il craignit que René ne s'en inquiétât, et lui demanda, pour changer :

— Es-tu heureux?

— Je suis, dit René.

— Nous n'avançons pas ! dit Eric.

Ils ne faisaient en effet que du quatre-vingts à l'heure. En dépit de cette allure modérée, ils franchirent la barrière à six heures trois quarts et débarquèrent « à la maison » sur le coup de sept heures.

— Nous avons, dit Eric, juste le temps

d'être prêts pour le dîner, s'il est toujours à huit heures.

— Je crois qu'on l'a avancé d'un quart d'heure, dit René.

— Alors, nous n'avons pas le temps. Dépêchons-nous.

Mais il reconnut en passant la concierge, qui fut si ravie de le voir qu'elle oublia qu'elle devait être également ravie de voir M. René. M. René ne se formalisait plus de rien et les succès de son ami ne lui donnaient aucun ombrage. Il voulait prendre l'ascenseur. Eric ne le voulut point.

— Parce que, dit-il, c'est une vieille machine qui ne sait pas monter vite.

Et il grimpa, quatre à quatre. René le suivit.

— Je pense, dit-il, qu'Eugénie va tomber à la renverse en me voyant.

Elle ne tomba point, mais poussa des cris perçants, et, de même que la portière, fit fête à l'étranger bien plus qu'à son jeune maître. Eric fut droit à la chambre de René, ou plutôt à sa chambre. Son premier soin fut d'ouvrir la fenêtre toute grande, ainsi que celle de l'antichambre, et de laisser les portes ouvertes. Tout en faisant le ménage à sa façon, il criait :

— Vous devez avoir un lit pliant tout de suite pour monsieur René, parce que moi je coucherai dans son lit qui fut le mien, vous savez ! Je pense, ajouta-t-il après avoir réfléchi et calculé, que nous n'avons pas le temps de prendre le bain l'un après l'autre. Il faut faire ensemble. Alors Eugénie mettra dans la chambre le tub en caoutchouc qui est dans mon sac ou celui qui est dans le tien. Ça ne fait rien parce qu'ils sont pareils, et tu n'es pas dégoûté de moi, je suppose? Je dis, tu auras le tub et moi la baignoire.

— Naturellement ! dit René, puisque tu es second lieutenant et moi *private*.

Comme Eugénie n'était pas à leur gré assez prompte, ils préparèrent eux-mêmes et le bain et le tub ; mais le respect de la hiérarchie n'interdit pas l'échange des bons procédés, et ce fut Eric Warden qui emplit le tub de caoutchouc pour René, tandis que René faisait couler l'eau dans la baignoire pour Eric.

Cependant M. Morand-Fargueil, qui n'avait plus grand'chose à faire, était allé chercher madame Morand-Fargueil à l'hôpital. Ils rentrèrent ensemble en se promenant. Ils avaient leur clef : ils ne sonnèrent point. La violence du courant d'air leur jeta d'abord la porte au nez. Ils la rouvrirent, et pénétrèrent dans l'appartement en criant que les domestiques étaient fous de laisser toutes les fenêtres ouvertes à une heure pareille. Madame Morand-Fargueil ne put s'empêcher de faire



ILS DÉBARQUÈRENT « A LA MAISON ».

réflexion que cela n'était pas arrivé une seule fois depuis le temps qu'Eric Warden logeait dans la chambre de René. Il semble même que ce souvenir fût une manière de pressentiment ; mais elle n'eut pas le loisir de faire une analyse si délicate et un examen de conscience ; car déjà Eric Warden criait à tue-tête :

— Bonjour, madame Morand-Fargueil ! Bonjour, monsieur Morand-Fargueil ! C'est moi, vous savez ! Et René est avec moi !

Ils accouraient, en peignoir, Eric le

premier, naturellement. Le pressentiment de madame Morand-Fargueil n'avait pas été assez déterminé pour l'empêcher d'être surprise et saisie. Elle pensa se trouver mal, puis fondit en pleurs, et rit à travers ses larmes. Eric était aux cent coups.

— Nous devions envoyer une dépêche ! dit-il. C'est idiot !

— C'est trop fort ! C'est toi qui n'as pas voulu ! dit René.

— Je sais bien, c'est moi, dit Eric. Mais c'est idiot !

Il donnait de petites tapes dans les



MADAME MORAND-FARGUEIL.

mains de madame Morand-Fargueil et, pour la réconforter, lui demandait :

— Etes-vous heureuse, madame Morand-Fargueil ?

Elle répondait d'une voix faible:

— Je suis, je suis...

IV

En répondant *Je suis, je suis*, c'est-à-dire *Je suis heureuse*, madame Morand-Fargueil hasardait une affirmation téméraire. Ce qu'elle éprouvait, et qu'elle n'aurait su analyser, ne ressemblait guère au bonheur, qui est simple, ni encore moins au contentement. La joie qu'elle sentait de revoir son fils lui était gâtée par la joie qu'elle sentait de revoir Eric Warden, et réciproquement. Elle n'aurait pu souffrir de les revoir l'un sans l'autre, mais elle ne pouvait point souffrir de les revoir ensemble. Elle avait des remords, quoiqu'elle n'eût jamais rien fait de mal, elle était confuse et n'osait regarder personne en face. Outre qu'elle jugeait la situation d'une suprême inconvenance (sans ombre de motif), elle pensait avoir manqué à tous ses devoirs, et envers M. Morand-Fargueil, et envers son fils, et envers le second lieutenant. Ce qu'elle se reprochait à l'égard d'Eric était moins de l'avoir trouvé aimable jadis que de l'avoir depuis lors parfaitement oublié.

Sa mémoire prenait une cruelle revanche. En une seconde, et comme il arrive, dit-on, aux personnes qui sont victimes d'un accident de voiture, madame Morand-Fargueil repassa jusque dans les moindres détails ce ravissant, cet unique épisode amoureux et chaste de son irréprochable carrière. Elle vit Eric Warden tel que le premier jour il lui était apparu, en costume de voyage, elle le vit en smoking à la table de famille, ou lisant après le dîner, dans le cabinet de M. Morand-Fargueil, la lettre qu'il avait écrite à René. Elle le vit encore, décoiffé, sans veston ni cravate, et le col entre-bâillé, elle le vit, elle crut l'entendre chanter une chanson de minstrel en s'accompagnant sur le banjo... « Ah ! Suzanne, qu'il a le bras blanc !... Que mon cœur, mon cœur a de peine !... » Et M. Morand-Fargueil ouvrait brusquement la porte, il criait : « Ah çà ! est-ce que vous n'êtes pas fous tous les deux? »

Elle vit Eric malade dans la chambre de René. Le lit était si vivement éclairé que tout le reste était plus sombre ; et ce n'est même point tout le lit qui resplendissait, mais, au milieu, une grande blancheur sans contour, peu à peu dégradée jusqu'au clair-obscur et jusqu'à la nuit. Eric semblait couché dans un grand berceau de lumière parmi les ténèbres... Et comme il s'était endormi, elle lui avait baisé le bout des doigts...

Elle sentit à la fois tout ce qu'elle avait senti alors, et quand Eric s'échappait sans dire où il pensait aller, et quand il rentrait en retard ; quand elle se promenait avec lui au Jardin des Plantes ; quand elle mettait un peu d'ordre dans sa chambre si bizarrement rangée ; quand elle méconnaissait son innocence évidente et qu'elle soupçonnait madame Valvin ; quand il lui avait dit, en guise de dernier adieu : « Je dois me hâter, vous savez, parce que je ne veux pas rater le train. »

Elle avait appris tant de grandes et terribles choses depuis le commencement de la guerre qu'elle demeurait comme stupide devant l'autre madame Morand-Fargueil que lui révélaient ces souvenirs. Elle ne concevait pas qu'elle eût jamais pris

au tragique des émotions si futiles : les plus délicates même la touchaient, mais lui faisaient honte. Son âme ancienne lui paraissait démodée. Elle avait vraiment la notion du passé, c'est-à-dire de ce qui est aboli, et elle éprouvait une sorte de terreur superstitieuse à voir renaître ce passé mort sous les traits d'Eric, aussi beau, presque aussi puéril que jadis. Eric était le fantôme du Passé. Elle ne put se défendre de sourire à l'idée que le joyeux garçon, si vivant et si naturel, jouait un personnage symbolique... Elle revenait à elle, il ne lui donnait plus de petites tapes dans les mains ; mais il lui demandait toujours :

— Etes-vous heureuse, madame Morand-Fargueil?

Et elle lui répondait, cette fois sans mentir :

— Je suis.

Eugénie apporta le lit pliant. Où l'avait-elle déniché? C'est un miracle. Mais, du moment qu'Eric Warden avait dit : « Vous devez avoir un lit pliant », le miracle eût été qu'elle n'en trouvât point. Au fait, c'est peut-être bien son propre lit que cette bonne Eugénie lui offrait?

— Il est pour René, dit Eric, parce que, moi, je veux coucher dans le grand.

Madame Morand-Fargueil et monsieur Morand-Fargueil lui-même tombèrent d'accord que le grand lit lui était dû. Le valet de chambre annonça le dîner. Madame Morand-Fargueil n'eut pas le courage de rentrer dans son appartement et abandonna son chapeau sur une chaise. Eric et René étaient retournés précipitamment chez eux. Deux minutes leur suffirent pour endosser leurs uniformes kaki, avec tous les accessoires de cuir jaune, et quand ils firent leur entrée dans la salle, ni madame Morand-Fargueil, ni le conseiller d'Etat, ni les domestiques n'essayèrent de dissimuler leur admiration.

« Que mon fils est beau ! » se disait madame Morand-Fargueil en regardant le jeune Anglais.

Elle ne se lassait pas de faire des comparaisons, qui ne tournaient à l'avantage ni de l'un ni de l'autre, mais de tous les deux.

« Et, se disait-elle, qu'il se porte bien ! Quel appétit ! »

Elle regardait toujours Eric Warden, qui ne se portait pas moins bien que René, et qui ne mangeait pas moins copieusement.

M. Morand-Fargueil, qui a pris au Conseil d'Etat le goût des précisions, souhaita savoir enfin si ces enfants étaient en mission ou en permission, et pour combien de temps. Il interrogeait son fils, ce fut Eric Warden qui répondit. Eric, bien qu'il ait peu de lettres, sait d'instinct qu'il n'est pas deux expressions justes, mais une seule, d'une même pensée. En conséquence, dès qu'il a trouvé cette expression juste, il s'y tient. Il répéta donc à M. Morand-Fargueil, mot pour mot, mais en changeant le temps des verbes, ce qu'il avait dit à ses camarades au moment de partir :

— Splendide ! Le colonel m'a envoyé à Paris avec un interprète et une voiture, pour acheter de l'iode, du coton hydrophile, de l'épicerie et une quantité de choses qui manquent, je ne savais pas quelles choses, mais le colonel m'a donné la liste...

Il faillit ajouter, machinalement :

— L'interprète fera les courses et je ferai des visites.

Mais il rougit, se reprit, et murmura :

— Eugénie fera les courses. Moi et René, *je ne compte pas* m'embêter, vous savez.

Ce mélange du singulier et du pluriel fit rire aux éclats M. Morand-Fargueil. Madame Morand-Fargueil en rit aux larmes. Elle songeait :

« Ils arrivent à peine. Je suppose qu'ils n'ont pas la prétention de sortir après dîner? »

Elle ne pensa plus à autre chose. Cependant, Eric, interrogé de nouveau par le conseiller d'Etat sur la durée probable de leur séjour, répondait en riant :

— Oh !... Je ne sais pas du tout, vous savez. J'ai oublié de demander, c'est comique !

Ensuite, il racontait l'histoire du théâtre, et de la marmite qui avait éclaté pendant la représentation ; puis leur voyage et comment il avait reconnu René, mais René ne l'avait pas reconnu.

— Je pensais qu'il est un peu bête, mais réellement il n'est pas.

Madame Morand-Fargueil fit un sursaut.

— Vous ne lui avez donc jamais montré ma belle photographie? dit Eric. C'est mal.

Elle rougit et se dispensa de répondre. Il ne s'en aperçut point, il parlait toujours. Il contait l'histoire de son engagement :

— C'est une drôle d'histoire. J'ai vu passer dans la haute rue du village une procession de petites filles...

René aurait pu le souffler, car il conta cette drôle d'histoire comme il avait fait tout à l'heure en auto, et sans omettre une syllabe ni sans modifier aucune de ses intonations.

Après le dessert, et lorsque l'on passa, pour prendre le café, dans le cabinet de M. Morand-Fargueil selon un usage immémorial, Eric eut un accès d'attendrissement. Il s'écria :

— René m'a dit que mademoiselle Sauveterre, la dactylographe, ne vient plus le soir, parce que vous êtes à la retraite, monsieur Morand-Fargueil. Je regrette. Je regrette aussi que votre chère vieille maman soit morte, madame Morand-Fargueil. Je me rappelle quand



ILS FIRENT LEUR ENTRÉE
DANS LA SALLE.

j'ai joué chez elle le banjo. Je le joue toujours aussi bien, mais je ne l'ai pas pris avec moi.

Il ne permit pas à son interprète de servir le café, ni à madame Morand-Fargueil elle-même : il s'acquitta seul de cette besogne ; mais il eut ensuite l'imprudence de s'asseoir dans un fauteuil de cuir où il était autant dire couché, et il s'endormit instantanément. L'indulgent monsieur Morand-Fargueil n'en fut point scandalisé, d'autant que René s'était endormi dans l'autre fauteuil, vis-à-vis. Madame Morand-Fargueil songeait :

« Ils dorment, ils n'iront pas faire la fête ce soir. »

— Ces enfants sont tués de fatigue, dit M. Morand-Fargueil.

Ces enfants furent réveillés un quart d'heure plus tard par la sonnerie du téléphone ; car la guerre a moins changé les mœurs qu'on n'imaginerait, et l'on téléphone toujours beaucoup chez les Morand-Fargueil.

Tandis que madame Morand-Fargueil répondait, Eric et René se retirèrent. Dès qu'elle put raccrocher le récepteur, elle dit avec une certaine emphase :

— Ce n'est pas une raison parce qu'ils

sont deux dans la chambre pour que je n'aille pas voir si mon fils ne manque de rien.

Elle pénétra résolument dans cette chambre devenue chambrée, et elle vit d'abord, comme le soir qu'Eric Warden était malade, la blancheur et la clarté vague du lit. Elle détourna les yeux, elle se pencha vers son fils pour l'embrasser.

— Tu es bien? dit-elle.

— Oui, maman, merci, dit René.

Déjà l'impérieux Eric l'appelait. Il lui saisit la main, qu'il porta à ses lèvres, et dit d'une voix forte :

— Bonne nuit, madame Morand-Fargueil. J'ai rudement envie de dormir, vous savez !

V

Eric Warden avait encore, à vingt-trois ans, la vertu merveilleuse de guérir les maux dont il était l'auteur et d'apaiser l'âme de madame Morand-Fargueil après l'avoir jetée dans le trouble. La conscience de cette aimable femme était absolument nette, mais sa mémoire avait de la fantaisie et des scrupules. Enfin, elle était agitée : elle fut calme, dès qu'elle eut considéré une minute, dans le lit usurpé où aurait dû reposer son fils, ce grand jeune homme gai, malicieux et brave dont la candeur l'éblouissait. Elle regagna sa chambre et son propre lit dans un état de sérénité. Elle cria seulement à



« ILS DORMENT, ILS N'IRONT PAS FAIRE LA FÊTE CE SOIR. »

M. Morand-Fargueil, à travers la porte du cabinet :

— J'ai une folle envie de dormir. Je suis exténuée.

Elle l'était chaque soir. Sa pénible besogne à l'hôpital lui procurait du moins un sommeil lourd et la divertissait de son souci. Mais ce soir elle se dit : « Je ne vais pas, je ne veux pas dormir. Mes deux enfants sont là ! » Elle goûtait une douceur enivrante qu'elle voulait savourer jusqu'à la dernière goutte. Elle fit des efforts surhumains pour retenir sa pensée, qui déjà se dispersait, pour garder ses yeux grands ouverts : malgré elle ils se fermaient. C'est toujours la bienfaisante, la mystérieuse influence d'Eric

Warden qui agissait sur elle : pouvait-elle, si près de lui qui dormait de si bon cœur, ne pas dormir elle-même de tout son cœur?

Elle en fut quitte pour rêver : elle n'y perdit rien. Sa joie n'eût pas été sans mélange sous le contrôle de la raison incommode ; au lieu que son rêve s'en affranchit décidément, ne lui présenta que des images agréables et supprima les ombres du tableau. Le principe de ce rêve absurde et charmant était qu'il n'y avait point la guerre, que la guerre était une chose que justement avaient rêvée madame Morand-Fargueil et d'autres personnes mal averties.

notre vie spirituelle, nous sont, hélas ! inconcevables. L'égalité, la continuité de la joie qui affectait madame Morand-Fargueil endormie, l'immatérialité de l'amour qui la transportait et qui ne faisait aucune distinction entre les deux objets de son cœur, la spéculation pour ainsi dire mystique de ces deux objets, où elle était comme abîmée, enfin une sorte d'atmosphère lumineuse où elle pensait baigner comme ces élus dont Fénelon nous décrit la félicité un peu mollement, tout cela était plus du ciel que de la terre. Madame Morand-Fargueil était positivement dans l'extase, au sens étymologique de ce mot.



ELLE RÉVEILLA AUSSITOT M. MORAND-FARGUEIL.

Dans ces conditions, la présence simultanée de René et d'Eric Warden ne s'expliquait pas facilement. Eh bien, madame Morand-Fargueil n'essayait point de l'expliquer. Elle se contentait d'en prendre note, comme d'un fait, d'une donnée de l'expérience : nous avons peut-être plus de rigueur scientifique dans le rêve que dans la veille. Don César de Bazan a remarqué que, de l'argent qu'on reçoit, cela est toujours assez clair. On peut dire la même chose, et à plus forte raison, du bonheur qui vous tombe on ne sait d'où.

Les formes du temps et de l'espace prennent également, dans le rêve, un aspect tout différent. La durée des instants y peut être immense, et celle de plusieurs années réduite à rien. Il se peut même que nous ayons quelque sentiment de l'infini et de l'éternité, qui, dans l'ordinaire de

Elle en fut tirée environ trois heures du matin par un réveil brusque et sans cause. Elle réveilla aussitôt M. Morand-Fargueil pour lui demander s'il croyait qu'il y eût la guerre. Le conseiller d'État prit cette question, toute naturelle, pour une mauvaise plaisanterie, et l'on dirait qu'il envoya coucher sa femme si elle n'eût été déjà dans le lit conjugal, si d'ailleurs cette expression n'était de la dernière vulgarité. Cependant elle se rendormit en murmurant :

— Que tu es bon !

M. Morand-Fargueil mit un peu plus de temps à se rendormir.

Ils furent encore réveillés à cinq heures par un grand bruit qui venait de la chambre des enfants (comme disait tendrement madame Morand-Fargueil).

— Ah çà ! qu'est-ce qu'ils peuvent bien

faire? se demandèrent l'un à l'autre les deux époux, quoiqu'ils eussent tous deux parfaitement compris qu'Eric Warden et leur fils, devenus matineux depuis la guerre, faisaient tout bonnement leur toilette.

— Ils sont insupportables ! soupira madame Morand-Fargueil.

(Elle n'avait de sa vie entendu aucun bruit qui lui fît plus de plaisir.)

— Je vais finir par y aller voir, dit soudain M. Morand-Fargueil en faisant mine de sauter à bas du lit.

Madame Morand-Fargueil, qui depuis une demi-heure mourait d'envie « d'y aller voir » (pour répéter les paroles mêmes du conseiller d'Etat), madame Morand-Fargueil poussa un véritable rugissement. C'était l'effet de la jalousie. Elle ne consentait point que son mari « allât y voir », quand elle s'en privait par bienséance. Mais elle aimait mieux fouler aux pieds les bienséances que de lui céder sur ce point ; et elle allait bondir elle-même hors du lit, quand elle n'eut que le temps de s'y refourrer : le second lieutenant, toujours accompagné de son interprète (qui marchait un peu en arrière), fit irruption dans la chambre sans cérémonie. Il déclara qu'il allait faire toutes ses emplettes avant le déjeuner, pour être libre l'après-midi. Madame Morand-Fargueil, qui pensait connaître toutes les raisons qu'elle pouvait avoir de l'admirer, l'admira encore plus de s'être levé à cinq heures du matin. Elle ne fut pas médiocrement flattée que son fils en eût fait autant.

— Mais, dit-elle, mes pauvres enfants, les domestiques sont couchés à cette heure ! Qui a seulement brossé vos habits?

— J'ai l'habitude de faire moi-même, dit Eric Warden avec une souveraine majesté.

Il ajouta, sans s'aviser de la contradiction :

— Comme je n'ai pas pris avec moi mon ordonnance, c'est René qui a fait briller mes bottes ; mais j'ai fait briller les siennes.

René, qui n'avait pas encore pu placer un mot, dit :

— Nous allons envoyer une dépêche au colonel dès l'ouverture du bureau, pour savoir quand nous devons rentrer.

Madame Morand-Fargueil reçut un coup de poignard dans le sein.

« C'est déjà fini !... » pensa-t-elle.

— Adieu, madame Morand-Fargueil, dit Eric. Adieu, monsieur Morand-Fargueil.

René embrassa son père et sa mère. Ils sortirent.

— Vas-tu ce matin à l'hôpital? demanda le conseiller d'Etat.

— Pourquoi n'irais-je pas? répondit madame Morand-Fargueil désespérée.

Lorsque l'infirmière-major apprit que René était à Paris pour quelques heures, elle félicita chaudement madame Morand-Fargueil de n'avoir pas manqué l'hôpital, et lui donna spontanément la permission de la journée.

« Tiens ! se dit madame Morand-Fargueil, de mauvaise humeur, penses-tu que je ne l'aurais pas prise si tu ne me l'avais pas donnée? »

Mais sa mauvaise humeur céda, dès la sixième fois qu'elle dut raconter aux autres infirmières le voyage d'Eric et de René. Elle faisait malgré elle ce récit avec un petit accent anglais. Elle s'en aperçut et en fut touchée. Quelqu'un lui en fit la remarque et elle reprit de l'humeur. A midi moins un quart, l'infirmière-major vit qu'elle ne tenait plus en place et lui donna congé. Elle remercia du bout des lèvres, et se sauva comme une folle. N'ayant point trouvé de voiture, elle courut jusqu'à la maison. Elle allait grimper l'escalier du même train, pensant, comme Eric, que son ascenseur est une vieille machine qui ne sait pas monter vite. Le concierge l'appela pour lui remettre un télégramme. Elle ne douta point que ce fût une nouvelle fatale, ne regarda pas la suscription, et ouvrit en tremblant la dépêche, que même elle déchira. C'était la réponse du colonel : il enjoignait au second lieutenant et à l'interprète de partir le lendemain dès la première heure pour être de retour à midi.

Madame Morand-Fargueil n'avait plus aucune force. Elle prit l'ascenseur. Eugénie, qui l'entendit monter, vint ouvrir.

— Les enfants sont rentrés? demanda-t-elle.

Eugénie lui répondit qu'ils ne l'étaient pas encore.

— Ils pourraient se presser, murmura-t-elle. Ils n'ont pas si longtemps à rester ici !

Et elle se laissa tomber sur une chaise. Elle pensait :

« Je ne *le* verrai plus. Je vais *le* voir pour la dernière fois. »

VI

A compter de cette minute, madame Morand-Fargueil, qui s'était flattée de vivre la plus belle journée de sa vie, endura un supplice affreux et sans relâche. Ce fut vraiment le dernier jour d'un condamné. Elle avait la même idée fixe que celui qui va mourir et que nulle grâce ne saurait plus sauver. « Ils vont partir ! » se disait-elle, car elle ne voulait point manquer à son devoir de mère, elle voulait être désolée du départ de son fils : elle ne se plaignait sincèrement que du départ d'Eric Warden. La peine que lui causait depuis tant de mois l'absence de René, lui était devenue presque légère par l'habitude, et par le sentiment que

toutes les mères françaises avaient un René absent. Mais quelle autre avait un Eric? Et que le sort était cruel de le lui avoir rendu au moment qu'elle y songeait le moins, pour le lui reprendre maintenant qu'elle ne pouvait plus s'en passer !

Le second lieutenant et l'interprète rentrèrent un quart d'heure après madame Morand-Fargueil. Cette perte, cette perte irréparable d'un temps si mesuré, si précieux, la mit au désespoir. Elle traita de criminels les deux étourdis, qui, sans doute, flânaient. Puis elle fut moins injuste, elle les excusa. « Est-ce leur faute? Ils ne savent pas... Mais quand ils sauront? Quelle figure feront-ils, quand je leur montrerai la dépêche? » Elle continuait de ne songer qu'à la figure que ferait Eric. Elle le connaissait trop bien ! Et d'avance elle souffrait de sa résignation pressentie.



C'ÉTAIT LA RÉPONSE DU COLONEL.

Jusqu'au retour des deux jeunes gens, elle trouva cent prétextes pour aller et venir par l'antichambre; elle était derrière la porte, quand elle entendit leurs pas et leurs voix sur le palier. Elle éprouva une angoisse : cette douleur, atroce, n'était que physique et lui donna un peu de répit. Elle fit réflexion qu'elle devait « avoir quelque chose au cœur », et que demain, dès que les enfants ne seraient plus là, elle irait consulter le médecin. Il n'avaient pas sonné, elle entendit mettre la clef dans la serrure. Elle se dit : « Ce n'est pas René qui ouvre la porte, c'est Eric. Il a repris la clef que je lui refusais autrefois. » Elle ne se trompait pas, c'était Eric. Elle le vit d'abord, il riait. René riait aussi. Ils étaient chargés de paquets. C'est ce qui les faisait rire. Madame Morand-Fargueil, muette, pâle, leur tendit la dépêche ; elle la tendit à Eric, puisqu'il y avait le nom d'Eric Warden ; et elle l'envisageait, elle faisait un prodigieux effort d'attention: elle scrutait ces yeux, cette âme sans mystère, et cependant impénétrable. Elle vit passer un nuage sur le front d'Eric : une autre ne l'aurait pas vu, elle le vit, et elle fut soudain consolée. Il avait donc de la peine! Il leva ensuite son regard sur elle, et de nouveau il souriait. Qu'importe? Ce n'était plus le sourire de son indifférence et de sa gaîté coutumière, mais un signe d'intelligence et d'encouragement, un aveu peut-être, au moins un mensonge délicat.

Il exprima son dépit en termes un peu trop militaires, auxquels René fit écho. Madame Morand-Fargueil, qui se moquait bien en ce moment de la correction du langage, reprit machinalement René, et oublia de reprendre Eric. Le second lieutenant, qui faisait volontiers des remarques d'une sagesse indiscutable, mais naïve, dit alors :

— Oui, c'est embêtant de partir, mais ce fut bon d'arriver.

Madame Morand-Fargueil fut aussitôt du même avis, et se jugea bien coupable d'avoir pensé à peu près le contraire tout à l'heure.

Il ajouta :

— Nous ne sommes pas encore à la moitié, puisque nous sommes arrivés hier soir et nous partons seulement demain matin.

Elle calcula de tête, rapidement, qu'ils avaient dix-huit heures à demeurer, sur trente-cinq environ ; mais elle n'osait point espérer qu'ils lui consacreraient toutes ces dix-huit heures de la façon qu'elle eût souhaité, c'est-à-dire qu'ils s'assoiraient vis-à-vis d'elle, et qu'elle pourrait ne cesser point de les regarder jusqu'à l'instant de leur départ.

Elle faisait un jugement téméraire : le vœu qu'elle avait formé s'accomplit autant qu'il était pratiquement possible. Eric, toujours judicieux, déclara que, ne pouvant point visiter Paris dans l'intervalle du déjeuner et du dîner, il préférait de remettre cette visite après la guerre, et de rester aujourd'hui à la maison. René songea qu'il aurait bien eu le temps de rendre une autre visite, à sa petite amie ; mais il se serait fait fusiller plutôt que d'avouer à Eric Warden qu'il avait une petite amie, et il remit aussi cette personne après la guerre.

— Je suis moi-même en permission, dit madame Morand-Fargueil.

M. Morand-Fargueil était toujours en permission.

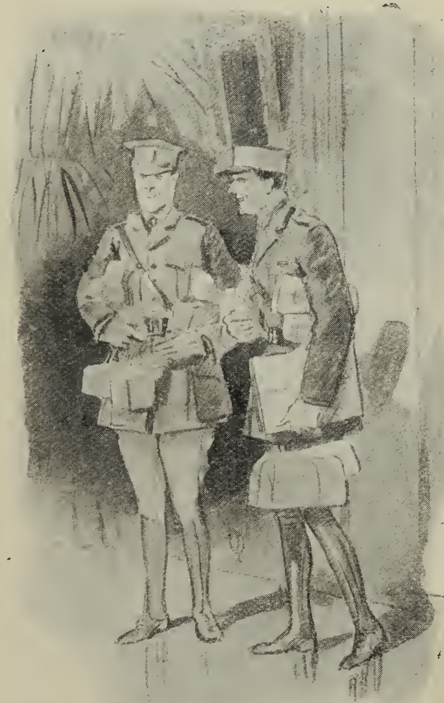
Après le déjeuner, que l'on ne pressa point, on se réunit dans son cabinet. On s'y trouvait encore à l'heure du thé. L'entretien était agréable, mais peu animé. Monsieur et madame Morand-Fargueil, Eric, René avaient épuisé tous les sujets. Leur plaisir essentiel était de se voir, et ils n'avaient sans doute pas besoin d'y ajouter celui de la conversation ; mais ni les Français ni les Anglais ne savent rester ensemble de longues heures sans s'adresser la parole, comme les Orientaux, qui se contentent de témoigner leur joie intime par de rares gestes et par des expressions de physionomie. C'était vraiment un jour de congé, et la douceur des jours de congé est quelquefois un peu vague. Assurément, ni M. Morand-Fargueil, ni Eric, ni René ne s'ennuyaient : par instants ils avaient peur de s'ennuyer, et cette crainte alarmait leur conscience à tel point qu'ils regardaient l'heure trop souvent. Eric et René, qui ont des montres-bracelets, la regardaient à la dérobée ; mais M. Morand-Fargueil a une grosse montre d'or qu'il devait chaque fois tirer de son gousset.

Madame Morand-Fargueil n'y prenait pas garde, et seule ne redoutait pas de s'ennuyer, car elle recommençait d'être à la gêne ; mais cette gêne consistait aussi à n'avoir aucun sentiment que celui de la fuite des heures. Elle ne regardait pas sa montre ; elle entendait distinctement le battement de son cœur ou de son pouls. Toute sa sensibilité était transformée, si l'on peut dire, en une sorte d'horloge douloureuse. Ce qu'elle souffrait n'était pas supportable, et elle n'en craignait que la fin, qu'elle savait si proche. Le peu de conscience qu'elle avait encore, dans cette préoccupation de la durée, ne servait qu'à la tourmenter de remords et de scrupules. Elle se reprochait de ne savoir pas profiter de son bonheur, de le gâter sottement. Elle n'apercevait d'ailleurs aucune différence entre ce qu'elle appelait encore son bonheur et la misère la plus détestable.

Eric s'avisa tout d'un coup, lorsqu'on annonça le dîner, qu'il manquait aux élémentaires devoirs de la civilité puérile et honnête en n'égayant pas la compagnie. Il secoua son fâcheux engourdissement et se mit à parler, pour parler, comme les explorateurs des régions polaires, quand ils sentent que le froid et le sommeil les gagnent. Il répéta bien quelques histoires qu'il avait déjà racontées, mais on fut si touché de sa bonne intention qu'on feignit de ne les pas reconnaître.

Madame Morand-Fargueil, particulièrement, était si émue qu'elle se sentait prête de pleurer chaque fois qu'il la faisait rire. « Ah ! se disait-elle, on ne sait pas quel péché c'est qu'un système nerveux comme le mien ! »

La verve d'Eric ne tomba pas après le café, mais il n'en fut ni plus ni moins, attendu que, de même qu'hier, le second lieutenant eut l'imprudence de se jeter dans le grand fauteuil de cuir, où de même il s'endormit subitement. L'interprète lui faisait vis-à-vis comme hier. Madame Morand-Fargueil aurait voulu qu'ils dormissent là, où ils étaient aussi bien que dans leur lit. En ce cas, elle pensait rester elle-même assise toute la nuit et ne les point quitter. Mais M. Morand-Fargueil est un homme sérieux, qui



ILS ÉTAIENT CHARGÉS DE PAQUETS.

n'admet pas ces fantaisies ; sur le coup de dix heures il secoua Eric et René assez rudement. René s'éveilla et prit l'attitude du garde à vous. Eric ne recouvra pas toute sa lucidité d'esprit. Il ne paraissait pas savoir exactement en quel lieu du monde il se trouvait. Il avait repris l'usage de la langue anglaise, et il grognait :

— *Where's my interpreter*?

René dut faire fonction, non plus d'interprète, mais de guide. Eric ne se déshabilla qu'à moitié, se jeta sur le lit, gronda encore : *Where's my interpreter*? et retomba dans son heureux sommeil que ne troublait aucun rêve.

VII

Mais le lendemain, à la première heure, il recouvra, en même temps que le sentiment, la conscience de sa responsabilité. Il secoua René, qui dormait encore, et lui dit en anglais, ainsi qu'il convient dans le service :

— Vous devez maintenant vous lever subitement, et vous habiller en quarante-cinq minutes exactement.

Pour le dire, il se pencha sur le dormeur : la figure d'enfant de son interprète, toute bouffie de sommeil, lui parut une si comique chose, qu'il éprouva tout ensemble de la gaieté et une amitié extrême pour ce garçon. Il voulut sur-le-champ lui témoigner cette amitié extrême, et n'imagina pas de meilleur moyen que de refermer le lit pliant avant que René Morand-Fargueil eût le loisir de s'en échapper. L'opération ne réussit point, mais fit un fracas épouvantable, et réveilla en sursaut madame Morand-Fargueil, qui commençait à peine de sommeiller, après une nuit blanche.

M. Morand-Fargueil, qui avait passé une excellente nuit, fut également réveillé en sursaut. Il soupira. Madame Morand-Fargueil lui demanda, non sans aigreur, ce qu'il avait. M. Morand-Fargueil répondit qu'il est terrible de ne pas dormir tout son saoul.

— Tu n'avais pas la prétention, répliqua-t-elle, de laisser partir les enfants sans leur dire adieu?

— Non, fit le conseiller d'Etat. Mais, comme ils ne partiront pas avant six heures, ils pourraient nous laisser tranquilles jusqu'à six heures.

— Ils nous laisseront tranquilles demain ! s'écria madame Morand-Fargueil, avec un accent dramatique.

Elle ajouta (car elle faisait volontiers des procès de tendance) :

— Tu ne vas pas dire : « C'est bien heureux ! »

— Je ne vais pas le dire, répondit M. Morand-Fargueil en se retournant du côté du mur.

Madame Morand-Fargueil sauta à bas du lit. Le conseiller poussa un nouveau soupir. Elle crut devoir expliquer sa conduite.

— Puisque, dit-elle, tu ne trouves pas convenable que j'aille dans leur chambre, je m'en priverai. Mais je veux être debout quand ils partiront.

M. Morand-Fargueil, dans le même dessein, ne se leva que vingt minutes plus tard, et il achevait tout juste d'endosser sa magnifique robe de chambre de vigogne, de couleur violet-évêque, quand Eric, précédant naturellement René, heurta à la porte. Ce coup résonna jusqu'au fond du cœur de madame Morand-Fargueil comme les quatre notes initiales de la symphonie en *ut mineur*, et elle n'eut pas la force de dire : « Entrez ! » Le conseiller d'État n'en eut pas davantage la force. Il était plus ému qu'il ne voulait paraître et qu'il ne croyait lui-même ; mais les deux guerriers, sans seulement prendre garde qu'ils n'avaient pas reçu de réponse à leur sommation, entrèrent d'autorité.

Madame Morand-Fargueil, dès l'instant qu'elle les vit, perdit le contrôle d'elle-même ; une étrange timidité l'empêcha ; elle se mit à faire et à dire précisément le contraire de ce qu'elle souhaitait faire et dire. Sa détresse était affreuse, et elle ne trouvait pour la rendre que les expressions les plus faibles, les plus pitoyables banalités :

— Mes pauvres enfants ! Vous voilà déjà partis ! Comme le temps a passé vite ! Le bonheur est trop court. Vous avez bien une minute pour vous asseoir? Attendez, je vais vous débarrasser un fauteuil.

Elle faisait des frais et des cérémonies ! Elle était à la torture, et elle semblait, si l'on ose dire, être dans ses petits souliers. Elle apercevait elle-même le disproportion de sa peine et de ce style bourgeois, qui la faisait souffrir cruellement. Sa mémoire cependant, trop fidèle, lui rappelait le premier départ et l'adieu sommaire d'Eric : « Oh ! je vous demande pardon, mais je dois me hâter, vous savez, parce que je ne veux pas rater le train. » Et elle se disait : « S'il me quitte aujourd'hui de même, je n'aurai pas la force de le supporter » Elle observait Eric avec méfiance. Elle faillit mourir, mais de joie : il était triste ! et, selon son ordinaire, il l'était naïvement. Il avait le cœur gros. Il avait refusé de s'asseoir, parce qu'il est ponctuel, et que, réellement, il aurait déjà dû faire de la vitesse sur la route ; mais il ne pouvait pas se décider à prononcer le fatal adieu. Il était embarrassé, il avait, comme madame Morand-Fargueil, une crise de timidité ; mais madame Morand-Fargueil, qui trouvait sa propre timidité ridicule, trouvait celle d'Eric charmante et adorable.

Elle imagina tout d'un coup qu'elle allait mourir en effet, mais qu'il mourrait aussi, et comme elle « d'un cœur brisé ». « Quel aveu ! pensa-t-elle (d'ailleurs avec ravissement), et quel scandale ! »

Enfin, elle s'enhardit.

— Je suppose, dit-elle, que vous m'écrirez désormais plus souvent?

— Oui, fit Eric avec véhémence.

Il rougit, et sa loyauté scrupuleuse le força d'ajouter :

— C'est-à-dire que je recommencerai de vous écrire, puisque je ne vous écrivais plus du tout.

Il ajouta encore :

— Mais je suppose que vous me répondrez aussi?

Il reprenait le ton impérieux.

— Lettre pour lettre, dit-elle.

— Non, dit Eric, mais plus, parce que moi, je suis très occupé, vous savez.

— Soit, dit madame Morand-Fargueil, plus.

— Combien de fois par semaine? dit Eric, qui ne peut souffrir les promesses vagues.

— Une ou deux fois.

— Non, mais trois fois ; et tous les jours si vous voulez.

Elle ne put se défendre de rire :

— Je n'écris même pas tous les jours à René !

En prononçant ce nom, elle s'avisa qu'elle oubliait la présence de son fils ! Elle pensa qu'elle était une mère sans entrailles, et se jeta au cou de l'interprète. Le conseiller d'Etat prit cette manifestation pour le signal des adieux, et loua sa femme d'avoir plus de raison que lui.

— Pour les garder cinq minutes de plus, nous risquons de les faire f... dedans, dit-il, en affectant, comme la plupart des civils, un langage militaire.

Madame Morand-Fargueil demeurait toujours suspendue au cou de René, afin de retarder encore un peu le départ d'Eric. Afin de gagner du temps. M. Morand-Fargueil faisait ses adieux à Eric, en attendant que madame Morand-Fargueil lui repassât René. Il secouait à l'anglaise les deux mains du second lieutenant. Comme il les lui avait déjà secouées plusieurs fois, il l'embrassa sans façon. Madame Morand-Fargueil en fut stupéfaite.

— Tu n'es pas fou? dit-elle.

— Pourquoi?

— Tu embrasses Eric, maintenant?

— Pourquoi ne l'embrasserais-je pas? dit le conseiller d'Etat avec importance. Tu peux bien l'embrasser aussi !

Elle fut encore plus étourdie d'obtenir cette permission qu'elle n'avait pas sollicitée, et qui lui fit beaucoup moins plaisir qu'elle n'aurait cru. Elle se sentit même un peu humiliée. La bonhomie de M. Morand-Fargueil la piquait. Sur quel indice et de quel droit jugeait-il qu'une privauté si audacieuse ne tirât point à conséquence? Est-ce par malice qu'il lui octroyait cette faveur, afin de la gâter du même coup? Madame Morand-Fargueil devina l'attrait des choses défendues, qu'elle n'avait point soupçonné jusqu'alors. Elle devina, elle qui était sans péché, l'assaisonnement du péché.

Elle ne pouvait pas se dérober : elle s'exécuta, presque de mauvaise grâce. Eric était encore plus gauche qu'elle-même et plus gêné. Ils avaient l'air de deux grands enfants à qui l'on a infligé une pénitence. Madame Morand-Fargueil se dégagea aussitôt et, par contenance, se réfugia dans les bras de son fils. Mais elle n'y put rester. Elle le repoussa.

— Va-t'en ! cria-t-elle. Allez-vous-en ! Je n'en peux plus !

Elle fit deux ou trois mouvements convulsifs, elle fondit en larmes et donna tous les signes d'une attaque de nerfs prochaine.

— Oui, filez ! dit Morand-Fargueil aux cent coups.

L'obligeant Eric voulait au contraire demeurer et prêter assistance au conseiller d'Etat, bien qu'il n'ait aucune pratique des attaques de nerfs ; mais René lui assura que mieux valait en ces occurrences laisser monsieur et madame Morand-Fargueil en proie l'un à l'autre. Le second lieutenant et l'interprète se retirèrent précipitamment. Ce fut Eugénie qui les reconduisit jusqu'à la porte. Cette brave fille déplorait l'indisposition de Madame, qui avait attristé le départ de ces messieurs. Eric était bouleversé, bien aise de l'être pour la première fois de sa vie ; il ne concevait rien à cet agrément que lui semblait procurer un état d'âme si désagréable, et il n'osait point demander d'éclaircissements à René, plus expert.

VIII

Eric Warden, bien qu'il n'eût pas la manie française d'examiner sa conscience à tout bout de champ, ne laissait pas de voir assez clair en soi-même quand il se donnait la peine d'y regarder. La connaissance qu'il avait de son tempérament ne lui permettait pas de douter qu'au grand air son malaise ne se dissipât. Il en était si persuadé qu'il ne sentit point deux hommes en lui, dont l'un avait hâte de guérir, et l'autre murmurait la chanson de Garat : *J'aime mon mal...*

Il décida même, par le raisonnement, que sa guérison était un fait acquis, dès que l'auto, ayant franchi les portes, commença de filer bon train ; et, pour témoigner au ciel et à la terre qu'il était *quite right*, pour s'en administrer à lui-même la preuve, il donna une forte bourrade à son interprète, en criant :

— Hallo, René !

Il fut aussitôt en confusion. Il vit la fausseté de sa joie, et outre le mensonge, l'indécence de cette manifestation bruyante. Il devint fort rouge et s'excusa en termes inintelligibles. René l'envisageait avec un étonnement un peu dédaigneux. « Je ne l'ai pas volé », se dit Eric, mais il en était humilié d'autant plus.

Cependant il observa que René était sérieux, digne, gourmé, point triste. « J'ai donc plus de chagrin que lui? pensa-t-il. Et René est le fils ! » Cette étrangeté le

surprit, l'inquiéta même, car il est naïf et discret, mais le ravit, car il est tendre. Il en conçut une fierté extraordinaire, il eut un accès de joie presque sauvage, qui ne mentait plus. Cette fois, il sut la contenir.

Il ne regardait plus René que du coin de l'œil, avec une singulière malice : c'est qu'il rêvait de lui jouer un tour innocent. « J'ai promis à madame Morand-Fargueil (se disait-il) que je lui écrirais, et naturellement je vais lui écrire dès que nous serons arrivés ; mais naturellement aussi René va lui écrire, et nos deux lettres lui parviendront par le même courrier. Naturellement, elle ouvrira d'abord la mienne, mais elle recevra toutes les deux en même temps. » Il eût souhaité que madame Morand-Fargueil reçût d'abord la sienne, et celle de René le jour suivant. Comment faire? Après une longue réflexion il s'avisa que, s'il envoyait dès ce soir



ELLE S'EXÉCUTA PRESQUE DE MAUVAISE GRACE.

une carte postale, elle serait distribuée demain sûrement, et les lettres au moins quarante-huit heures plus tard ; et il pensa : « Mais pourvu que René n'envoie pas aussi une carte postale? » Dans le même instant il fut assuré que René n'enverrait point de carte. Il n'invoquait, à l'appui de cette certitude, aucun argument, sauf son optimisme catégorique.

L'avantage purement imaginaire qu'il venait de prendre sur son rival eut raison de sa timidité. Il se ressouvint de la différence des grades et considéra son inférieur avec bienveillance. Il observa que René ressemblait également à monsieur et à madame Morand-Fargueil ; mais il ne voulut prendre garde qu'à la ressemblance de la mère et, si l'on peut dire, élimina celle du père. Le résultat de cette opération de l'esprit, ou du cœur, fut que son amitié pour René, qui datait de l'avant-veille, lui parut dater de la nuit des temps, et fit soudain un immense progrès. Il ne put se défendre de poser sa main droite sur l'épaule de l'interprète, cette fois fort délicatement, et de lui dire :

— Vous êtes un bon garçon, vous savez.

— Je sais, repartit René.

Cette réponse, ironique à la manière anglaise, charma Eric Warden, qui fut transporté quand René ajouta :

— Est-ce que tu as l'intention de ne plus me tutoyer?

— *O dear* ! s'écria le second lieutenant. *Excuse me* ! Je veux toujours te tutoyer en français, parce que j'ai réellement beaucoup d'amitié pour toi, vous savez, vieux type !

— Je ne m'en doutais pas, fit René , mais, puisque c'est toi qui le dis, je veux bien le croire.

— Tu dois, dit Eric gravement.

Ils se donnèrent la main comme deux frères, et chacun pensa de l'autre : « Quel gosse ! »

Puis ils sentirent que c'était entre eux « pour le pire et pour le meilleur », à la vie et à la mort... La mort ! Cette idée ne les visitait pas souvent, justement parce que la mort elle-même rôdait toujours à l'entour d'eux. Eric surtout n'y pensait guère : il y pensa, c'est-à-dire qu'il imagina que, dans une bataille, lui et René se sauveraient la vie réciproquement, et que madame Morand-Fargueil serait si contente ! Cette imagination romanesque le toucha infiniment. Il était doucement ému, mais il n'avait plus ombre de mélancolie. Il recommençait de goûter sans remords la joie physique de la course. Pour ne la point goûter seul et ne pas « faire suisse », comme disent les soldats, il demandait toutes les deux minutes à René Morand-Fargueil :

— Es-tu heureux?

Et René Morand-Fargueil lui répondait:

— Je suis.

Ils le furent bien davantage quand ils retrouvèrent le camp, les camarades, et qu'ils entendirent le bruit proche des canons. Ils se sentirent « chez eux » : à Paris, ils s'étaient sentis dépaysés. Ils n'y avaient pas pris garde sur le moment. Les jeunes officiers accueillaient Eric Warden comme l'enfant prodigue à son retour. L'interprète, qui n'avait pas le plus pauvre petit bout de galon sur sa manche, était tenu à l'écart de ces effusions. Il ne se formalisa point, mais dit à Eric, dès qu'il put placer un mot :

— Je pense que vous n'avez plus besoin de moi?...

— Quoi? dit Eric en fureur (ses yeux lançaient des éclairs). J'ai besoin de vous pour rendre compte des choses que nous avons achetées ; et je suppose, ensuite, vous resterez à mes ordres, vous ne me quitterez plus jamais.

René obéit passivement, mais la corvée ne les occupa qu'une demi-heure, et il pria de nouveau le second lieutenant de lui rendre sa liberté.

— Voulez-vous, dit-il, me permettre d'aller écrire à maman

— Oh ! oui ! dit Eric. Et moi je vais faire ainsi.

— Ah ! dit René, je vous serai reconnaissant de me rappeler à son bon souvenir et de lui présenter mes hommages.

Eric fronça le sourcil et répondit ingénument :

— Je ne vais pas écrire à ma mère, mais à la vôtre.

Il ajouta, d'une voix plus nuancée :

— A la vôtre, qui est comme la mienne.

René fit une petite inclination. Eric, qui avait son air le plus malin, lui souhaita le bonsoir et s'esquiva assez brusquement au lieu de se retirer à pas comptés, qui était son allure coutumière. Il prit même le pas gymnastique, dès qu'il pensa être hors de vue, et courut jusqu'à son logement. Il s'enferma, tira de son sac une papeterie (car aucun accessoire ne lui manquait), et de la papeterie une carte postale.

Cette carte était déjà toute couverte d'écriture imprimée. On y pouvait lire : *J'ai été envoyé à la base.* — *A l'hôpital.* — *Je suis malade.* — *Légèrement blessé.* — *Sérieusement blessé.* — et, en dernier lieu: *Je me porte parfaitement bien.* Une note explicative spécifiait qu'on devait biffer au crayon celles de ces phrases qui n'avaient pas de raison d'être. L'expéditeur ne devait écrire de sa main que sa signature et l'adresse du correspondant : un mot de plus, la carte était jetée au rebut.

Eric Warden biffa : *J'ai été envoyé à la base.* — *A l'hôpital.* — *Je suis malade.* — *Légèrement blessé.* — *Sérieusement blessé.* Puis il libella signature et adresse avec un soin extrême. On peut dire qu'il y mit tout son cœur ; et ensuite il relut cette bizarre missive. Il ne voulut point la confier à son ordonnance : il fut lui-

même la glisser dans la boîte. Il tremblait d'être vu et promenait de tous les côtés des regards soupçonneux.

Comme il revenait chez lui, il rencontra René qui se dirigeait vers la poste, tenant à la main une lourde enveloppe.

— Oh ! fit-il gaiement, moi, je suis déjà allé à la poste, mais je vais y retourner avec toi.

Il s'arrêta cependant à quelques pas de la boîte, comme s'il eût craint de gêner son ami ; mais il ne le perdait pas de vue. Il pensait : « Ma lettre arrivera demain matin, et celle-ci bien plus tard. »



IL FUT LUI-MÊME LA GLISSER DANS LA BOITE.

Puis René l'accompagna jusque chez lui. Eric, qui n'avait plus besoin d'être seul, voulait le garder, mais il s'avisa qu'ils ne pouvaient pas dîner ensemble. Il fut désolé de ce contretemps et présenta ses excuses à l'interprète.

— Mais, voyons, dit René, je n'y pensais seulement pas ! Je sais bien que c'est impossible.

— C'est impossible, dit Eric, parce que naturellement je dîne avec les autres officiers. Mais, je suppose, tu viendras me dire bonsoir aujourd'hui et tous les soirs, et bonjour tous les matins.

IX

Madame Morand-Fargueil, qui est raisonnable, n'espérait pas recevoir de nouvelles dès le lendemain ; mais elle désirait si fort que cela revenait à peu près au même ; et elle pensait : « Si j'en reçois, parions que ce sera d'Eric. » Elle ne se doutait point qu'elle déguisait un vœu coupable sous cette formule de pari.

La première journée fut morne, mais la deuxième fut éclaircie, dès l'aube, par ce contentement secret que madame Morand-Fargueil goûtait et ne se souciait point de commenter. Elle se leva bien, comme on dit vulgairement. Elle fut à l'hôpital de son pied léger, et enjoignit quatorze fois à M. Morand-Fargueil de ne l'y point venir chercher ce matin. Elle voulait rentrer seule et recevoir des mains du concierge le courrier de midi sans témoin. Elle fut d'une humeur charmante au chevet des blessés. Une infirmière, son amie, dont la charité ne s'étend pas jusqu'au prochain bien portant, chuchota à l'oreille d'une autre :

— On dirait qu'elle est ravie d'être débarrassée de son fils. Moi, cette gaieté me fait mal.

Mais madame Morand-Fargueil est désormais indifférente aux propos du monde. Elle n'entendit d'ailleurs et ne vit rien, quoiqu'elle ait la vue et l'ouïe fines : elle était toute à sa rêverie.

La seule voix qu'elle entendit, et qui retentissait en elle-même, fut, vers midi moins dix, un avertissement de décamper en toute hâte. Elle s'avisa que le conseiller était peut-être allé prendre l'air et pouvait rentrer avant elle. « On lui remettra mon courrier ! » Elle pâlit, balbutia une excuse, et changea de costume en un tour de main. « Elle est folle », dit l'infirmière malveillante.

Les passants firent sans doute la même réflexion, car elle courut jusque chez elle : ce n'est point l'allure d'une mère de famille. Elle fit halte cent pas avant sa porte cochère, pour reprendre haleine, et avoir la force de dire à madame Léon (la concierge) :

— Il n'y a rien pour moi?

— Si fait, devait répondre madame Léon.

Elle en eut soudain la certitude par pressentiment, qui est aussi distincte, mais moins glacée que la certitude mathématique ; de sorte qu'elle n'éprouva point de surprise quand madame Léon, souriante, lui tendit la carte d'Eric Warden.

« Ah ! se dit-elle, ce n'est qu'une carte... » Elle haussa légèrement les épaules : « Si ce n'eût pas été une carte, je ne l'aurais pas reçue ce matin. Il pense à tout », ajouta-t-elle avec tendresse, avec ivresse. Elle était injuste dans les deux sens, car le second lieutenant est plutôt étourdi. Puis elle s'avisa de lire ce qu'il lui écrivait.

Madame Morand-Fargueil connaissait déjà ces cartes postales de l'armée anglaise. René, au début de la campagne, lui en avait envoyé quelques-unes, par curiosité. Celle-ci ne lui sembla point comparable aux autres, bien qu'elle fût, naturelle-

ment, pareille, comme toutes les épreuves d'un même cliché. Madame Morand-Fargueil admira d'abord la signature, où Eric avait mis tout son cœur, et elle devina qu'il l'y avait mis. Lorsque, enfin, elle osa déchiffrer le texte, elle fut victime d'une singulière tromperie de son attention : les phrases qui étaient biffées au crayon attirèrent davantage ses regards que celles qui ne l'étaient pas ; de sorte qu'elle ne prit point garde qu'Eric se portait parfaitement bien ; mais elle lut : *J'ai été renvoyé à la base*, et elle pensa : « Est-ce tant mieux ou tant pis? » Elle lut : *Je suis à l'hôpital*, et elle reçut un coup au cœur ; *Je suis malade — légèrement blessé — sérieusement blessé*, et elle eut un éblouissement. Elle demeurait assise sur la banquette de l'ascenseur, oubliant de tirer la corde. Madame Léon, inquiète de n'entendre pas grincer les poulies, lui vint demander avec sollicitude s'il y avait quelque chose qui ne marchait pas. (Ce discours était amphibologique.) « Je me porte parfaitement bien ! » s'écria soudain, au dedans de madame Morand-Fargueil, la voix qui lui tenait lieu de démon de Socrate. Ses yeux apercevaient en même temps l'heureuse petite phrase qui lui avait d'abord échappé, « Je suis complètement stupide », pensa-t-elle. La présence de madame Léon l'empêcha de porter à ses lèvres la carte d'Eric. Elle répondit à cette brave femme, avec une profondeur de dissimulation incroyable :

— Est-ce que Monsieur est déjà rentré?

— Il n'est pas sorti, dit madame Léon.

Madame Morand-Fargueil fit un : Ah ! qui était plutôt un cri d'extase qu'une interjection ordinaire ; elle tira la porte et se lança dans l'espace, d'un coup de corde si vigoureux que l'ascenseur, après avoir monté vingt centimètres, s'arrêta court ; mais il repartit.

— Comme tu es en retard ! lui dit, en haut, le conseiller d'État qui la guettait.

— J'ai quitté l'hôpital dix minutes plus tôt que les autres jours, répondit madame Morand-Fargueil, d'un ton provocant.

Elle ajouta, plus superbement encore :

— Je me suis arrêtée en bas à causer avec la concierge.

— Drôle d'habitude ! dit M. Morand-Fargueil, qui a des principes de dignité bourgeoise.

« Il pourrait bien, pensa-t-elle, me demander si j'ai des nouvelles des enfants ! » Elle résolut, pour le punir, de lui dérober la carte d'Eric. Puis elle douta qu'elle en eût le droit, et elle n'avait pas encore décidé ce cas de conscience qu'il lui dit, en prenant des œufs à l'aurore :

— Tu n'as pas de lettre de René?

— Je n'en ai pas, dit-elle, ravie de pouvoir l'abuser sans mentir expressément.

Puis elle feignit la colère et dit :

— Comment veux-tu que j'aie une lettre de lui ce matin, même si son premier soin, hier soir, avait été de m'écrire en arrivant?

— C'est juste, dit le conseiller d'Etat.

Madame Morand-Fargueil sentit à ce moment une gêne insupportable. Elle voulait revoir, elle voulait relire la carte d'Eric, qu'elle avait serrée dans son réticule : le réticule était à côté de son couvert, sur la table, mais cela ne lui suffisait point. Ses yeux étaient impatients de voir l'écriture d'Eric, et ses doigts de toucher le carton qu'il avait touché. Elle pensa que la condition d'honnête femme est un esclavage, et qu'il est odieux vraiment de ne pouvoir jamais être seule. Mais elle songea également qu'elle le serait tout à l'heure, dès qu'elle aurait servi le café à M. Morand-Fargueil, et elle se dit : « Où pourrai-je la relire à mon aise, cette carte? » La voix intérieure lui repartit : Au Jardin des Plantes. » Cette réponse bizarre ne l'étonna point, mais elle répliqua de mauvaise humeur : « Est-ce que je peux aller au Jardin des Plantes? Est-ce que je suis libre d'y aller? »

Comme, en poursuivant ce dialogue, qui ne faisait pas grand bruit, elle oubliait de déjeuner, M. Morand-Fargueil lui dit :

— Tu ne manges pas?

— Non, dit-elle, d'un ton entièrement détaché.

Cette explication, ou ce défaut d'explication, ne pouvait satisfaire un mari si attentif ; il lui demanda pourquoi elle ne mangeait pas, et si c'était par hasard qu'elle n'eût pas faim.

— Non, dit-elle encore, sans spécifier si elle entendait par cette négation qu'elle n'avait pas faim, ou précisément le contraire.

Mais, pour éviter que, dans le premier cas, il continuât son interrogatoire, et lui demandât pourquoi elle n'avait pas faim, elle dit :

— J'ai la migraine.

Elle l'avait dit sans y penser : l'invention lui parut, après coup, admirable. « Je tiens mon prétexte, songea-t-elle, j'irai au Jardin des Plantes ! » Et elle répéta, d'un air vainqueur :

— J'ai une affreuse migraine.

— Tu n'en as pas l'air, dit imprudemment le conseiller d'Etat.

Elle lui asséna un regard meurtrier, et repartit d'une voix frémissante :

— C'est bien possible. Je ne tiens pas à te persuader que j'ai la migraine, *mais l'essentiel est que je l'aie.*

Alors, M. Morand-Fargueil donna un libre cours à son indignation. Il reprocha tragiquement à madame Morand-Fargueil d'oublier qu'elle était épouse et mère, et de ne pas se conserver pour les siens.

— Tu fais, dit-il, dans cet hôpital, un métier qui est au-dessus de tes forces et qui te tue !

— C'est ma santé, dit-elle.

— Tu te mettras sur le flanc !

— Je fais mon devoir !

Ils disputèrent du devoir quelques minutes, sans aucune sérénité philosophique. M. Morand-Fargueil revint le premier au ton de la conversation familière, et dit à sa femme plus doucement :

— Au moins, promets-moi que tu n'iras pas à l'hôpital cet après-midi.

Elle faillit répondre qu'elle irait, par esprit de contradiction. Elle se ressouvint, à temps, qu'il fallait dire : « Je n'irai pas.» Elle le dit.



— JE NE TIENS PAS A TE PERSUADER QUE J'AI LA MIGRAINE.

— Ah! fit M. Morand-Fargueil. Tu vas tout bonnement te coucher.

Nul conseil ne pouvait être plus mal accueilli.

— Le jour où je me coucherai, je ne me relèverai plus, répondit madame Morand-Fargueil, avec une exagération évidente. Je vais me promener et respirer.

Il lui demanda, par pure courtoisie, où elle comptait faire sa promenade. Elle chercha ce qui est le plus loin du Jardin des Plantes, et répondit :

— Au Bois.

Elle le pria ensuite de la vouloir bien autoriser à sortir de table, puisqu'elle déjeunait par cœur. A vrai dire, elle mourait de faim, mais elle pensait : « Bah ! je mangerai un pain de seigle ! »

Et elle se répétait tout bas d'anciennes phrases d'Eric Warden, qui chantaient dans sa mémoire : « Je veux acheter du pain pour les tigres... Je n'agacerai pas les lions et je ne taquinerai pas la girafe, mais je ferai cracher le lama. »

X

Heureusement, le conseiller d'Etat, ainsi que la plupart des fonctionnaires et des magistrats à la retraite, maintenait à la rigueur l'horaire de son temps d'activité. Il sortait après déjeuner chaque jour et dès la dernière bouchée; de l'allure d'un homme en retard, il descendait vers le Palais-Royal ; il ne ralentissait le pas que proche la rue de Richelieu, qu'une pudeur exquise lui interdisait de traverser ; il se détournait alors, prenait la rue de l'Echelle, rebroussait un peu, et il allait flâner, comme dit notre vieux Corneille, « dedans les Tuileries ».

Madame Morand-Fargueil se trouva donc libre comme l'air dès la treizième heure. Elle sonna sa femme de chambre et lui dit, avec cette arrogance qui témoigne une parfaite santé :

— Je suis très malade, j'ai *ma* migraine. Téléphonez à l'hôpital que je n'irai pas aujourd'hui et que je n'ai même pas la

force de téléphoner. Surtout qu'on ne vienne pas prendre de mes nouvelles, qu'on me fiche la paix : je dors. Donnez-moi ma toque crénelée de velours rubis, mon manteau kaki à martingale, l'ombrelle verte : non, une canne, et faites avancer un taxi.

L'incohérence de ce discours n'émut point Eugénie, qui en a essuyé bien d'autres ; cinq minutes plus tard, et tandis qu'elle demandait à la ville le numéro de l'hôpital, madame Léon, la concierge, lui faisait savoir par le *home-telephone* que le taxi de Madame était devant la porte ; madame Morand-Fargueil, la toque en tête, la canne à la main, descendait cahin-caha les marches, balançant, de la rampe au mur, sa jupe trop ample et trop courte, et aussi martyrisée par l'excès de ses talons qu'une Chinoise par le peu qui lui reste de pieds.

Elle atteignit cependant le vestibule, elle avait hâte de s'asseoir ; elle fit un dernier petit effort, et lâcha un soupir lorsqu'elle mit la main sur la poignée de la portière. Ce n'est qu'alors qu'elle leva les yeux, et elle fut consternée : elle vit sur le siège, non pas un chauffeur, mais une chauffeuse. Cette femme était vêtue de kaki ainsi que madame Morand-Fargueil elle-même, toutefois avec moins d'élégance, et coiffée d'un bonnet de police qui lui donnait un air déluré. « Ah ! se dit madame Morand-Fargueil, voilà bien ma chance ! Il n'y a peut-être à Paris que six conductrices d'autos, et il a fallu que madame Léon tombât justement sur une des six ! » Ce n'est point que la mère de René ait des idées d'avant le déluge. Elle est féministe à ses heures. Mais elle allait à une sorte de rendez-vous, et il lui semblait peu convenable d'y être menée par une personne de son sexe.



— OU ALLONS-NOUS?

La chauffeuse devina qu'elle intimidait la cliente, et elle en conçut une fierté extrême ; mais elle n'abusa pas de son avantage. Elle sourit avec bonté et, d'une voix engageante, dit :

— Où allons-nous?

— Au Jardin des Plantes, murmura madame Morand-Fargueil en rougissant.

Elle se ressouvint qu'elle l'avait dit à son mécanicien d'un ton provocant, le

jour qu'elle y était allée avec Eric, et elle s'étonna qu'une femme alarmât sa modestie davantage qu'un homme, ce qui est pourtant bien naturel. La chauffeuse n'eut point l'air scandalisé comme le mécanicien ; mais, du coup, elle perdit toute son autorité.

— C'est rudement loin, dit-elle, et je n'ai pas gros d'essence.

Madame Morand-Fargueil fit ce geste vague qui signifie : *Ce ne sont pas mes affaires*, ou bien *Arrangez-vous*, ou encore *Impossible n'est pas français*, et elle se hissa dans la voiture. La chauffeuse se contenta de cette réponse à la muette, ou de cette fin de non-recevoir, qui n'eût point satisfait un chauffeur mâle. La mise en marche ne se fit point toute seule et lui occasionna quelque tracas. En revanche, elle savait où est le Jardin des Plantes, et elle ne compulsa point son indicateur des rues de Paris, comme le mécanicien de madame Morand-Fargueil. Elle ne demanda pas non plus à Madame si Madame préférait d'entrer dans ce jardin par le derrière, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, ou par le devant, quai Saint-Bernard, ou place Valhubert par la grande porte. Mais madame Morand-Fargueil pensa justement à cette grande porte, et se demanda, avec une véritable angoissée, si on allait ou non l'arrêter là.

Madame Morand-Fargueil était angoissée en tout état de cause, mais elle n'aurait su dire si elle souhaitait qu'on l'obligeât de pénétrer dans le *Zoo* par la grille à deux battants, ou si elle redoutait qu'on ne l'y obligeât. Elle le souhaitait et elle le redoutait également. Elle le souhaitait, parce que son cœur fidèle lui conseillait de répéter minutieusement toutes les démarches et tous les gestes qu'elle avait faits il y a sfx ans; elle le redoutait, parce qu'elle avait beaucoup moins de « toupet » qu'en ce temps lointain, et que sa conscience, décidément bien grondeuse, trouvait à redire à ce rendez-vous, si l'on peut s'exprimer ainsi, unilatéral.

Qu'elle eût goûté, en ce temps-là, ces bizarreries de sa sensibilité, dont quelques-unes étaient à rebours du bon sens ! Car elle est femme du monde, de qui le péché mignon est la psychologie ; mais elle ne la souffre plus depuis Charleroi, et elle fut bien aise de s'en tirer en prenant, comme on dit, la tangente sur cette idée d'une escapade solitaire et d'un complice absent. Elle eut la franchise de se demander si une telle situation, sans précédent, était plutôt ridicule ou triste ; mais les deux termes de l'alternative lui faisaient aussi bien venir les larmes aux yeux.

« Qu'il est beau ! » se dit-elle soudain, et elle eut honte de ce fiacre qu'elle ne jugeait point digne d'Eric. Pour la première fois depuis la guerre, elle regretta sa voiture dont la réquisition l'avait privée. Une affreuse odeur de pétrole, d'huile et de drap mouillé offensait, irritait ses narines délicates. Elle se rappela qu'Eric Warden ne pouvait respirer que toutes fenêtres ouvertes, et elle baissa la vitre, elle considéra le spectacle de la rue. Il lui ressouvint que, sauf le jour qu'elle avait conduit Eric au Jardin des Plantes, jamais elle n'était allée dans la direction de la Bastille que pour aller en Italie ; alors, elle avait imaginé ce jour-là qu'elle enlevait ce beau jeune homme, qu'elle faisait une fugue en sa compagnie dans quelque ville étrangère ; jamais elle n'eût rêvé qu'il lui pût rien arriver de si romanesque, et elle était aux anges, d'autant qu'elle avait la conscience tranquille. — Celui qu'elle enlevait aujourd'hui se nommait, comme Ulysse dans l'antre du Cyclope, *Personne*, et cela était peut-être encore plus romanesque, mais pourquoi avait-elle la conscience troublée?

Le fiacre fit une embardée, et madame Morand-Fargueil se souvint que sa voiture en avait fait une, peut-être au même endroit, qu'elle avait été jetée sur Eric : leurs visages avaient été mis en contact assez brutalement, comme les visages de deux personnes qui se pencheraient ensemble avec trop de vivacité vers le même livre. Il avait ri de ce petit accident, sans y entendre malice. « Ah ! que je lui en ai voulu !... » Elle crut sentir encore sa joue, si douce au toucher, tiède et fraîche, veloutée comme un beau fruit. Elle éprouva le même sentiment de gourmandise... Non... la gourmandise est un désir plus calme... Elle ferma les yeux, et elle ne voulait plus les rouvrir, pour n'être pas forcée de voir qu'il n'était pas là.

Elle les rouvrit quand l'auto fit halte, et il lui sembla qu'elle se réveillait de l'enchantement d'un rêve. Elle franchit la grille et, comme naguère, elle admira la noblesse de la perspective du grand parterre flanqué de deux allées droites qui montent vers un édifice majestueux ; comme naguère, la figuration ne lui parut point en harmonie avec la noblesse des parterres et du monument. Elle vit des femmes endimanchées, des enfants pauvres, des bonnes. Les soldats étaient très nombreux, et vêtus de couleur de temps ; ils donnaient au paysage une pâleur étrange. Madame Morand-Fargueil vit deux ou trois apaches, mais beaucoup plus jeunes que ceux de naguère, si jeunes qu'elle en fut attendrie et à la fois épouvantée.

Enfin, elle avisa l'humble boutique où une vieille femme vend des cartes postales, des jouets, des gâteaux secs, les uns roses, les autres blancs, semés de grains de sucre, et du coco dans une carafe gigantesque, bouchée d'un demi-citron. Elle fut bouleversée de reconnaître cette femme, et elle songea qu'elle n'avait pas déjeuné. Les gâteaux roses lui fai-

saient envie ; mais, en souvenir d'Eric, elle demanda un pain de seigle.

— Je n'en tiens plus depuis la guerre, dit la vieille : c'est défendu. J'ai du pain de ménage.

Madame Morand-Fargueil en voulut bien accepter une tranche. Elle étouffa,



— JE N'EN TIENS PLUS DEPUIS LA GUERRE, DIT LA VIEILLE, C'EST DÉFENDU.

à la troisième bouchée, et déjà elle tendait les mains vers l'énorme carafe, quand la marchande lui dit :

— Est-ce que vous avez soif, ma petite dame?

Elle se rappela qu'elle avait posé à Eric la même question, et qu'il avait répondu non, furieusement ; elle répondit avec douceur :

— Non.

XI

Ces petites mortifications sont toute la sensualité des amours entièrement chastes. L'honnête madame Morand-Fargueil ne se ressouvenait pas d'avoir jamais rien éprouvé de si délicieux que cette soif ardente, qu'elle offrait à Eric. Elle en fut même alarmée et, pour s'en divertir, ne tarda plus de visiter la ménagerie. Elle eut le plaisir de s'égarer comme autrefois, et de même dut interroger un garde.

Dans le premier enclos devant lequel machinalement elle fit halte, elle vit,



UN TOUT JEUNE HOMME ET UNE TOUTE JEUNE FEMME L'AVAIENT SCANDALISÉE.

elle reconnut ce quadrupède qui a la forme et la taille de l'âne, les oreilles du cheval, la robe du zèbre, et qui n'est aucun des trois. Elle n'aurait pas été plus émue de retrouver, après plusieurs années de séparation, un chien fidèle ou un chat familier. Elle remarqua, non, elle se rappela que trois des sabots de la bête ont une forme régulière et banale, mais que le quatrième est fendu par le milieu, et l'aspect de ce pied fourchu lui causa un attendrissement qu'on ne saurait expliquer. Enfin, elle s'arracha en soupirant, et parce que vraiment il lui semblait qu'Eric, toujours impérieux, l'appelait, lui ordonnait de ne point flâner. Elle fut droit à un enclos, où réside le lama, et elle le taquina pour le faire cracher. Elle tremblait d'y réussir, et qu'il ne lui fît cette politesse, qu'il avait refusée à Eric. Il la lui refusa également.

Madame Morand-Fargueil poussa la religion du souvenir jusqu'à ne vouloir pas entrer sans carte dans la maison des serpents, et elle se rendit aux bureaux, qui sont à l'autre bout du jardin. Mais elle fit le chemin par étapes, et s'arrêta notamment, un temps assez long, devant les pingouins. Comme elle les considérait, d'un œil, il faut l'avouer, un peu distrait, il lui souvint encore que, ce jour-là, un tout jeune homme et une toute jeune fille l'avaient effarouchée par l'extrême naïveté de leurs gestes, et qu'elle s'était dit : « Eric va les voir ! » mais qu'Eric ne les avait pas vus. « Où sont-ils donc ? » se demanda cette fois madame Morand-Fargueil, comme si les deux amoureux eussent dû choisir le même jour qu'elle-même pour retourner au

Jardin des Plantes, et tous les fantômes du passé faire cortège au fantôme d'Eric, pour elle seule visible. Elle fit réflexion que le jeune homme était sans doute mobilisé, et que les femmes du peuple ou de la petite bourgeoisie ne s'avisent pas de revenir se promener seules aux lieux où elles se sont promenées avec leur ami. Elles ont moins de délicatesse, ou elles n'ont pas le temps. Sans décider ce point, madame Morand-Fargueil s'estima bien haut par comparaison.

Mais ses facultés d'observation s'étaient réveillées, et elle prit garde que, dans tout le Jardin des Plantes, elle ne voyait plus un étudiant ni une grisette. Elle en conçut un étrange ennui. Elle en eut le cœur serré. Il lui parut que le règne de l'amour était interrompu, ses pouvoirs suspendus, comme disent les militaires, « jusqu'à nouvel ordre ». L'amour et la guerre ne font pas ensemble si bon ménage que l'on raconte dans les livres : la guerre a chassé l'amour d'ici-bas, momentanément, espérons-le.

Madame Morand-Fargueil fut presque choquée de voir que les blessés convalescents qui se promenaient par les allées ne prêtaient aucune attention aux femmes. Ils marchaient en bataille sur un front ordinairement très étendu, qui prenait tout le travers des allées les plus larges. Quand ils jugeaient à propos de s'arrêter devant une cage ou une fosse, à gauche ou à droite, ils opéraient une conversion par principe. Les boiteux même se piquaient d'honneur et faisaient bien le mouvement. Madame Morand-Fargueil n'entendait point ce qu'ils se disaient entre eux, mais elle entendait leurs rires puérils. Elle songeait : « Ce sont des enfants, un rien les amuse. » Elle se rappelait l'enfance d'Eric, si pareille et si différente ! Elle songea : « Ce sont aussi de joyeux garçons », et les larmes lui vinrent aux yeux.



LES BLESSÉS CONVALESCENTS SE PROMENAIENT PAR LES ALLÉES.

Soudain, elle prit sa course vers l'office », comme il disait ; et, malgré elle, imitant les façons catégoriques du jeune Anglais, elle réclama des cartes d'un tel ton que l'employé prit un air de dignité offensée. Il lui remit cependant tout le jeu, et elle sortit de l'office comme une reine également offensée. Elle dit tout haut :

— Allons voir les singes. Les serpents? Non, je ne me soucie plus de voir les serpents, mais j'ai hâte de voir les singes.

Elle s'arrêta court, étonnée d'avoir parlé haut, puis d'avoir proféré ces mots mystérieux. Mais c'étaient les mêmes qu'avait dits naguère le capricieux Eric. Pouvait-elle faire moins que de lui céder une seconde fois, et d'avoir le même caprice? Elle obéissait à la volonté de l'absent comme on obéit à la dernière volonté des morts. Elle était donc impatiente de voir les singes. Elle l'était

d'autant plus que maintenant elle se ressouvenait : le jour qu'elle y avait conduit Eric, elle y avait dû être témoin d'une scène véritablement scandaleuse. Un petit jeune homme avait amené là une bande de camarades et de demoiselles, tout exprès pour leur démontrer jusqu'où va l'impudeur de ces animaux quand on la provoque ; il s'était muni, pour cet effet, d'un miroir, et il faisait voir à l'assistance, avec de grands éclats de rires, que la coquetterie n'est pas un privilège de l'espèce humaine, non plus que les mines et les gestes qu'elle suggère. Madame Morand-Fargueil, révoltée, voulait cacher contre son sein le visage d'Eric, pour qu'on ne lui salît point la vue et l'imagination... Ah! qu'aujourd'hui encore elle l'aurait voulu! Mais il n'était point là, non plus que les écoliers malicieux, ni les écolières. Elle ne vit encore que des soldats innocents, pour qui les singes ne faisaient aucuns frais.

Toujours soumise aux désirs anciens d'Eric Warden, dont elle ne modifiait point l'ordre, elle fut de là au labyrinthe, parce que maintenant il voulait bien aller s'y asseoir. Elle eut la surprise d'y retrouver, d'y reconnaître les mêmes vieilles femmes qu'il y a six ans, toutes les sortes de vieilles femmes qu'il est possible d'imaginer : les unes passablement habillées, les autres misérablement, nu-tête, et comme honteuses d'exposer aux regards leurs pauvres cheveux gris ; et la plupart faisaient du crochet ou du tricot, ou lisaient leur journal ; d'autres exécutaient de ces petits travaux bizarres à quoi s'occupaient jadis les forçats ; d'autres étaient entièrement oisives et regardaient devant elles d'un air stupide ; il y en avait même une ou deux qui semblaient tout à fait folles. Mais la plus grande surprise de madame Morand-Fargueil fut de voir enfin un couple d'amoureux, exactement à la même place où elle avait vu autrefois un jeune homme et une jeune fille, qui, au premier abord, lui avaient paru moins dévergondés que les autres et l'avaient ensuite épouvantée par la grossièreté de leurs propos.

Elle tendit l'oreille et n'eut pas lieu d'être épouvantée, mais elle fut saisie d'étonnement. La fille, qui était une ouvrière très modeste, parlait à son compagnon avec tristesse et avec douceur. Elle ne lui cachait point qu'elle le trouvait aimable et ne saurait lui être cruelle. Il ne lui cachait pas davantage qu'il avait d'autres sujets de préoccupation et que l'amour était le cadet de ses soucis. Il portait l'uniforme d'une société de préparation militaire. Madame Morand-Fargueil l'observait avec une curiosité assez malveillante. Elle se demandait non sans amertume si sa destinée était donc de ne rencontrer jamais que de faux chérubins, qui n'ont pas besoin de dire à n'importe qui *je vous aime*, et encore moins de le dire tout seuls, en courant dans le parc, aux arbres, aux nuages ou au vent.

Ah ! c'est elle qui avait besoin de dire : *je vous aime*, et elle voulut le dire sans retard, elle voulut écrire à Eric, lui répondre ici même, et non pas tout à l'heure, après qu'elle serait rentrée à la maison. Elle relut d'abord la carte postale qu'elle avait reçue ce matin. Au fait, elle n'était pas venue ici pour autre chose. Cette lecture ne fut pas bien longue. Ensuite, elle tira de son réticule une feuille de papier qu'elle avait emportée à tout hasard, et un stylographe dont elle ne se séparait plus depuis les premiers jours de la guerre.

Elle sentit, à la vue du papier blanc, une insurmontable timidité. Pour la vaincre, elle se dit : « J'écris pour moi, je n'enverrai pas la lettre. Je peux écrire tout ce qui me passera par la tête. » Et déjà sa plume courait. En quelques minutes elle remplit les quatre pages. Elle écrivit alors dans l'autre sens. « Qu'importe, puisqu'il ne la lira pas? » Elle ne voulut point la relire elle-même. Elle fit bien ; la retenue de ses discours amoureux et l'inexpérience l'eussent désolée. Toute sa tendresse était sous-entendue ; Eric, s'il avait reçu cette lettre, n'y aurait rien compris. Ne la relisant point, madame Morand-Fargueil put garder ses illusions et croire encore qu'elle avait écrit avec abandon : c'est l'essentiel.

Malgré la ferme résolution qu'elle avait prise de ne point mettre à la poste cette lettre d'amour, elle la mit sous enveloppe et libella soigneusement l'adresse. Puis elle se leva et partit d'une allure vive. Sa jupe trop courte, ni ses talons trop hauts, ni même sa canne, ne la gênaient plus. Elle sortit du jardin par la grille principale, suivit à pied le quai, franchit la Seine au premier pont qu'elle rencontra.

Cependant, elle avait commencé de déchirer la lettre et l'enveloppe et, par-dessus la balustrade, dans le vent, dans l'ombre de la nuit tombante, dans les remous de l'eau trouble, mélancoliquement, elle les effeuillait.

XII

En remontant chez elle par l'ascenseur, qui lui donnait le temps de la réflexion, madame Morand-Fargueil avait coutume de faire un examen de conscience. Elle observa qu'elle éprouvait un sentiment de bien-être, mais un sentiment si vif qu'elle s'en inquiéta. « Qu'ai-je donc? » se dit-elle, et elle répondit péremptoirement : « J'ai que je me porte bien. » Puis elle s'avisa qu'elle était censée

avoir la migraine et que son mari lui en allait demander des nouvelles. Quel ennui! Pour l'éviter, elle cria dès l'antichambre :

— Je ne l'ai plus !

Le conseiller d'Etat sortit de son cabinet:

— Qu'est-ce que tu n'as plus? lui demanda-t-il avec anxiété.

— Tu le sais bien ! repartit madame Morand-Fargueil courroucée (parce qu'elle ne voulait pas mentir trop positivement).

— Je sais que tu avais l'intention d'aller au Bois, dit M. Morand-Fargueil, mais je ne peux pas deviner si tu y es allée ou non.

Elle se contenta de hausser les épaules,



PAR-DESSUS LA BALUSTRADE ELLE LES EFFEUILLAIT.

— La migraine, répliqua-t-elle avec aigreur. Je te remercie de l'avoir oublié. Tu es aimable !

M. Morand-Fargueil, confus, s'excusa de son mieux, vanta les bienfaits du grand air, et témoigna maladroitement à son épouse l'intérêt tendre qu'il lui portait, en l'interrogeant sur le lieu où elle avait opéré cette cure merveilleuse.

Le maître d'hôtel annonça le dîner.

— Vous annoncez le dîner dans l'antichambre ! s'écria M. Morand-Fargueil, qui a des principes.

— Quelle importance cela a-t-il en temps de guerre? dit madame Morand-Fargueil.

Elle haussa les épaules une seconde fois, courut à sa chambre et revint à la salle à manger. Elle pensait : « J'étais

si bien ! Il m'a mise de mauvaise humeur. » Le pis fut qu'il le remarqua et en demanda la cause par pure sollicitude. Il fut bien reçu ! Madame Morand-Fargueil, qui mourait de faim, eut l'appétit coupé, et une crise de larmes au rôti.

— Mais qu'est-ce qui te prend? dit le conseiller d'Etat stupéfait.

Elle déclara qu'elle était bourrelée d'inquiétude, parce qu'elle n'avait point de lettre de René.



— QU'EST-CE QUE TU N'AS PLUS?

— Tu m'as dit toi-même ce matin que tu ne pouvais pas en avoir, fit M. Morand-Fargueil, qui est conséquent au point de souhaiter que sa femme le fût.

— Ce matin, oui, dit-elle, mais j'en pourrais avoir une ce soir, et la preuve c'est que j'ai une carte d'Eric.

Cet aveu soulagea sa conscience, et elle ne prit point garde que, grammaticalement du moins, elle avait encore menti. Le conseiller, judicieux, lui représenta que la carte de l'un la devait tranquilliser sur le sort de l'autre.

— Mais non ! dit-elle. C'est une de ces cartes imprimées, où il est défendu de rien écrire que la signature ! Tu les connais bien !

Elle lui jeta celle-ci à travers la table. M. Morand-Fargueil, quoique en effet il les connût, examina le carton d'Eric avec une curiosité, et même avec un air d'attendrissement qui donna sur les nerfs à madame Morand-Fargueil. Il étudiait le paraphe, semblait apercevoir que le second lieutenant y avait mis tout son cœur, et se flatter que ce fût pour lui. Il dit enfin :

— C'est très gentil. Quel brave garçon ! Je vais lui écrire un mot.

Madame Morand-Fargueil fut indignée :

— Tu écris à ton fils, dit-elle, tous les trente-six du mois, et tu veux écrire à un étranger !

Cette phrase absurde signifiait : « J'ai seule le droit de lui écrire. » Le conseiller d'Etat ne l'entendit pas ainsi, mais il répliqua un peu vertement à madame Morand-Fargueil qu'elle devait se tromper si elle se croyait guérie de sa migraine, et qu'elle ferait bien ce soir de se coucher tôt.

— J'y vais tout de suite ! dit-elle.

En dépit de son estomac qui criait famine, elle n'acheva point de dîner. Elle ne se retira pas dans sa chambre, mais dans celle de René, où elle pensait qu'on ne la dérangerait point. Elle voulait écrire au second lieutenant : l'autre lettre ne comptait pas, puisqu'elle l'avait déchirée en mille morceaux. Toutefois, elle eut un scrupule. Le trait qu'elle venait de décocher au conseiller d'Etat ne la visait-il pas elle-même plus justement? « Eric, se dit-elle, n'est pas un étranger *pour moi* ; mais puis-je lui donner le pas sur mon propre fils? » Elle n'est pas à une lettre près, et pour s'obliger d'adresser à son enfant la première qu'elle allait écrire, elle débuta par ces deux mots : *Mon chéri...*

La suite l'obligeait plus encore de choisir René pour destinataire ; car elle ne lui parlait que d'Eric, et à la troisième personne. Elle lui recommandait de cultiver une amitié agréable et utile, que la Providence venait de renouer si à propos, après l'avoir rompue on ne sait pourquoi (ses desseins sont impénétrables). Elle eut le front de lui dire qu'Eric Warden ne payait pas de mine, que même sa beauté physique manquait de séduction, qu'il était froid et rude, au premier abord ; mais elle ajouta que c'était le cœur le plus sûr, l'âme la plus loyale, et qu'elle-même ne pouvait se défendre d'admirer sa vertu. (« Je sais bien, mon chéri, que ce mot te fera sourire... » — Pourquoi l'avait-elle souligné?)

Elle engageait aussi René, qui n'a point la « faculté d'organisation », à se

compléter en quelque sorte en s'associant à Eric Warden, qui est doué de cette faculté précieuse au suprême degré : car on a tort de ne l'attribuer qu'aux Allemands. Ces considérations ayant mené madame Morand-Fargueil jusqu'au bout de la quatrième page, elle jugea qu'elle avait rempli son devoir de mère, dit brusquement adieu à son fils chéri, et prit une autre feuille de papier.

Elle eut la pénible surprise de rester court. Eric Warden n'était pas un étranger pour *elle*... Aussi ne savait-elle plus que lui écrire, du moment qu'elle lui écrivait tout de bon. Elle se tira d'affaire en ne lui parlant que de René. Ce subterfuge, un peu hypocrite, lui permit de donner à sa lettre le tour, l'accent, le mouvement, le feu de la passion — maternelle ; et, comme son fils l'inspirait naturellement plus que le petit Warden, elle écrivit sans effort quatorze pages au petit Warden, tandis qu'elle n'en avait pu écrire que quatre à son fils.

Cependant M. Morand-Fargueil était en proie aux remords. Il ne démêlait pas très bien pourquoi madame Morand-Fargueil avait pris la mouche ; mais, n'ayant rien à se reprocher, il voulait implorer son pardon. Après avoir bu le café tout seul et lu le *Temps*, il se glissa dans la chambre, où il croyait qu'elle était couchée, et où il espérait peut-être la trouver endormie.

Bien que les ténèbres fussent profondes, il connut d'abord qu'il n'y avait personne dans le lit. Il traversa la chambre à tâtons, il explora le boudoir voisin où elle se retire volontiers quand elle n'est pas avec son mari dans les meilleurs termes. Il ne l'y trouva point encore, puisqu'elle était dans la chambre de René. Mais le conseiller d'Etat n'y songea point, et, courant aux hypothèses les plus invraisemblables, il imagina qu'elle avait abandonné le domicile conjugal ou qu'elle s'était jetée par la fenêtre.

Comme il hésitait entre les deux, madame Morand-Fargueil fit son entrée. Elle était parfaitement calme, et son visage avait même une expression angélique. M. Morand-Fargueil fut si heureux de la revoir vivante, contre tout espoir, qu'il ne lui demanda point d'où elle sortait. Il la serra contre son cœur, sans rien dire. Elle se laissa faire ; mais, ensuite, elle voulut cacher dans son réticule les lettres qu'elle venait d'écrire et qu'elle tenait à la main.

Elle en fut empêchée par un objet volumineux qui bourrait le sac. Elle ne savait plus ce que c'était et eut l'imprudence de le tirer : c'était un croûton de pain, du Jardin des Plantes. Elle rougit, le conseiller d'Etat se mit à rire.

— Qu'est-ce que tu fais, dit-il, d'un pain de ménage dans ton sac?

— Mais, cria-t-elle, versant d'abondantes larmes, je n'en sais rien ! Comment veux-tu que je le sache? Laisse-moi donc un peu tranquille, je t'en supplie, laisse-moi tranquille !

XIII

L'affaire n'eut pas de suite, mais madame Morand-Fargueil fut bien davantage émue de retrouver, dans son réticule, ce croûton



IL LA SERRA CONTRE SON CŒUR.

de pain (gardé à titre de souvenir) que ne dut l'être Desdemona, quand elle s'aperçut qu'elle avait égaré son mouchoir.

Cette alarme, si chaude et si vaine, servit de leçon à madame Morand-Fargueil. Elle en tira, selon l'usage, un enseignement qui ne semblait avoir aucun rapport avec le fait instructif lui-même : elle ne décida point qu'elle ne commettrait plus d'étourderies, mais que, d'une façon générale, elle serait raisonnable, qu'elle ne souffrirait aucun tempérament à la rigueur de ses habitudes, ni aucune modification à son emploi du temps, et que d'ici à la fin de la guerre elle ferait chaque jour ce qu'elle avait fait la veille, ce qu'elle comp-

tait faire le lendemain. Il est curieux que, dans l'état de guerre, les civils sentent, plus peut-être que les soldats, le besoin d'une discipline et la commodité de l'obéissance passive.

La correspondance de madame Morand-Fargueil fut donc réglée dorénavant, si l'on peut dire, *ne varietur*. Elle écrivit tous les deux jours, à chacun de ses deux enfants, parlant de l'un à l'autre, d'elle-même à l'un et l'autre. Ils lui répondirent alternativement, avec la même régularité ; mais Eric, de surcroît, continua de lui envoyer, chaque soir, une carte postale, pareille à la première qu'elle avait reçue.

Les grandes lettres d'Eric Warden lui semblaient délicieuses. Elle y goûtait cette puérilité que les fils, au jugement des mères, perdent toujours trop tôt ; car elles sont exigeantes : elles veulent que leurs garçons demeurent petits garçons, tant qu'elles vivent, eussent-ils passé eux-mêmes l'âge de la maturité, et touché le seuil de la vieillesse ; elles veulent l'impossible, du moins les mères françaises, et René avait ulcéré bien souvent le cœur de madame Morand-Fargueil. Les mères anglaises sont plus sages, elles veulent bien que la nature suive son cours et que leurs fils deviennent des hommes ; et justement ils le deviennent sans jamais perdre un certain enfantillage qui suffirait à une mère française. Que le monde est donc mal fait ! Le remède est que les mères de France et d'Angleterre échangent leurs enfants mâles, comme naguère madame Morand-Fargueil et lady Warden.

Les grandes lettres du fils de lady Warden ravissaient la mère de René. Elles étaient si naïves qu'elles ne semblaient pas être écrites, et madame Morand-Fargueil, en les lisant, croyait l'entendre. Elle souriait, mais elle ne baissait plus les yeux. Cette pureté d'âme l'éblouissait encore, mais, en l'absence d'Eric, elle en soutenait l'éclat. Elle n'était jamais blasée, elle s'émerveillait toujours de cette candeur, de cette honnêteté, de cette pudeur virile et, si l'on peut dire, brutale. Elle avait un sentiment d'admiration enthousiaste, mais surtout un sentiment de calme et tendre confiance. Eric lui écrivait sans choix, et avec une assurance ingénue de ne l'importuner jamais, tout ce qu'il faisait depuis l'heure du réveil jusqu'à l'extinction des feux. Il n'avait plus même de ces petits secrets innocents dont elle prenait ombrage, au temps qu'il demeurait à la maison. Bien plus qu'en ce temps-là, elle croyait s'occuper de lui, du matin au soir, et le servir ; elle croyait être au camp, près de lui. Enfin, elle n'était jalouse ni de ses camarades, ni de son ordonnance ; et de la part d'une mère française, cette absence de jalousie est à peine normale.

Naturellement, les cartes postales qu'elle recevait chaque matin ne lui procuraient pas la même sorte de joie, et cependant elle les préférait aux grandes lettres. En les lisant — et même cela peut-il s'appeler lire? — elle n'imaginait pas qu'Eric lui parlait avec abandon et lui livrait tout son cœur, seul à seule, dans la plus permise des intimités ; mais elle imaginait que, parmi la foule et de loin, il lui faisait un signe d'intelligence ; et chaque fois qu'il lui faisait ce signe mystérieux, c'est-à-dire chaque matin, elle tressaillait d'une allégresse si vive qu'elle ne l'aurait pu supporter plus que l'instant d'un éclair.

Cette fidélité quotidienne était aussi, pour elle, un sujet quotidien d'étonnement et de reconnaissance. Elle sait que les jeunes gens sont oublieux : jamais Eric ne l'oublia. Quand elle revenait de l'hôpital, elle frappait au carreau de la loge, et elle y frappait en tremblant ; elle craignait que madame Léon ne lui dît :

— Ce matin, il n'y a pas de carte.

Et elle était sûre qu'il y aurait une carte et que madame Léon ne prononcerait pas ces affreuses paroles qui lui auraient percé le cœur. Son plaisir, chaque jour nouveau, était fait de cette crainte et de la certitude que sa crainte n'avait aucune raison d'être.

Quand madame Léon lui remettait la carte, d'abord elle ne la regardait seulement pas. Il lui suffisait de la tenir, de savoir qu'Eric, hier encore, avait pensé à elle. A la porte de l'ascenceur, elle y jetait les yeux furtivement. Elle ne prenait garde qu'à la signature, toujours si pareille que si l'on eût placé l'une sur l'autre deux cartes, les mots *Eric Warden* et le court paraphe se fussent exactement superposés. Puis elle glissait la carte du jour dans son réticule, et ainsi elle ne s'en séparait pas de toute la journée. Elle ne pouvait prendre sa bourse ni son mouchoir sans rencontrer sous ses doigts le souvenir et le témoignage d'Eric, ni sans ressentir le plaisir aigu, presque douloureux, qu'elle avait éprouvé tout à l'heure quand madame Léon ne lui avait pas dit : « Ce matin, il n'y a pas de carte... »

Madame Morand-Fargueil est nerveuse, prompte à se tourmenter : elle ne se tourmentait plus, grâce à l'attention si simple d'Eric Warden. Elle ne pouvait concevoir qu'Eric, ou plutôt ses deux enfants, courussent de véritables dangers, parce que la communication n'était jamais rompue. Ce raisonnement n'est pas solide, il ne satisfait pas la raison, mais il suffit à la sensibilité. Lors de la grande offensive, en septembre, M. Morand-Fargueil, que l'inquiétude dévorait, fut stupéfait de voir sa femme aussi tranquille que durant les semaines d'accalmie. Les lettres étaient retenues, et l'autorité militaire en avait prévenu les familles ; mais madame Morand-Fargueil recevait les cartes d'Eric. Elle pensait : « Ils sont toujours là, ils sont indemnes, c'est l'essentiel. » A présent, elle ne cachait plus les cartes, elle les partageait avec M. Morand-Fargueil.

Elle se contentait de les regarder une seconde fois, longuement, avant de les lui montrer, elle les regardait sur le palier, au moment de mettre sa clef dans la serrure. Un jour, en examinant ainsi pour la seconde fois la carte, elle vit... mais dans le même instant elle cessa de voir, un flot de sang lui monta au cœur, au cerveau, elle suffoqua, elle tomba assise sur la banquette du palier. Elle n'était pas évanouie, elle était seulement privée de ses sens, elle ne pouvait plus ni entendre, ni voir, et elle avait une impatience, une peur folle de recouvrer la vue, pour vérifier... Mais non ! Est-ce qu'une pareille chose ne lui aurait pas d'abord sauté aux yeux? Est-ce qu'elle aurait pu rien que toucher la carte sans deviner?... Aussi, elle ne s'intéressait jamais qu'à la signature ! Elle ne faisait jamais attention aux phrases imprimées qu'Eric avait biffées nonchalamment ! Si nonchalamment qu'il pouvait bien s'être trompé?... La lumière aveuglante qui vibrait devant les yeux de madame Morand-Fargueil s'éteignit, et elle revit la carte, les traits de crayon un peu plus tremblés que de coutume, la phrase : « *Je me porte parfaitement bien* », biffée, l'autre phrase... qui ne l'était pas : « *Je suis blessé sérieusement.* »

Alors elle appela son mari à travers la porte, qu'elle n'avait plus la force d'ouvrir. Elle poussa un tel cri qu'il accourut. Elle allait se jeter dans ses bras en pleurant, mais elle lut dans ses yeux qu'il ne pensait qu'à René, elle balbutia :

— C'est Eric...

Le conseiller ne put retenir un soupir de soulagement, qui était bien naturel, mais dont il eut honte et qui fit mal à madame Morand-Fargueil. Elle tendit la carte à son mari et dit d'une voix blanche :

— Je n'avais pas remarqué, quand on me l'a remise, en bas... et puis... au moment de sonner, j'ai regardé, j'ai... j'ai lu... j'ai vu tout d'un coup... Ça m'a... Ça m'a bouleversée.

XIV

Après le premier choc, madame Morand-Fargueil eut quelques instants de répit, comparable à ce morne apaisement de la certitude qui suit l'angoisse. Elle s'étonna, elle se reprocha de respirer. Et, soudain, l'étrange horreur lui apparut du supplice qui lui était destiné, dont elle n'avait enduré encore que la première question.

Sauf qu'Eric Warden était blessé, elle ne savait rien, elle n'avait pas même d'éléments pour imaginer. « Il vit ! se disait-elle. Du moins, il vivait, quand il a signé cette carte. » Sa tendresse était trop maternelle pour ne pas exiger d'abord et se contenter qu'il vécût : mutilé, dévisagé, aveugle, mais vivant !... Sa tendresse était aussi trop amoureuse pour consentir sans frémissement que ce beau visage ou ce corps plus beau fussent peut-être à jamais gâtés. Elle se demandait avec égarement, et pourtant avec une sorte de présence d'esprit, quelles blessures, parmi toutes celles qu'à l'hôpital elle avait vues et soignées, elle redouterait davantage, ou elle accepterait à la rigueur, ou même elle souhaiterait pour Eric. Elle faisait ce choix cruel et illusoire attentivement, comme si elle eût vraiment disputé, marchandé la victime déjà sanglante aux puissances de la maladie et de la mort. Elle essayait de conclure au plus bas prix. Elle faisait des sacrifices et, sur d'autres points, elle se débattait avec désespoir. Elle faisait des



— ÇA M'A BOULEVERSÉE.

feintes, elle rusait : elle proposait au destin, pour le tromper, une de ces plaies effroyables d'apparence, qui se cicatrisent vite et qui ne laissent pas de traces... Et puis, elle se rappelait qu'elle ne savait pas, qu'elle ne savait rien, et elle devenait folle !

Elle se disait : « Où est-il? » Quelle mère, au temps lointain de la paix, n'a rêvé l'accident de la rue, l'attaque nocturne, le mauvais coup, et son enfant qu'on lui rapporte? Mais on le lui rapporte, il est là. Elle le soigne, elle le sauve, ou elle l'endort dans ses bras. Et elle sait tout de suite ce qui est arrivé. Quelle mère, en ce temps-là, eût rêvé que des choses pareilles, ou pires, pussent advenir à son fils, sans qu'on lui dît seulement quelle chose, ni dans quel hôpital il l'attend? Et comment peuvent-elles souffrir cette torture? C'est qu'elles sont des milliers à la souffrir ensemble. Elles partagent. Madame Morand-Fargueil partageait ; mais elle était bien malheureuse !

Elle consultait à vingt reprises cette

carte qu'elle avait reçue. Elle la tournait et la retournait, et elle n'y voyait aucune indication. Le timbre ne portait qu'un numéro, celui même du secteur postal d'Eric et de René. Elle pensait : « Si on l'a gardé à l'ambulance du front, c'est qu'il est blessé très grièvement. » Elle n'avait plus la force de penser toute seule, ni tout bas. Elle soumettait, l'une après l'autre, ses hypothèses à M. Morand-Fargueil, qui l'écoutait avec douceur. Ils pleuraient tous les deux, sans même s'en apercevoir. Elle répétait à satiété :

— Dès que je saurai où on l'a mis, je partirai.

Il répondait :

— J'irai avec toi.

— Non, non, disait-elle, j'irai seule.

— Tu iras seule, répondait le conseiller, toujours accommodant.

Mais il dirigeait son intention, et il pensait : « Jamais elle ne saura se tirer d'affaire. Le moment venu, elle ne sera pas fâchée de me trouver là. »

Ils regardaient l'un et l'autre, à la dérobée, leur montre ; ils ne concevaient point comment ils pouvaient supporter la lenteur et la monotonie du temps.

Cependant, ils furent privilégiés. Cette misère, qui, pour tant de mères douloureuses, a duré des semaines et des mois, ne continua pour eux que jusqu'au courrier du soir. Ils reçurent ensemble toutes les lettres retardées, deux lettres d'Eric, trois de René. M. Morand-Fargueil, qui laissait toujours sa femme décacheter les lettres de leur fils, eut la bonhomie et la délicatesse de s'en saisir, afin de lui donner un prétexte à lire, d'abord, celles d'Eric. Elle osait à peine y toucher. C'était déjà des reliques. Elle les lut à travers ses larmes ; mais, comme le second lieutenant les avait écrites avant la bataille, il les avait écrites, selon sa coutume, fort gaiement, et elle ne pouvait s'empêcher de rire de ses saillies. Elle riait en pleurant. C'était un nouveau supplice, un supplice, comme on dit bizarrement, exquis.

Le conseiller d'Etat, qui en remontrerait aux Allemands pour la méthode, avait ouvert les trois lettres de René, et pris soin de les classer par ordre de dates, avant de les lire. Aussi n'est-ce qu'au bout d'un grand quart d'heure qu'il prit garde que la dernière était du lendemain de l'accident et en faisait mention. Il s'écria.

— Qu'y a-t-il encore? fit d'un air hostile madame Morand-Fargueil, déjà prête d'imputer à M. Morand-Fargueil la responsabilité de ce qu'il pouvait « y avoir », quoi que ce fût.

— Ecoute ! dit le conseiller d'Etat.

Et il lut en mettant le ton, mais non pas le ton qui convenait, il lut, comme il dictait ses rapports à mademoiselle Sauveterre, la dactylographe, du temps de son activité, un fragment dont le style n'avait rien d'administratif, ni même d'épistolaire. René (qui rédigeait si bien avant la guerre), néglige la forme, use de l'argot militaire (les mères de bonne compagnie le détestent plus encore que la guerre elle-même). Il a aussi changé de point de vue : cela est naturel. Rien ne lui paraît si commun que l'héroïsme, et il n'a pas le loisir de s'apitoyer, bien qu'il ait un cœur excellent.

Il écrivait donc, en toute simplicité :

« Je viens d'apprendre que le pauvre Eric a écopé un sale coup au bras gauche. C'est bien sa faute. Il a la manie de s'exposer inutilement, et quand on lui demande pourquoi, il répond : « J'ai seulement peur quand je m'abrite. » On n'est pas plus anglais. Je passerai le voir à l'ambulance, dès que nous serons au repos. »

— Et puis? dit madame Morand-Fargueil.

— C'est tout, fit le conseiller d'Etat, penaud.

Elle haussa les épaules, courroucée, pinça les lèvres et, d'un coup sec de son coupe-papier, ouvrit une dernière enveloppe, qu'elle avait dédaigneusement laissée de côté, parce qu'elle n'en reconnaissait pas l'écriture. L'absence de timbre et les mots *correspondance militaire* auraient dû attirer son attention. A son tour, elle jeta un cri, et M. Morand-Fargueil, à son tour, l'interrogea, mais avec l'accent de la plus tendre compassion.

— C'est une infirmière, dit-elle d'une voix entrecoupée, c'est une infirmière de l'ambulance... Il l'a suppliée... de m'écrire... de me donner quelques détails... de me rassurer.

En prononçant ce dernier mot, elle sanglota, un flot de larmes jaillit de ses yeux, qui, pour lire, avaient oublié un instant de pleurer. C'est que, de la lettre courte, hâtée, forcément banale, venait de se détacher à sa vue, comme tracée en caractères de feu, cette ligne :

« ... Son pauvre bras... *On espère encore le lui conserver.* »

« Si elle me dit, pensa madame Morand-Fargueil, qu'on l'espère *encore*, c'est qu'on l'espère faiblement, c'est qu'on ne l'espère plus ! »

Et elle poussa des cris à peine humains ; elle se jeta contre M. Morand-Fargueil, avec cette foi touchante des bonnes épouses, qui croient que leur maître est tout-puissant, qu'il peut faire même des miracles. Elle l'implora pour Eric, elle l'implora pour elle-même ; car déjà elle sentait, dans sa propre chair meurtrie, le froid du fer. Il la consolait et il ignorait la cause de sa peine : elle ne faisait que balbutier des mots sans suite, inarticulés, inintelligibles. Elle lui tendit la lettre. Il sait lire entre les lignes, et la petite phrase funeste lui fit le même effet qu'à madame Morand-Fargueil ; mais il dissimula. Il trouva des formules moins équivoques pour persuader à cette malheureuse qu'elle reverrait Eric vivant et intact.

— Ah ! dit-elle, si j'y étais !...

Et elle s'avisa que rien ne l'empêchait plus d'y être demain. Et, d'abord, elle sentit une jalousie furieuse contre cette femme qui lui avait écrit, contre toutes ces femmes et ces hommes qui usurpaient sa place au chevet d'Eric blessé. Elle se fût résolue de partir, rien que pour revendiquer son droit. Elle savait toutes les difficultés du voyage et, d'avance, elle comptait les stations du calvaire ; mais son courage, si faible contre les dangers vagues, contre l'anxiété qu'on ne peut que subir, se ressaisissait dans l'action. Elle recouvra sur-le-champ un sang-froid, une vaillance et une confiance admirables. En dépit de l'heure indue, elle réclama, elle obtint un laissez-passer, grâce aux relations de M. Morand-Fargueil. Elle usa plus que jamais de son téléphone. A tout hasard, elle se fit remettre, par le directeur de son hôpital, un bulletin d'admission.

— Si je juge, dit-elle avec hauteur, qu'Eric peut être transporté, je le ramènerai.

— Nous le ramènerons, fit doucement M. Morand-Fargueil.

Puis, elle compta qu'il ne lui restait plus que six heures pour se reposer, le train partant à l'aube ; et comme elle avait besoin de toutes ses forces, elle eut d'abord la force de dormir.

XV

Elle se réveilla dans un tel état de langueur que M. Morand-Fargueil ne la croyait point capable d'entreprendre le douloureux voyage. Ce fut au contraire cet abattement, cette insensibilité qui lui permirent de l'accomplir. Elle ne souffrit de rien, elle n'eut conscience de rien ; mais il fallut que son mari la conduisît comme une enfant.

Elle ne souffrit point de ce qui était le pire tourment et le moins tolérable ennui : la durée infinie, la morne lenteur du trajet. L'excitation de ses nerfs, très vive jusqu'à la minute du départ, s'était apaisée aussitôt ; elle n'avait plus d'impatience, du moment qu'elle était partie, et elle ne désespérait pas d'arriver.

Elle dut changer de train quatre fois et séjourner six heures dans une gare. Elle s'assit sur un banc de bois et attendit sans se plaindre. Elle eût aussi bien attendu douze heures, toute la fin du jour, et toute la nuit. Il est probable que M. Morand-Fargueil la fit manger et boire : elle obéit et ne s'en aperçut point. Dans cette gare, comme auparavant dans le wagon, elle considérait alentour les gens, les choses, avec une apparente curiosité, avec étonnement. Ses yeux n'étaient pas fixes ni vitreux ; ils reflétaient les images, on eût juré qu'ils voyaient, et cependant ils ne voyaient pas. Une sorte d'indifférence, physique autant que morale, atténuait jusqu'à l'abolir sa vision, son ouïe, tous ses sens, et son âme ! Elle pensait à peine, même à Eric. Elle savait seulement qu'il était blessé et qu'elle était en route pour aller le voir. Elle savait cela, comme l'enfant sait et se répète son adresse qu'on lui a apprise, au cas qu'il se perdît dans un jardin.

Elle n'éprouvait aucun chagrin, ni au-



ELLE USA PLUS QUE JAMAIS DE SON TÉLÉPHONE.

cune inquiétude. Elle n'avait pas de ces rappels brusques du coup reçu hier. Elle n'avait pas d'élancements, ni d'angoisse, intermittente ou continue. Elle était étrangement tranquille. Elle savait qu'il était blessé, qu'elle allait le soigner, et elle ne faisait pas de différence entre soigner et guérir. Elle renonçait entièrement : elle n'aurait pu dire à quoi elle renonçait. Elle était résignée, et cela lui faisait presque le même effet que d'être morte. Si parfois elle avait comme une sensation vague, c'était celle de l'anéantissement : et alors elle souriait.

Ce sourire était si pénible à M. Morand-Fargueil qu'il détournait les yeux. Il regardait à la portière. Il voyait passer sur la route des camions, ou les anciens autobus de Paris. Pour la distraire, il lui montrait ces signes de la guerre toute proche ; il lui montrait des campements le long de la voie, des soldats vêtus de kaki ou de bleu. Docilement, afin de ne

pas déplaire à son mari, elle se penchait, elle regardait dans la direction qu'il lui avait indiquée. Elle regardait, mais elle ne voyait rien. Elle trouvait moyen de dire quelques mots, pour avoir l'air de s'intéresser au spectacle. Elle ne s'éveilla même pas de sa torpeur lorsque l'on commença d'entendre le canon. L'entendit-elle? Du moins elle ne prêta aucune attention aux propos de ses compagnons de voyage, permissionnaires à qui ce bruit était familier.

Une heure plus tard, quand le train fit



ELLE ATTENDIT SANS SE PLAINDRE

halte une fois de plus, et que M. Morand-Fargueil lui dit : « Nous y sommes », elle faillit répondre : « Déjà? » Elle roulait depuis vingt-sept heures !

Elle était toujours dans un état d'impassibilité. Elle demeura seule sur le quai tandis qu'il présentait ses papiers au commissaire de la gare. Il pria en même temps qu'on lui indiquât l'ambulance. On lui répondit qu'il la trouverait aisément, dans la mairie, à cent pas, au bout de la principale rue. Il revint, elle le suivit, ils franchirent une palissade, et ils virent un grand village, détruit par l'incendie. De chaque maison, il ne restait que le foyer du rez-de-chaussée et le tuyau de poteries ou de briques ; de sorte que ce village semblait fait d'une centaine de cheminées d'usines. On voyait distinctement, de la gare, la mairie, qu'*ils* avaient seule laissée intacte pour des raisons mystérieuses, et qui ressemblait à une villa modeste de la banlieue de Paris.

A ce moment, le brouillard, ou le voile, qui était depuis hier entre la sensibilité de madame Morand-Fargueil et le monde extérieur, se déchira soudain. Elle regarda son mari comme ceux qui reviennent d'un évanouissement regardent, et comme eux elle parut dire :

« Que s'est-il passé? Où suis-je? »

M. Morand-Fargueil ressent tout ce qui affecte madame Morand-Fargueil. C'est une habitude qui date de trente ans. Ils imaginent peut-être qu'ils ne se racontent pas l'un à l'autre tout ce qu'ils font ; mais ces secrets-là n'ont aucune importance. Les seuls secrets qui vaudraient la peine d'être gardés sont ceux du for intérieur : madame Morand-Fargueil n'en saurait avoir pour M. Morand-Fargueil ni réciproquement, vu qu'ils ne forment en vérité qu'une seule et même personne. Voilà où l'amour conjugal, quand toutefois il existe, témoigne son éminente supériorité sur l'amour, et son efficacité.

Madame Morand-Fargueil ne dit rien à M. Morand-Fargueil, mais il sentit par lui-même qu'elle recouvrait le sentiment, et il crut dans le même temps se réveiller d'un mauvais rêve. Il lui prit le bras.

— Appuie-toi sur moi, ma pauvre femme, lui dit-il avec une tendresse un peu bourgeoise, mais bien touchante. Nous sommes au bout de nos peines. Nous n'avons plus que quelques pas à faire. Tu aperçois d'ici la maison où ce brave garçon nous attend. Mais non, il ne nous attend pas ! Qu'il va être surpris et heureux de te voir !

Madame Morand-Fargueil se mit à pleurer doucement ; mais bientôt elle se mit à trembler de tous ses membres. Elle dut s'arrêter, s'asseoir sur une pierre, devant une maison en ruine. M. Morand-Fargueil, éperdu, s'empressait autour d'elle, l'encourageait, et ne pouvait retenir ses larmes. Il lui montrait la maison blanche au bout de la route. Hélas ! elle ne la voyait que trop bien, cette maison qu'elle avait désirée de tout son cœur, et où maintenant elle avait horreur d'entrer. Tout ce que depuis l'autre matin elle avait presque oublié, grâce à l'excès bienfaisant de la fatigue et à la stupidité de la douleur, elle le ressentait affreusement : la réalité était trop à la portée de sa main. Le même coup qu'elle avait reçu en lisant la carte d'Eric, et une seconde fois en lisant cette lettre de l'infirmière, elle venait de le recevoir encore. Elle gémissait :

— Mon ami, je n'ai pas la force. Va



M. MORAND-FARGUEIL REGARDAIT A LA PORTIÈRE.

voir le petit, va tout seul. Je ne peux pas. Je crierais, je me trouverais mal. Je dois avoir une figure à faire peur. Il ne faut pas lui faire peur. On pourrait le tuer.

Ah ! qu'elle s'ignorait elle-même ! Elle craignait de faiblir, et déjà elle était soutenue par cette vertu inconcevable et surhumaine qui fait, au chevet des blessés, les femmes plus fortes que les hommes. Jusqu'au seuil de la maison où elle se traîna, elle fut une misérable créature toute en pleurs, une pauvre chose. Les trois marches du perron,

comment les put-elle monter? Il semblait qu'elle les montât sur ses genoux. Mais ses larmes séchèrent dès qu'elle se trouva devant la porte de la chambre. Elle s'était redressée, elle était plus grande, elle souriait comme doivent sourire celles qui apportent le salut. Et elle n'avait pas une figure à faire peur, puisque, en l'apercevant, Eric devint radieux, et ne lui parut ni trop fiévreux ni trop pâle.

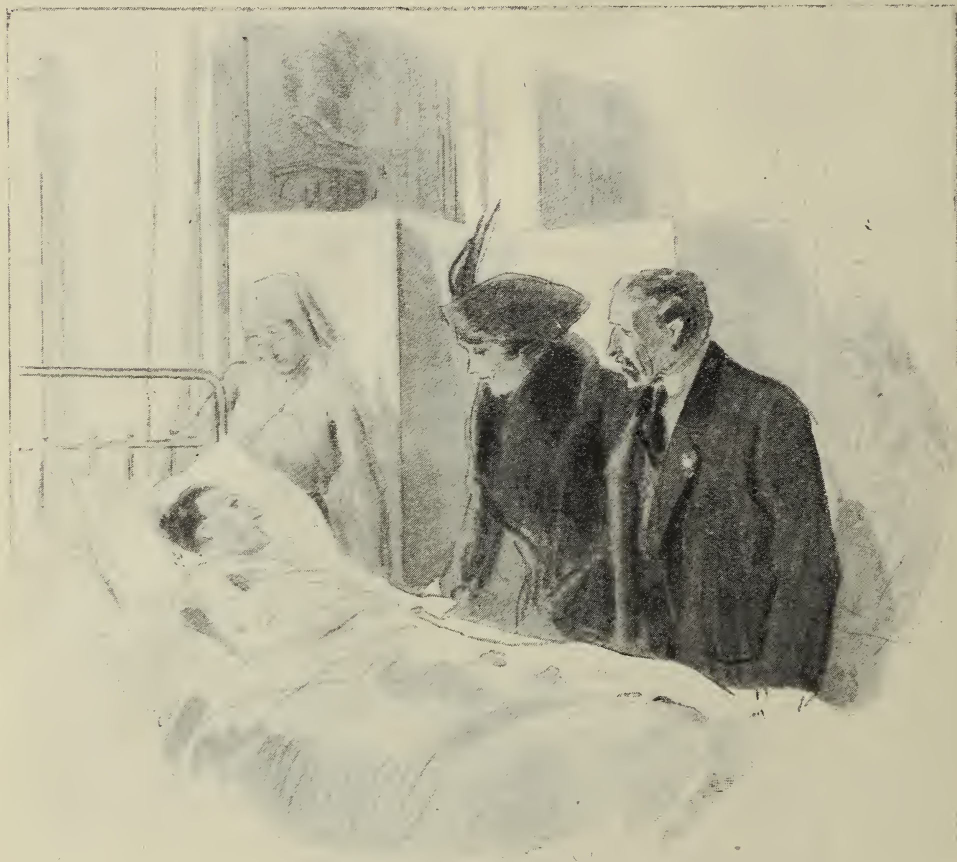
Comme le soir qu'il était malade à Paris et qu'elle était entrée dans sa chambre, elle le vit d'abord, et ne vit point autre chose. Le lit était éclairé ainsi que par une lumière surnaturelle, et le reste, autour, était plus sombre, tout le reste était sans intérêt ! Eric semblait couché dans un grand berceau de lumière et environné de ténèbres. Et elle s'avançait vers lui lentement, il la regardait, et il disait :

— Vous êtes venue !... Oh ! je vous remercie beaucoup, vous savez, madame Morand-Fargueil.

XVI

Eric Warden avait une figure si humaine, un langage si familier, qu'il suffisait de le voir et de l'entendre pour revenir au sentiment de l'humble réalité. Cette lumière surnaturelle, cette espèce de gloire qui environnait le lit, peu à peu se dissipa. Madame Morand-Fargueil, un instant, ferma les yeux ; quand elle les rouvrit, elle n'était plus gênée par cet éblouissement ; elle distinguait même, avec une clarté singulière, tous les objets de la chambre. Elle comptait les lits, au nombre de huit. Des draps blancs étaient suspendus entre la corniche et la plinthe. Les deux fenêtres, assez hautes, donnaient sur un jardin désolé. Entre les deux, sur une console, était placé le buste de la République. C'était la salle des mariages.

Madame Morand-Fargueil lança un regard hostile à l'infirmière qui lui avait



UNE LUMIÈRE SURNATURELLE, UNE ESPÈCE DE GLOIRE ENVIRONNAIT LE LIT.

écrit. Elle se rappela soudain que la lettre était en fort bon français, et pourtant l'infirmière était Anglaise. Cette femme ne lui inspirait aucune confiance. « Heureusement, se dit-elle, je suis là : je suis arrivée à temps. Nous l'emmènerons demain. Il est sauvé. » Elle prit la pancarte où était marquée la température du blessé, mais elle n'y jeta pas même les yeux. Elle dit à Eric :

— Je vous trouve mieux que je n'espérais. Vous pouvez très bien supporter le voyage. J'ai un lit pour vous à mon hôpital de la rue de Sèze. Je n'avais pas voulu vous le dire tout de suite, pour ne pas vous donner une fausse joie.

— Je vous remercie beaucoup, dit simplement Eric.

L'Anglaise parut contrariée et fit un geste qui déplut à madame Morand-Fargueil.

— Je me suis, dit-elle, munie de toutes les autorisations nécessaires. Je vous les montrerai.

L'Anglaise la regardait fixement. Madame Morand-Fargueil, troublée, dit d'une voix plus basse :

— Mais il n'est plus question de... ?

L'infirmière anglaise fit signe que non. Un major, qui se tenait près de M. Morand-Fargueil et ne lui avait pas encore adressé la parole, le tira par la manche, l'entraîna dehors. Le conseiller sentit un grand froid, comme si on lui annonçait la mort de quelqu'un.

— Monsieur, lui dit le major, ce jeune officier que vous êtes venu voir n'est pas, je crois, votre fils?

— Non, fit M. Morand-Fargueil, si bas qu'il s'étonna de n'avoir pas entendu sa propre voix.

Il ajouta, craintivement, pour supplier le major de ne pas prononcer un arrêt trop cruel :

— Mais c'est comme notre enfant.

Le médecin, qui avait l'air rude et bon, n'osait poursuivre. M. Morand-Fargueil, après un silence d'affreuse angoisse, murmura, épouvanté des paroles qui lui échappaient :

— Il est très mal?

— Réellement, il est, fit le major.

M. Morand-Fargueil soupira :

— Je dois vous avertir, reprit le major, parce que cette dame... Est-elle la mère?

— Non, dit M. Morand-Fargueil, c'est ma femme.

Le major fit une légère inclination et dit :

— Elle a parlé de le prendre avec elle à Paris, c'est impossible. Il ne peut supporter le voyage. Réellement, je suis même obligé de craindre qu'il ne passe pas la nuit.

— Ma pauvre femme ! Ma pauvre femme !... dit M. Morand-Fargueil consterné.

Il essaya d'être stoïque, par respect humain, et posa au major des questions précises sur la blessure, les motifs que l'on avait de ne tenter aucune opération ; mais il n'écouta point les réponses. Il pensait : « Comment pourrai-je lui annoncer cette chose sans la tuer? » Ou plutôt, il ne pensait que ces trois mots : « Ma pauvre femme... Ma pauvre femme... », qui exprimaient pour lui tout l'amour et toute la douleur ; et il avait une si grande envie de pleurer qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais eu le cœur si gros depuis son enfance ; mais il ne pouvait pas pleurer ; depuis si longtemps, il ne savait plus.



— IL EST TRÈS MAL?

A ce moment, madame Morand-Fargueil sortit de l'ambulance. Elle était irritée, méfiante. Dès que le major se fut éloigné, elle dit à son mari qu'elle sentait « une mauvaise volonté générale », qu'on voulait l'empêcher de reprendre Eric, mais qu'elle ne céderait pas, et qu'au besoin elle l'enlèverait. Cette fois, M. Morand-Fargueil n'y put tenir, ses larmes coulèrent, et il eut honte du soulagement qu'il en éprouva.

— Tu t'es laissé dire qu'il est perdu? cria-t-elle d'un ton méprisant.

Mais, si elle ne croyait à personne, elle croyait à son mari ; et elle le voyait pleurer pour la première fois ! Elle fondit en larmes. Elle ne demanda pas d'explications. A quoi bon? Comme tout à l'heure, ne pouvant se traîner plus loin,

elle s'assit. Ils s'assirent tous deux, de part et d'autre d'un foyer qui était tout ce qui restait d'une maison en ruine. Les gens qui passaient près d'eux ne s'étonnaient pas et ne retournaient même pas la tête : on est habitué à voir pleurer ceux qui survivent, on ne s'étonne que de les entendre rire quelquefois. M. Morand-Fargueil n'essaya pas de prêcher le courage à sa malheureuse femme : il n'en avait lui-même aucun. C'est elle qui, après quelques minutes de repos, se leva la première et voulut revenir à l'ambulance. Il la força d'abord de prendre un peu de nourriture. Puis elle s'installa près du lit d'Eric, et elle se remit à le soigner comme elle faisait à Paris des autres, ceux dont elle ne savait pas toujours les noms, avec attention, presque avec indifférence. Elle se mit à le soigner *comme si de rien n'était*. La tâche n'était pas difficile. Eric était d'une docilité puérile et exemplaire. C'était un bon malade, comme disent en leur égoïsme les personnes qui se portent bien.

Il se taisait, parce qu'on lui avait recommandé de se fatiguer le moins possible ; il regardait continuellement madame Morand-Fargueil, et en même temps il faisait à part soi ses réflexions. C'était celles d'un enfant. Il avait toujours cette logique naïve et rigoureuse. Il se disait : « Pourquoi m'a-t-elle dit qu'elle allait m'emmener tout de suite et maintenant ne me le dit-elle plus? » Il n'osait pas le demander à madame Morand-Fargueil ; il avait peur d'être indiscret, et peut-être de l'embarrasser. Il aimait mieux résoudre cette difficulté tout seul. Il n'y parvenait pas. Il était si vivant encore que l'idée qu'il pourrait un jour ne plus être lui demeurait inconcevable.

Comment cette idée inconcevable lui parut-elle soudain claire et certaine, à l'aube suivante, après une nuit presque paisible? D'où lui vint cet avertissement? L'évidence de la mort lui fut révélée, et sa détresse un instant fut vraiment celle du Christ sur la croix. Madame Morand-Fargueil était près de lui. Il saisit brusquement sa robe pour s'y cramponner, pour ne pas mourir. Leurs regards se croisèrent, il comprit que déjà depuis la veille elle portait le lourd secret, et il ne songea plus qu'à le rendre moins lourd pour elle.

Quand il fut bien sûr de pouvoir aller jusqu'au bout d'une phrase en français (son français se brouillait un peu), il la rappela, — elle feignait de faire des rangements.

— Je dis, madame Morand-Fargueil...

Elle revint au lit, prit la main d'Eric.

— Je dis... Naturellement, je suis fâché de mourir si jeune, mais je suis content de mourir pour mon roi et mon pays.

Elle fut si émue, si surprise qu'elle n'eut pas la présence d'esprit de lui répondre : « Vous êtes fou ! Mourir !... » Il posa sa joue brûlante contre la main de madame Morand-Fargueil et dit en souriant :

— Aussi pour la France.

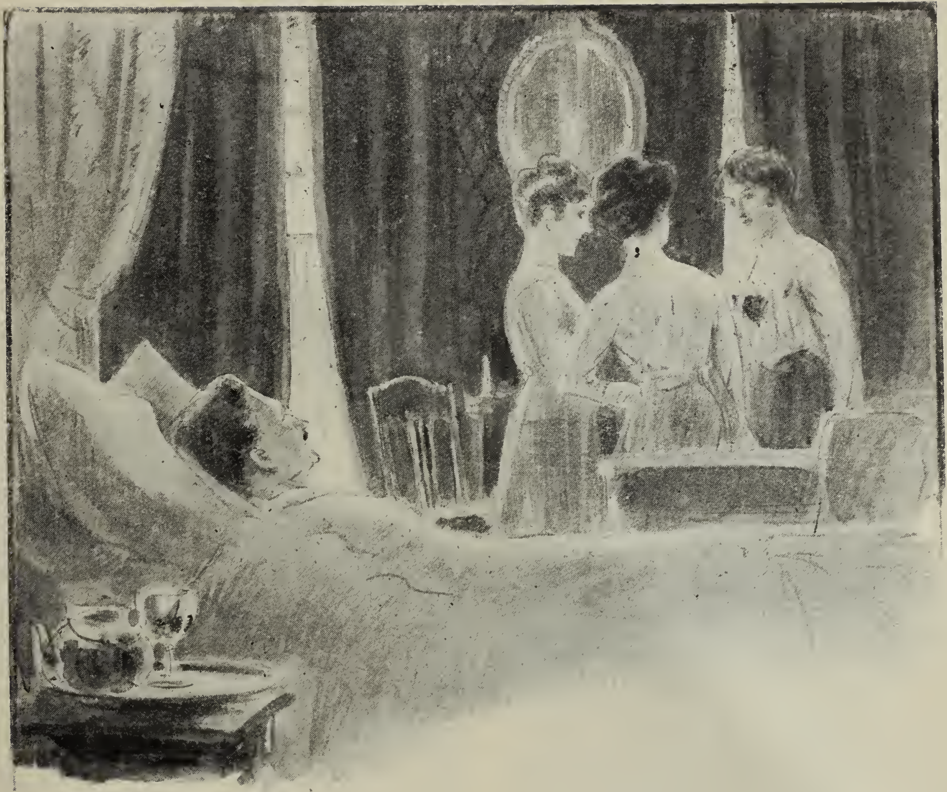
Mais il ne se doutait pas, ni elle, que le moment terrible fût si proche. Ce furent ses dernières paroles intelligibles. Il parut bientôt s'endormir et rêver. Il fredonnait *Tipperary*, d'un mouvement si lent, que cette pauvre chanson de café-concert devenait le plus mélancolique, le plus déchirant des adieux. Un blessé, qui occupait le lit voisin, se mit à pleurer quand il chanta :

Good bye Piccadilly,
Farewell, Leicester square.

Madame Morand-Fargueil lui tenait toujours la main. Il parut reprendre connaissance, il entr'ouvrit les paupières. C'est en français qu'il dit le derniers vers de la chanson :

— Mon cœur est bien là...

Puis son beau visage prit un air de sagesse et de gravité, et sans un gémissement, sans une plainte, noblement, il entra dans la majesté de la mort.



Têtes d'Anges

I

Le train de Rome entra en gare de Florence vers trois heures un quart, en retard de trente-cinq minutes, comme tous les jours ; mais le prince Kazatine ignorait cette habitude, et il était à bout de patience depuis Arezzo. Il ne cessait de se lever, de se rasseoir, de consulter sa montre et l'indicateur, lisait au vol le nom des villes où le rapide ne s'arrête pas, et il essayait de calculer, d'après le tableau des distances kilométriques, si le mécanicien augmentait encore son retard, ou, forçant la vitesse, rattrapait le temps perdu. Il ne lui importait d'ailleurs nullement d'arriver à Florence le matin ou le soir, aujourd'hui ou demain, ni, en général, de se trouver, à un moment donné, sur tel point de la surface terrestre plutôt que sur tel autre point ; mais tous les prétextes lui étaient bons pour s'exaspérer soi-même : il àvait les nerfs d'une maladive sensibilité.

Avant même l'arrêt du convoi, il sauta sur le quai, il nota d'abord une différence de plusieurs degrés entre la température de la Toscane et celle de Rome. Le ciel était couvert, une bise aigre soufflait. Il eut un grand frisson. « Je prends froid, » se dit-il, en levant les yeux vers l'horloge ; et il lui parut singulièrement pénible, effrayant, de savoir à quelle heure précise, à quelle minute, il prenait ce froid, dont il pouvait mourir.

Il s'accabla d'inutiles reproches. Il avait réfléchi toute une journée sur le costume qu'il devait mettre afin de n'avoir pas trop chaud au départ, de ne pas étouffer pendant le voyage et de ne pas se refroidir à l'arrivée ; et voilà qu'il avait résolu ce problème de la façon la plus inepte : il n'avait pris aucune précaution contre ce froid, que, cependant, il redoutait ; il ne s'était défendu que de la chaleur, qui jamais ne lui faisait mal ;

il était à peine vêtu. Et il restait là, ne bougeait plus : à quoi bon lutter, remuer, quand tout est fini? Mais il frissonna encore ; alors, il s'affola, et, portant lui-même son sac, il courut vers la sortie. Jamais il n'était venu dans cette gare ; mais il avait tant voyagé que, dans n'importe quelle ville étrangère, il savait, d'instinct, la place des choses. Il trouva du premier coup, entre tous les omnibus d'hôtels, celui de l'hôtel où il avait retenu



LE PRINCE KAZATINE.

son appartement. Il s'y jeta et se blottit tout au fond, haletant, l'œil fixe, comme une pauvre bête longtemps poursuivie à qui s'offre une retraite inespérée.

Il n'avait plus froid. Il était à l'abri, en sûreté. Il se remit à penser un peu. Et il s'étonna de cette angoisse affreuse qu'il venait d'éprouver. Il n'en eut pas honte : il s'en étonna. De quoi donc avait-il eu peur? De la mort? Non, puisque souvent il la souhaitait, il la souhaitait avec une impatience puérile et le délicieux avant-goût du néant. Mais il fit réflexion que ceux qui désirent la mort sont comme les maîtresses jalouses et qui prétendent ne l'être point : elles passent à leur amant n'importe quelle femme, sauf la femme avec qui leur amant les trompe ; ainsi ceux qui veulent mourir acceptent toutes les morts, excepté celle dont l'occasion se présente ou qui les menace plus habituellement.

Le prince Kazatine (Cyril Arcadiévitch), âgé de vingt-cinq ans à peine, était de stature élevée ; il avait les épaules étroites, mais la taille bien prise et une élégance naturelle. Son nez, en bec d'aigle, était mince et presque transparent ; ses traits, bien que réguliers et fins, n'avaient point de beauté ; mais la pâleur de ses yeux gris, légèrement tirés vers les tempes, donnait à son visage une expression intéressante de douceur et d'effacement. Il souriait aux inconnus mêmes, parce qu'il avait coutume de lire dans leurs yeux une sympathie, une pitié discrète. Il souriait comme pour les remercier, et aussi pour les rassurer, pour leur dire : « Ne vous tourmentez pas, je ne suis pas si malade. » Et justement, ce sourire, qui retroussait trop ses lèvres minces, ressemblait au dernier sourire, à celui qui ne s'efface plus ; mais les dents étaient d'une blancheur si saine et d'un si merveilleux éclat que l'on ne pouvait se défendre de les regarder avec plaisir, pour la qualité précieuse de leur matière.

Les médecins affirmaient que Cyril Arcadiévitch n'avait pas de lésion du poumon, qu'il était seulement fragile et qu'il pouvait vivre, à condition de ne respirer jamais l'air glacial de sa patrie, mais d'errer perpétuellement de ville en ville, à la poursuite de l'été. Cyril était informé très exactement de son état, quoique ces mêmes médecins eussent prescrit à la princesse Kazatine, sa mère, de le lui cacher, pour éviter des accidents nerveux. Mais la vieille dame avait aussitôt rempli de ses cris toute la maison, demandant à Dieu : « Que t'ai-je donc fait? Pourquoi m'as-tu donné un enfant unique, s'il doit m'être cause de souci et non de joie, et s'il faut que du matin au soir je tremble de le perdre? » Ensuite, elle s'était jetée aux genoux de Cyril, et l'avait supplié avec larmes de ne pas mourir, au nom du Père, ne fût-ce que par égard pour elle. Elle ne manquait pas de lui renouveler cette prière, chaque fois qu'après une absence elle le revoyait ; et elle le suppliait également au nom du Fils et du Saint-Esprit, quand elle était encore plus exaltée.

Ce n'est pas par stupidité qu'elle agissait de la sorte ; car elle était douée d'intelligence, et même d'une certaine malice. Ce n'est pas non plus par excès d'amour maternel, vu qu'elle était si préoccupée de soi qu'il ne lui restait pas une minute pour songer aux autres, même à son enfant unique. Mais elle avait, comme Cyril Arcadiévitch, une inclination à saisir tous les prétextes

de crises nerveuses. Grâce à cette ressemblance de leurs caractères, s'ils n'allaient pas jusqu'à s'aimer, du moins ils se comprenaient ; et Cyril, averti si brutalement de ce qu'il ne devait pas savoir, ne gardait point rancune à la princesse. Quand il se rappelait l'absurde scène, il en apercevait surtout le comique ; et il souriait encore, avec indulgence. — Il s'avisa qu'il n'avait pas expédié de dépêche à cette mère égoïste, mais inquiète, et il eut le courage de quitter le gîte où il commençait de se trouver si bien ; il descendit de l'omnibus, retourna au télégraphe de la gare, puis revint, reprit sa place et attendit avec impatience que, les bagages étant chargés, l'on partît.

Durant le trajet, il eut, pour la première fois, l'idée d'ouvrir son guide et d'étudier le plan de Florence. Il avait choisi, au hasard, son hôtel parmi ceux qui étaient qualifiés « de premier ordre », et il reconnut d'abord que son choix n'était pas heureux : il allait loger sur le Lungarno, mais presque au bout de la ville, vers les Cascine, loin du Pont-Vieux, où il devinait que la vue devait être plus pittoresque. Cette erreur suffit à le décourager, ou à le rendre indifférent. Il ne regarda plus, à travers les vitres, ces rues ni ces maisons d'une physionomie nouvelle. Quand on lui montra sa chambre, il ne la regarda pas davantage. Il n'aurait su dire si elle était grande ou petite, et pareille ou non à tant d'autres chambres d'hôtel où il avait dormi. Il s'approcha seulement de la fenêtre, vit une place déserte au milieu de laquelle se dressait une laide statue de bronze en redingote, un quai bordé de maisons neuves, au loin des arbres et des collines. Cependant le directeur de l'hôtel, qui l'accompagnait, lui demandait avec instance s'il ne préférait pas que l'on réservât pour son usage personnel une salle de bain qui était en face. Il répondit non, quand il voulait répondre oui, le regretta ensuite ; mais cet homme était déjà sorti, et il ne le rappela point. Il restait debout, au milieu de cette chambre, et la considérait avec désolation, et toujours, à la lettre, sans rien voir. Il ne songea même point que, si elle lui déplaisait, il pouvait bien aller en chercher une autre, dans un autre hôtel. Il se résolut seulement de n'être ici qu'à l'heure de dormir et de manger, et il sortit, pour s'en aller jusqu'au soir flâner par les rues.

Ceux qui sont toujours en voyage ont, comme les oiseaux migrateurs, un sens mystérieux de l'orientation. Le prince Kazatine, sans hésiter, sans se tromper, s'en alla tout droit devant lui ; il prit le Borgo Ognissanti et, comme son instinct l'avertissait que ce n'était pas encore le cœur de la ville, la vraie Florence, il marcha d'abord d'un pas rapide, sans lever les yeux. Il s'arrêta cependant, comme malgré lui, devant deux ou trois étalages d'antiquités, puis devant une librairie, où l'on vendait des journaux français. Il regarda les dates de ces journaux et calcula le temps que mettent les courriers à venir de Paris jusqu'à Florence. Après s'être arrêté ainsi plusieurs fois, il reprit sa course moins vite, et il devint plus attentif à l'aspect de la rue. Mais elle ne le séduisit point. Il la trouva pauvre et sombre, resserrée, les maisons trop hautes, et il n'observa



IL S'ARRÊTA DEVANT UNE LIBRAIRIE.

même pas que de nobles palais se mêlaient familièrement aux masures. Le premier qu'il remarqua fut le palais Strozzi, sans doute parce que c'est le plus grand et que des rues le dégagent, sauf d'un seul côté. Le nom d'une de ces rues lui apprit celui du palais, dont il avait entendu parler. Il reconnut aussi le nom de la via Tornabuoni. Il savait que c'est la rue des beaux magasins. Il se mit à la parcourir d'un bout à l'autre, nonchalamment, un peu dédaigneusement ; elle n'est pas fort longue.

Bien qu'il ne fumât pas, il fit une grande halte devant le marchand de tabacs étrangers et de cigares de la Havane. Quand il rencontra une confiserie et une maison de thé, il sentit qu'il n'était pas en pays perdu et que la civilisation avait vraiment pénétré jusqu'à Florence. Puis il s'arrêta devant une boutique de joaillerie, et jeta un regard méprisant sur les bijoux exposés, qui étaient travaillés assez curieusement, mais, en effet, d'une valeur intrinsèque médiocre. C'étaient des bagues ciselées, ornées de pierres de lune ou de grenats, de chrysoprases, de péridots, d'émeraudes trop givrées ou d'un vert douteux ; c'étaient des filigranes d'or ou d'argent, des chaînettes d'or avec de toutes petites perles, et des broches émaillées, décorées d'un lys rouge. Mais il aperçut trois coraux en forme de poire, montés en épingles de cravate, si pâles qu'ils jouaient parfaitement la perle rose, et il sentit un brusque, un irrésistible désir d'avoir l'un des trois. Il entra dans le magasin, où il resta plus d'une demi-heure à les comparer, et son désir, pendant ce temps, s'usait. Par politesse, il prit une des trois épingles, mais il fit observer au marchand qu'une imperceptible tache noire la déshonorait. L'homme se mit à rire, lui assura qu'une mouche avait fait ce dégât sans importance, et n'eut qu'à essuyer le corail pour en effacer la trace. Le prince Kazatine piqua l'épingle à sa cravate sans même vouloir la regarder, et sortit, morne. Il quitta la via Tornabuoni, fit deux ou trois détours et perdit sa direction, et soudain fit halte encore, au seuil d'une assez pauvre boutique, étonné de la variété bizarre des objets qu'il voyait rangés derrière la vitre.

II

Sur une tablette inclinée étaient disposés des livres dont les titres parurent suspects au prince Kazatine ; entre les volumes, séparés par d'assez larges intervalles, des briquets, des lampes électriques, des thermomètres, des rasoirs américains et divers accessoires à l'usage des prestidigitateurs. La glace était encadrée d'une double rangée de cartes postales, toutes semblables, où l'on voyait le *David* de Michel-Ange, un peu trop perché sur son piédestal et déformé par cette perspective ; en bas et à droite, un gamin, qui dressait le nez vers le colosse et l'admirait d'un air narquois ; en haut et à gauche, une légende dialoguée, en vers. Cyril Arcadiévitch, qui savait un peu d'italien, mais non le patois ni l'argot, ne la put traduire ; il y démêla cependant certaines allusions, fort libres, à la pruderie de certaines personnes, qui trouvent ce *David* bien inconvenant de s'exhiber si parfaitement nu sur la place de la Seigneurie, et qui souhaiteraient que Bacchus ou le jeune dieu Ampelos lui prêtassent de quoi se couvrir un peu.

Au milieu de ce cadre, que faisaient les cartes postales, se dressait une panoplie en forme d'obélisque. Il y avait là des pistolets de tous les modèles, notamment un revolver automatique, de fabrication allemande, qui n'était guère plus grand que la main et presque aussi plat qu'un portefeuille. Cyril convoita ce revolver, aussi soudainement, aussi ardemment que tout à l'heure l'épingle de corail, mais plus puérilement ; il le désira comme un jouet, et comme un jouet défendu. « Si je l'achète, pensa-t-il, qui le saura? » Le prix était inscrit en chiffres connus sur une étiquette collée à la crosse. Bien que le prince Kazatine fût riche et prodigue, la modicité de ce prix acheva de le déterminer. Il entra dans le magasin d'un pas allègre, marchanda par acquit de conscience, céda aussitôt pour gagner du temps, fit charger le pistolet, le déchargea et le rechargea lui-même, le glissa dans sa poche, paya, partit, et reprit vite le chemin de l'hôtel.

Il avait hâte d'être enfermé, d'être seul, pour regarder la chose qu'il venait de s'offrir : il n'osait pas la regarder dans la rue. Il avait hâte d'être dans sa chambre, les verrous tirés, pour jouer à son aise, pour jouer avec le jouet dangereux. Il rougit de son enfantillage. Pour expliquer, pour justifier à ses propres yeux ce retour précipité, il allégua l'heure déjà tardive, la tombée du jour prochaine, le froid mortel du crépuscule, les ordonnances de ses médecins. Il tâtait, dans sa poche, le pistolet, et il se disait : « Maman serait folle, si elle savait que j'ai *ça* sur moi ! » Et il allait plus vite. Cependant, il fit encore une halte, au coin du palais Strozzi, pour jeter les yeux sur les journaux du soir qui venaient de paraître. Il vit, en manchette, l'annonce d'un terrible accident de chemin de fer aux environs ; et il se détourna de sa route pour aller télégraphier à la princesse-mère :

« *Si vous entendez parler d'un accident de chemin de fer près d'ici, ne vous inquiétez pas. Je suis bien tranquillement à l'hôtel, et je viens de l'apprendre moi-même par les journaux.* »

Puis il rentra chez lui, sans méfiance, et l'aspect de sa chambre le désola. Il n'y apercevait aucun objet sympathique, sauf son revolver, qu'il venait de poser sur la table. Mais le joujou, qui lui plaisait encore, ne l'amusait plus assez pour le divertir de ses peurs vagues et de ses angoisses. Il fit un effort. Il eut la force de se dire : « Bah ! Je suis de même tous les jours à l'heure où le soleil se couche. » Et il se ressaisit. Comme sa malle était arrivée pendant qu'il était dehors, il

l'ouvrit, rangea ses vêtements et son linge, prit son smoking et se mit tranquillement à s'habiller pour le dîner.

Il fut prêt une bonne demi-heure d'avance, qu'il employa à jouer, à décharger et à recharger son arme. Quand un coup de gong l'avertit que le service du dîner commençait, il la serra dans un tiroir ; puis il lut sur une pancarte affichée près de son lit que l'on priait les voyageurs de ne pas laisser dans leur chambre d'objets précieux; et comme il n'en avait pas de plus précieux que ce revolver, il le remit dans sa poche, et jeta dans le tiroir son portefeuille, avec son argent.

La salle à manger était toute peinte à fresque. Une multitude de personnages mythologiques festoyaient au plafond et du haut en bas des murs. Les personnages réels, qui dînaient parmi ce décor, avaient moins de beauté. C'était, pour la plupart, de ces Allemands d'exportation, qui envahissent et qui gâtent l'Italie. Lorsque le prince entra, deux tables seulement restaient libres, celle qui lui était réservée, et une autre, de trois couverts. Il s'assit. Il se demandait pourquoi il était venu dîner : il n'avait pas faim, il était angoissé plus que jamais, il sentait qu'il ne pourrait pas avaler une seule bouchée. — Les trois derniers convives attendus parurent, — les trois dernières, trois Anglaises; et ce qui d'abord frappa Cyril, ce fut, si l'on peut dire, l'évidence de leur nationalité. Il observa même qu'il n'aurait pu, sans impropriété de langage et sans un peu de mensonge, leur attribuer toute autre épithète que leur nom de race. Devait-il seulement les appeler « femmes », ou « jeunes filles », ces trois créatures, non certes équivoques, mais à peine matérielles? Tous les termes qui définissent trop précisément devenaient inexacts par leur précision même, et d'une lourde brutalité. Quel âge avaient-elles? Leur stature, leurs corps, vigoureux et fins, et d'une forme parfaite, accusaient la jeunesse adulte ; mais l'expression de leurs physionomies était celle de la première enfance; et l'on eût dit que, dans l'ensemble de leur personne, le corps, malgré sa force et sa grâce, ne comptait guère, la tête seule, la petite tête importait. Le prince Kazatine, qui, au cours de son perpétuel voyage, entre parfois dans les musées, se ressouvint des *têtes d'anges* de Joshua Reynolds, à la *National Gallery* de Londres. Cette comparaison même n'était pas rigoureuse. Les trois Anglaises ressemblaient bien à des anges, mais si proches de la terre et d'une si familière allure que l'on ne pouvait pas non plus leur attribuer ce nom céleste sans injure pour leur humanité. D'ailleurs, aucune des trois ne ressemblait à aucun des anges de Reynolds. L'une était blonde, d'un blond presque nacré ; et celle-ci était vêtue d'une soie légère, couleur d'amande. Une autre, dont les cheveux étaient roux, les regards pleins de feu, portait une robe de la même soie, mais d'un vert plus soutenu. Et la troisième, qui était brune, était aussi vêtue de soie, d'un rose pâle. « Celle-ci, pensa le prince Kazatine, est l'ange de la mort. » Et comme elle paraissait la plus animée, la plus énergique, il s'étonna, il s'effraya, un instant, de cette pensée bizarre qui lui était venue.

Toutes les trois causaient avec volubilité ; elles avaient même, parfois, l'air de se disputer naïvement. Cyril n'entendait pas assez bien l'anglais pour suivre une conversation ; il prêtait l'oreille cependant ; le sens des mots lui échappait, mais le timbre des voix le charmait, et certaines notes très hautes lui allaient au cœur. Les trois anges zézayaient un peu. Il se demanda : « Qui sont-elles? De quel monde? Sœurs? Amies? Pourquoi voyagent-elles ensemble? Et comment se fait-il que nul homme ne les accompagne, ne les protège? » Mais le prince Kazatine a peu d'aptitude à la psychologie ; il pose les questions et n'y répond guère ; il ne médite jamais bien longtemps : il craint de se fatiguer. Il prit garde soudain que les trois inconnues lui avaient donné une distraction et qu'il venait de tâter de son dîner machinalement. L'angoisse le reprit aussitôt. Il repoussa son assiette, se fit apporter du café, en but quelques gouttes, et quitta la salle.

Il remonta dans sa chambre, tira de sa poche le revolver, et l'y replaça, ne sachant plus pourquoi il l'avait tiré. Puis il mit un gros manteau d'hiver et s'en alla encore flâner par les rues. La fraîcheur du soir ne lui parut point déplaisante ; mais il ne rencontra pas une âme dans tout le borgo Ognissanti, et il fut accablé de tristesse. Il se trompa de chemin, cette fois. Il se perdit dans des ruelles désertes, mal éclairées, qui lui semblèrent des coupe-gorge. Et puis, en marchand au hasard, il arriva sur la place Victor-Emmanuel, où il y avait foule. L'orchestre d'une brasserie jouait la valse de la *Veuve joyeuse*. Des gens entraient par fournées dans un cinématographe. Tout ce bruit, ce mouvement, auquel il ne pouvait pas participer, l'importuna, le démoralisa. Il n'aurait su dire de quoi il souffrait, et il souffrait à crier, à pleurer. Tout droit, très vite, il rentra. Chez lui, d'abord, il tira le verrou; puis, il le rouvrit, après réflexion, et cependant toujours sans avoir conscience. Il jeta ensuite son manteau sur un fauteuil, quitta son smoking, et se dirigea vers la sonnette, qui était entre la porte et le lit. Il lut, sur un carton glissé entre les fils et le mur : *Un coup de sonnette pour le sommelier, deux coups pour la femme de chambre, trois coups pour le valet.* Il se dit : « Qui sonnerai-je? » Et il ne songea pas à se demander pourquoi il pensait sonner ; mais il n'osa point

sonner la femme de chambre ; il craignit que le valet ne fût quelque portefaix allemand ; alors, il toucha une seule fois le bouton. Il revint vers la table, prit le revolver, le tourna contre lui et, sans l'appuyer contre sa poitrine, de loin,



TOUTES LES TROIS CAUSAIENT AVEC VOLUBILITÉ.

sans viser, il tira ; et il perdit tout sentiment.

Quand il reprit connaissance, il était sur le lit. Un homme en habit noir était penché sur lui. Il se rappela qu'il avait sonné le sommelier, et il se rappela ensuite qu'il avait tiré sur lui-même. Il dit :

— Ce ne sera rien. Ne télégraphiez pas à ma mère.

Le sommelier répondit, avec un fort accent tudesque, que le médecin allait venir.

« Allons, bon ! se dit Cyril, le sommelier aussi est Allemand. »

Puis ses idées se brouillèrent, il crut rêver, dormir. Une douleur atroce, mais brève, le réveilla. Il ouvrit les yeux, vit un autre homme, le médecin. Il l'entendit qui disait :

— Ce n'est rien du tout.

Cela ne lui fit ni plaisir ni peine. Mais, à ce moment, il se rappela les trois Anglaises, et il dit :

— Ne télégraphiez pas à ma mère. Faites venir les anges.

Le médecin murmura :

— Il délire.

Il répliqua, avec colère :

— Non, je sais ce que je dis ! Je vous dis que je veux voir les anges, les trois anges de Reynolds !

Et, de nouveau, il s'évanouit.

III

Après la douleur très vive, mais brève, que lui avait causée le médecin en lui faisant un premier pansement, et jusqu'au jour de sa guérison, Cyril Arcadiévitch ne ressentit plus la moindre souffrance. Il éprouvait au contraire un bien-être. Pour les faibles, pour les scrupuleux, pour les pauvres de volonté, nul état n'est plus voluptueux que la maladie : enfin, ils peuvent s'abstenir, sans remords, de tout effort ; ce n'est pas seulement leur droit, c'est leur devoir, de ne pas bouger. Ils demeurent étendus. Ils n'ont plus de responsabilité. Ils sont passifs aux mains de ceux qui les soignent. Ils se taisent ; ils ferment les yeux, tous leurs sens, ils vivent le moins possible, et ils goûtent le plaisir délicat de s'anéantir sans mourir. La nonchalance, qui était leur péché naguère et qui leur était défendue, leur est ordonnée : cette contradiction les fait sourire, ils éprouvent une joie malicieuse, ils s'amusent. Les jours de maladie sont des jours de vacances, pour ceux à qui pèse ordinairement la vie. Et puis, ils se dépensent si peu, il leur suffirait alors de si peu de force, qu'ils en ont trop ; et cet excès inaccoutumé, qui les flatte, les met, ainsi que les enfants, en humeur de jouer.

Le bienfait le plus appréciable de l'état de maladie, c'est que la notion de la durée se perd. Rien ne mesurait plus le temps au prince Kazatine, parce qu'il n'avait pas de sensations diverses et successives : il n'en avait qu'une seule, vague et continue, il ne sentait que sa langueur. Il prenait garde à ne point penser ; si par hasard une idée lui venait, avec une prudence instinctive il la repoussait, sans peine : car ce n'étaient que des fantômes d'idées, qui se dissipaient au premier signe. Ainsi, quand il lui arrivait de se demander pourquoi il avait fait ce geste meurtrier depuis lequel il était couché sur ce lit, il ajournait l'examen d'une question trop difficile pour un malade, pour un blessé, et d'ailleurs si oiseuse ! Il lui était singulièrement agréable de ne plus faire aucune distinction entre le jour et la nuit. Il voyait toujours ses rideaux croisés, la même veilleuse. Sans être agité, ni fiévreux, il n'avait pas de vrai sommeil ; mais il passait le jour et la nuit dans une même somnolence. Il ne se souciait pas de dormir plus profondément, mais il ne voulait pas qu'on le tirât de sa torpeur ; et il se laissait manier sans rien dire, sans faire aucun mouvement, par les personnes étrangères et inconnues qui s'occupaient de lui.

Il songeait : « Ce n'est pas si triste d'être malade au loin, à l'étranger. Ne suis-je pas soigné ici mieux que je ne pourrais l'être chez moi, avec autant de dévouement, avec plus de discrétion? » Et il imaginait la princesse-mère courant, criant : « Vous aviez bien besoin d'acheter ce pistolet ! Vous deviez songer que vous n'êtes pas seul au monde. Au moins vous n'allez pas mourir? Cyril Arcadiévitch, jurez-moi au nom du Père que vous ne mourrez pas ! » — « Elle serait insupportable ! se dit-il. Mon Dieu ! pourvu qu'on ne lui ait pas télégraphié ! » Il entr'ouvrit les yeux. Une lueur un peu plus vive venait de frapper ses paupières. Une femme, qui lisait au pied du lit, avait démasqué la veilleuse en faisant une légère retraite de corps. Le visage fut éclairé un instant. Cyril reconnut un des trois anges.

D'abord, il eut peur, parce que c'était l'ange aux cheveux noirs, celui qu'il avait appelé l'ange de la mort. Mais il se sentait trop bien pour avoir peur longtemps, et il fut seulement intrigué. Il garda bien de laisser voir à la céleste créature qu'il l'eût surprise et reconnue. Il demeura encore plus sévèrement immobile, reteint son souffle, et entre les cils de ses yeux qu'il avait presque refermés, se mit à guetter, avec une patience de sauvage à l'affût. Des heures, plusieurs heures sans doute, s'écoulèrent; mais sa patience était infatigable, puisqu'il n'avait plus conscience du temps. Enfin, quelqu'un ouvrit la porte doucement. Comme Cyril ne voulait pas tourner la tête, il dut, pour savoir qui entrait, attendre que l'on fût arrivé au pied de son lit. Il ne doutait pas que la nouvelle venue ne fût l'une des deux autres Anglaises ; mais il était curieux de savoir laquelle. C'était l'ange aux cheveux auburn. Quelques mots furent échangés, à voix basse. Puis l'ange de la mort se glissa dehors et referma la porte sans le moindre bruit ; et l'autre prit sa place, et son livre, se mit à lire ; Cyril se remit à observer ; et le temps recommença d'être pareil à l'éternité, qui ne se partage pas en jours ni en heures et dont chaque moment est infini.

Mais la conscience de Cyril Arcadiévitch peu à peu s'obscurcissait. Il s'assoupit. Il ne lutta point : il était tranquille, il était sûr qu'en se réveillant il verrait au pied de son lit le troisième ange, qui aurait pris la place du second ; et ce fut en effet l'Anglaise si blonde, aux cheveux nuancés de nacre et d'argent, qu'il aperçut, d'abord que se rouvrirent ses

yeux. Elle s'était posée sur la même chaise, et elle lisait le même livre. Et plus tard, quand elle partit, la première revint ; et ainsi de suite ; et Cyril fut dès lors certain qu'elles se succéderaient ainsi toujours, dans le même ordre, et qu'elles ne le laisseraient jamais seul. Il ne fut pas certain par raisonnement, mais par habitude, de la même façon que les hommes primitifs assurèrent peu à peu au cours des siècles leur connaissance des lois naturelles et les principes mêmes de leur raison. Il comprit que ses trois gardiennes avaient divisé les vingt-quatre heures du jour en trois parties heures où la garde était relevée, la sentinelle qui achevait sa faction ne quittait plus si vite la place à l'autre sentinelle qui lui succédait. Elles demeuraient quelques instants à causer ensemble et ne paraissaient plus se soucier de parler tout bas, ni d'éviter le moindre bruit. Le prince Kazatine en conclut qu'il n'avait plus besoin de ménagements et qu'il était hors de danger.

Bientôt même, il advint à maintes reprises que les trois anges se rencontrèrent dans la chambre et s'y oublièrent à babiller, en étouffant, il est vrai, leur voix, mais avec beaucoup d'animation



CIRYL RECONNUT UN DES TROIS ANGES.

égales, et que chacune tour à tour le veillait, comme, sur un navire, les officiers font le quart.

Il ne songea pas à se demander : « Qui sont-elles? Comment ont-elles su?... Qui a pu les avertir et les intéresser pour moi? » Il ne se rappela même pas qu'il avait dit : « Faites venir les anges. » Mais, comme il était surtout bien élevé, ses instincts de politesse se ravivèrent, alors que son entendement et sa mémoire demeuraient encore engourdis ; et il sentit qu'il avait le devoir de remercier ces charitables infirmières. Cependant, il n'en fit rien d'abord, par paresse. Il ne concevait pas qu'il pût tourner une phrase, prononcer un mot, et il pensait que ce serait, hélas ! fini d'être malade s'il recouvrait l'usage de la parole. Mais il continua d'épier ; et il observa qu'aux et de volubilité. Cyril Arcadiévitch les écoutait de toutes ses oreilles, bien qu'il ne comprît point l'anglais ; il s'accoutumait à certains mots, qu'il entendait souvent répétés, et finissait même par leur prêter un sens, probablement arbitraire ; il apprit du moins les trois petits noms de ses gardiennes. La blonde s'appelait Cissy, et Kazatine savait par grand hasard que c'est le dimunitif de Cécile. Celle dont les cheveux étaient de nuance auburn s'appelait Winny, et il entendit nommer *Djîne* la troisième, qui avait des cheveux presque noirs, un air guerrier et à la fois enfantin. Cyril ne parlait point l'anglais, mais ce n'était point faute d'avoir pris des leçons : il connaissait un peu la prononciation et l'orthographe, et savait que Djîne doit s'écrire comme le prénom français de

Jean. Il crut en effet se souvenir que certaines femmes anglaises portent ce prénom de garçon. Les conversations de Winny, de Cissy et de Jean ressemblaient fort quelquefois à des disputes, mais toujours amicales et gaies. Comme, en se chamaillant, elles ne quittaient point des yeux leur malade, Cyril pensa qu'il était l'unique objet de ces discussions, et cela lui parut tout naturel, mais fort agréable.

Il fit réflexion un beau jour que ces trois jeunes filles voyageaient sans doute pour leur plaisir et qu'il devait être pour elles un bien fâcheux embarras. Il s'avisa que son devoir était moins de les remercier que de leur présenter ses excuses au plus tôt. Mais il trouva encore des prétextes pour différer. D'abord, il se persuada qu'il devait s'excuser à chacune en particulier, et ne point profiter du moment où elles se trouvaient réunies, comme pour épargner sa peine et se débarrasser de la chose en une fois. Il se demanda ensuite par laquelle des trois il commencerait ; et comme il n'avait point de motif pour choisir Winny plutôt que Cissy, ou Cissy plutôt que Jean, cela pouvait encore traîner indéfiniment. Il croyait bien cependant être plus à son aise avec Jean, peut-être à cause du prénom masculin, ou simplement parce qu'elle se trouvait dans sa chambre quand il y pensa ; mais il hésita tout le temps de la faction, et laissa Jean partir sans avoir rien dit. Ce fut la rousse Winny qui vint ensuite, et Cyril ne put se résoudre à desserrer les dents. Il fit de même pendant toute la faction de Cissy, et fut bien honteux de se trouver au même point lorsque Jean reparut. Il voulut en finir. Mais c'est qu'il avait peur de ne plus savoir parler ! Il éprouva une joie extrême et un sentiment de fierté quand il entendit sa propre voix ; et sa phrase ne lui sembla point trop mal tournée. Il avait parlé français : Jean lui répondit dans la même langue. Elle lui assura qu'il était guéri grâce à Dieu, et qu'elle s'en réjouissait cordialement ; puis, devinant sa curiosité, elle prévint ses questions ; elle dit qu'un domestique avait conté l'accident à ses deux amies et à elle-même, après dîner, dans le hall, alors elles étaient venues soigner le blessé : n'est-ce pas le devoir de toute femme, du moins chrétienne? Elle devina aussi que le prince ne serait pas fâché de savoir plus précisément à quelles femmes chrétiennes il avait affaire, et l'en instruisit sans fausse honte, mais avec la réserve anglaise : elle ne dit que ce qui était nécessaire à la rigueur pour rendre possible la suite de l'entretien :

— Nous ne sommes pas sœurs, ni parentes, mais amies. Nous avons les mêmes opinions et les mêmes goûts. Nos chers parents nous permettent de voyager comme de libres filles, mais toujours trois ensemble, et nous visitons spécialement les musées.

— Je sais déjà vos noms, dit le prince avec feu. Vos deux amies s'appellent Winny et Cissy, et vous vous appelez Jean.

Elle rougit. Cyril se sentit moins intimidé.

— Je vous demande pardon, fit-il un peu plus bas, j'ai remarqué... Lorsque vous vous trouvez toutes les trois réunies dans ma chambre, vous parlez, vous parlez !... avec une passion !... On dirait que vous vous disputez... Je ne sais pas l'anglais, je ne peux pas suivre... Dites-moi, je vous prie, miss Jean, ce qui vous intéresse si fort?

(Il prenait malgré lui, par avance, un air de confusion et de coquetterie.)

Miss Jean rougit encore, et dit :

— Oh ! ce n'est rien. Souvent nous parlons politique. Mais nous sommes justement d'accord, du moins sur le suffrage des femmes.

Le prince Kazatine fut déçu et révolté. Outre qu'il ne pouvait point concevoir que l'on s'occupât de ces sottises et non de sa personne, il avait horreur des suffragettes.

— Je croyais, dit-il avec amertume, que vous parliez aussi un peu de moi.

— Oh ! oui, répondit naïvement Jean. Mais je ne voulais pas vous le dire, parce que je crains que vous ne soyez pas encore assez solide pour entendre de telles choses.

— Quelles choses? fit le prince rasséréné. Je suis tout à fait d'aplomb.

— Nous nous demandons, fit-elle avec un peu d'embarras, quel motif a pu vous pousser à commettre l'acte criminel contre vous-même ; et cette fois nous sommes chacune d'un avis différent.

— Ah ! dit le prince, bien content : car il pressentait que ses trois gardiennes, après l'avoir guéri, l'allaient encore éclaircir des mobiles de son acte, où il était le premier à ne rien comprendre. Et vous, ajouta-t-il, qu'en pensez-vous?

— Je ne puis vous le dire maintenant, s'empressa de répondre miss Jean ; car le temps de ma garde est fini et voici Winny.

La porte s'ouvrit, Winny parut.

IV

Miss Jean, au lieu de s'attarder comme les autres jours, se leva tout aussitôt, gagna la porte, et dit seulement :

— Ma chérie, vous trouverez notre malade beaucoup mieux. Et même, il parle.

— Réellement? fit Winny, qui cependant prit le livre, s'installa dans le fauteuil, et ne sembla point disposée à rien

changer de ses habitudes ni à s'entretenir avec le prince.

Mais quand elle eut retrouvé la page où, lors de sa garde précédente, elle avait interrompu sa lecture, elle posa le livre ouvert sur ses genoux et se mit à regarder le malade, fixement, sans rien dire ; et comme la veilleuse, placée derrière elle, éclairait faiblement le lit, elle apercevait les traits de Cyril Arcadiévitch, au lieu qu'il avait beau la regarder, il ne la voyait point du tout. Elle s'avisa de cette inégalité et en fut gênée, car elle était d'une scrupuleuse politesse.

— Souhaitez-vous, dit-elle, que j'éteigne la petite lampe et que j'ouvre les rideaux?

— Oh ! oui ! dit Cyril.

Elle se releva, disant :

— Je suis contente que vous êtes bien.

Il ne répondit que par une sorte de petit grognement joyeux. Puis il ferma les paupières, afin de n'être pas surpris par l'éclat de la lumière naturelle dont il était depuis si longtemps désaccoutumé; mais le jour était pâle et ne l'offensa point, et lorsqu'il rouvrit les yeux craintivement, ce fut le visage de Winny qui l'éblouit. Déjà elle s'était rassise entre le lit et la fenêtre, et le soleil, pâle à l'extérieur, devenait resplendissant en se jouant parmi ses cheveux roux ; une gloire de feu subtil environnait cette chevelure, dont la masse demeurait sombre comme un brasier où l'ardeur couve, trahie par les flammes légères qui à la surface s'allument et s'évanouissent et dansent ; et des nuances miraculeuses cernaient le contour de sa figure : elle ressemblait à un beau fruit mûr, à une pêche veloutée de feu. « Hélas ! se dit Cyril Arcadiévitch, moi, je ne dois pas avoir si belle mine ; je ne dois pas faire plaisir à voir. » Mais il songea qu'il pouvait être intéressant, et cette pensée le réconforta. Afin de ne point trop déplaire, il sourit, mais il ne dit rien encore ; Winny se taisait de même, et un temps fort long s'écoula.

Puis, brusquement, Cyril reprit :

— En effet, je viens de causer avec miss Jean, très longtemps, et cela ne m'a point fatigué.

Il sentit que, cette fois encore, il parlerait sans difficulté et qu'il tournerait bien ses phrases. Alors, rien ne l'arrêta plus.

— J'ai d'abord remercié votre amie, dit-il, et, à votre tour, je vous remercie des soins que vous m'avez prodigués sans me connaître... Je m'excuse de tout le dérangement que je vous ai occasionné ; car il ne me paraît pas probable que vous soyez venues à Florence pour faire ce métier de *nurses*...

Il reprit, après une pause brève :

— J'ai demandé à miss Jean... je suis curieux de savoir... ce que vous pensez... de ce que j'ai fait...

— C'est un crime, répondit miss Winny, sans marquer une réprobation trop forte, mais si naïvement que Cyril se mordit les lèvres pour ne pas rire. Il repartit :

— Oui, c'est un crime... évidemment... Mais ce n'est pas ce que je voulais dire... Je désire savoir quel mobile vous attribuez... à ce crime... Car je vous avouerai que, moi-même, je n'y comprends rien.

— Loué soit Dieu ! dit Winny. Vous êtes donc moins coupable.

— N'est-ce pas?... J'ai donc questionné miss Jean, et elle m'a répondu que... sur les mobiles... vous étiez chacune d'un avis différent... quoique vous vous entendiez d'ordinaire assez bien, notamment sur la politique.

— L'autre mois, dit Winny en secouant sa crinière, nous fûmes arrêtées toutes les trois ensemble pour avoir assailli et battu le premier ministre. Je le battais seule ; mais Jean tenait ses mains et Cissy tenait ses genoux.

— Oh !... fit le prince, attristé (car l'idée de ces divers gestes lui gâtait un peu la physionomie des trois anges). J'espère, ajouta-t-il, que rien de trop désagréable n'en est résulté pour vous?

Il le disait par pure politesse ; car il ne pouvait se défendre de penser: « Elles ne l'auraient pas volé. »

Winny répondit fièrement :

— Nous fîmes six jours de *hard labour*, mêlées à des femmes alcooliques, et à d'autres, prostituées.

— Oh !... dit encore le prince.

Elle poursuivit :

— Je refusai la nourriture ; mais, ma détention n'étant pas assez longue, je survécus ; et ensuite, je n'avais plus de raison pour mourir de faim.

— D'ailleurs, c'est un crime, fit doucement le prince, avec une ironie que Winny ne soupçonna point.

Toutefois, elle eut un petit accès de méfiance, et dit d'un ton presque menaçant :

— Est-ce que vous n'êtes pas partisan du vote pour les femmes? Est-ce que vous ne trouvez pas que les femmes valent autant que les hommes?

— Je trouve même, repartit le prince Kazatine, qu'elles valent beaucoup mieux. Mais ces questions d'intérêt général ne m'occupent guère pour le moment. Je suis un peu égoïste, comme tous les malades. Je ne me soucie pas... pardonnez-moi... je ne me soucie pas de vos opinions politiques. J'aimerais mieux, chère miss Winny, que vous me dissiez ce que vous pensez de mon suicide.

Elle parut fort embarrassée, bien que l'hésitation ne soit pas le propre des apôtres et des martyrs ; ensuite, elle fronça les sourcils, et répondit du ton le plus catégorique :

— Je pense que vous avez commis cette chose parce que vous êtes sans patrie.

— Moi, sans patrie? se récria le prince Kazatine.

— Ne voyagez-vous pas toute l'année? dit Winny sévèrement.

— Oui, dit le prince. Comment le savez-vous?

— C'est, dit-elle en rougissant, que, le premier soir, nous avons cherché votre nom sur vos bagages, et ils portent aussi de nombreuses étiquettes d'hôtels, *Cairo*, Cannes, Evian, Montreux. Si donc vous passez l'hiver en Egypte, le printemps sur la riviera, l'été sur le lac de Genève, au midi, regardant le nord, et l'automne sur ce même lac, au nord, regardant de l'autre côté, aucune saison ne vous reste pour habiter chez vous, en Russie. Je pense que vous êtes le véritable Juif errant, et je vous plains.

— Est-ce que vous ne voyagez pas aussi? dit Cyril Arcadiévitch.

— Certes, Mais moi je pars, et je reviens. Mes frères aussi partent et reviennent. Ils sont nombreux. L'aîné est maintenant aux Indes, un autre au Klondyke, et plusieurs en divers lieux de l'Afrique. Je ne me souviens pas que, depuis ma naissance, tous se soient trouvés réunis dans la douce maison paternelle ; mais il n'importe, car tantôt l'un, tantôt l'autre retourne, et c'est là que nous écrivons. Nous avons... comment dites-vous?... ce port d'attache. Vous ne semblez pas avoir de port d'attache. C'est affreux.

— Oui, murmura le prince Kazatine, c'est assez pénible.

Il songeait : « Serait-ce vraiment pour ce motif que je suis dégoûté de la vie? Mais alors, c'est effrayant ! Car je ne puis modifier mon régime. Il n'y a donc pas de raison pour que je ne recommence pas demain à vouloir me tuer. » Cette pensée l'affecta si cruellement que son visage s'altéra.

— Etes-vous fatigué? dit Winny.

— Un peu, dit-il.

— Alors, taisez-vous.

Elle reprit le livre. Il fit un effort d'imagination, il s'efforça passionnément de se rappeler les rues et les édifices de Saint-Pétersbourg (qu'il n'aimait guère), et surtout le domaine de campagne où il avait passé son enfance, qui ne lui avait pas laissé de souvenirs bien vifs. Mais, peu à peu, il s'apaisait, et il se rassurait. L'hypothèse de Winny, qu'il avait prise d'abord pour parole d'évangile, lui parut de moins en moins probable, à mesure que l'heure approchait où l'ange roux allait céder la place à l'ange blond; et il pressentait même qu'il n'y croirait plus du tout dès que Winny aurait disparu.

Il attendait avec impatience le changement de garde, qui s'opéra comme le précédent. Winny s'esquiva aussi vite que Jean, et dit à Cissy les mêmes choses que Jean lui avait dites. Cyril Arcadiévitch s'amusa, par malice, à répéter les questions où Winny avait déjà répondu, et Cissy lui fit à peu près les mêmes réponses, lui conta les mêmes histoires. Elle ne parut pas moins embarrassée quand il la mit au pied du mur et lui dit :

— Pourquoi ai-je voulu mourir? Qu'en pensez-vous?

Mais elle répondit, d'un ton aussi catégorique :

— Je pense que vous avez voulu mourir parce que vous êtes sans religion.

— Par exemple ! s'écria Cyril Arcadiévitch, sérieusement fâché.

Le fait est qu'il avait, au contraire, beaucoup de religion. Il ne savait pas pourquoi, mais il avait beaucoup de religion.

— Mais, dit Cissy avec dédain, vous pratiquez une religion idolâtre. C'est donc comme si vous n'en aviez aucune.

— Permettez... dit-il.

Elle ne permit point, et fit un véritable prêche. Elle fulmina contre les momeries orthodoxes et le culte des images. Cyril, blessé, lui remontra qu'il n'y a pas tant de différence entre l'anglicanisme et la superstition catholique. laquelle diffère extrêmement peu de l'orthodoxie. Elle prit un air de reine offensée, et déclara qu'elle ne tiendrait jamais pour chrétiens des gens qui touchent l'épaule droite avant l'épaule gauche quand ils font le signe de la croix.

Cet argument bizarre cloua, si l'on peut dire, Cyril Arcadiévitch, qui fut, de surcroît, tout effarouché par une association d'idées plus bizarre encore : il avait gardé l'habitude pieuse de n'entrer jamais le matin dans sa baignoire sans faire justement le signe de la croix, et trouva fort peu convenable que l'un des trois anges lui suggérât de telles images. Il perdit la parole, Cissy ne la perdit point, et entreprit de le convertir sans désemparer. Elle était animée de l'esprit des apôtres, mais elle ne possédait point la science des pères de l'Eglise. Heureusement, quand elle vit qu'il ne répondait plus, elle craignit de l'avoir fatigué.

— Etes-vous plus mal? dit-elle avec effroi.

— Je ne suis pas très bien, murmura-t-il, de mauvaise foi, car il ne s'était jamais senti mieux ; mais toute cette théologie l'assommait.

Cissy, qui était pleine de bonté en dépit de son zèle, remit sa sainte tâche au lendemain, reprit son livre, et même pour sauver une âme, elle n'aurait plus desserré les dents.

Lorsque Jean vint la relever, elle dit avec agitation :

— Le malade était mieux, il est maintenant plus mal, c'est ma faute, ayez soin de le laisser tranquille.

— Je vous prie de ne pas me laisser tranquille, dit Cyril Arcadiévitch dès qu'il se trouva tête à tête avec Jean,



— MAIS, DIT CISSY AVEC DÉDAIN, VOUS PRATIQUEZ UNE RELIGION IDOLATRE.

mais de m'expliquer mon geste. Vos deux amies viennent de me dire ce qu'elles en pensaient ; à présent, c'est votre tour. Je suis parfaitement en état de vous écouter.

Miss Jean hésita comme les autres, rougit assez fortement, et répondit enfin, avec la même assurance et la même netteté :

— Je pense que vous avez voulu mourir parce que vous avez un amour contrarié.

V

Le prince Kazatine jeta un faible cri, de surprise, de douleur, de pudeur : comme un enfant qui ne connaît encore le péché que de nom et de réputation, et que son confesseur effarouche par une question maladroite. Il protesta, en rougissant, avec indignation :

— Un amour contrarié ! Moi ! Qui peut vous faire croire?... Je vous jure...

Elle ne douta plus : il se défendait trop. Mais elle fut effrayée de l'état où elle le voyait. « J'avais bien besoin, se dit-elle, de lui rappeler son malheur et de raviver cette autre blessure ! » Bourrelée de remords excessifs, pleine d'une maternelle sollicitude, elle s'approcha du lit. Cyril Arcadiévitch s'était soulevé : elle l'obligea de reposer sa tête sur l'oreiller : elle lui essuya le front ; elle sourit, et lui dit, tout doucement :

— Vous ne seriez pas le premier à qui une chose pareille arriverait.

Elle lui assura que toutes les créatures humaines éprouvent le sentiment de l'amour :

— Il n'y a pas de honte...

L'ombrageux Cyril Arcadiévitch crut apercevoir de l'ironie dans le sourire de miss Jean, et aussitôt toutes ses idées se retournèrent. Il n'y a pas de honte à éprouver l'amour : il y en a peut-être à ne l'avoir éprouvé jamais? Cyril fut tenté de se contredire, de mentir, de crier à miss Jean : « Oui, si j'ai voulu mourir, c'est à cause d'un amour contrarié ! » Mais le premier effort qu'il avait fait, en protestant, l'avait épuisé. D'ailleurs, miss Jean ne voulait plus qu'il parlât ; et, pour lui signifier cette consigne, déjà elle s'était assise, elle lisait; elle tenait même le livre tout près de son visage, afin de ne pas regarder Cyril malgré elle et le gêner. Il était trop las pour être désobéissant : il se tut ; et il profita du silence pour réfléchir.

Il savait bien que ce n'était pas sa faute s'il n'avait jamais vécu par le cœur. De nature, il n'était point sec, ni égoïste ; mais, quand on est contraint de se soigner du matin au soir, que peut-on offrir de soi aux autres? Aimer, c'est un luxe ; et Cyril, qui pouvait se les permettre tous, se sentait, pour les choses du cœur, aussi dénué qu'un misérable mendiant. On ne reproche pas aux pauvres leur pauvreté. Au temps de son enfance et de sa première jeunesse, avant cette fatale consultation des médecins qui l'avait obligé de ne plus penser qu'à lui-même, il avait eu de naïves et nobles amitiés, il avait eu des velléités d'amour pour des jeunes filles de son monde et de son âge. Un peu plus tard, par esprit d'imitation plutôt que par tempérament, pour faire comme ses camarades, il avait eu des maîtresses de hasard, quatre ou cinq ; et il regrettait bien, entre parenthèses, de ne pouvoir pas décemment informer miss Jean de cette circonstance. Enfin, il avait contracté une liaison plus sérieuse, plus coûteuse, mieux appropriée à son rang et à sa fortune. Cette liaison, même, n'était pas rompue ; mais les relations qu'il entretenait avec la chanteuse Mimi Kroutchine n'étaient pas d'une intimité très étroite : à Pétersbourg, il ne la voyait presque jamais, et, naturellement, depuis qu'il habitait à l'étranger, il ne la voyait plus du tout ; mais il lui faisait tenir par son intendant une somme importante le premier et le quinze de chaque mois, et des cadeaux splendides quatre fois par an : à Noël, à Pâques, à l'Assomption ou Sainte-Marie (puisque Mimi est Marie, comme Cissy est Cécile) et le 6 octobre, jour de naissance de Mimi Kroutchine. Cyril ne s'occupait pas plus de ces vingt-huit échéances que de ses autres règlements de comptes : l'intendant avait des ordres une fois pour toutes et choisissait même les cadeaux. Mimi Kroutchine ne manquait jamais de remercier, au moins par une carte postale, son invisible amant, qui tantôt lui répondait, et tantôt ne lui répondait pas. « Toutes les créatures humaines éprouvent le sentiment de l'amour... » Évidemment, un ange tel que miss Jean n'avait pas pensé faire allusion à cette sorte vulgaire d'amour ; Cyril n'en regrettait pas moins de ne pouvoir pas lui révéler l'existence de Mimi Kroutchine, et lui démontrer qu'après tout il était capable d'amour, comme tout le monde, puisqu'il paraît que c'est une règle, un usage, c'est un devoir d'aimer.

Cette idée de devoir lui rappela, par analogie, les devoirs de simple politesse qu'au début de sa convalescence il avait différé si longtemps de remplir ; et alors il se demanda s'il était vraiment quitte envers miss Jean, si un peu de reconnaissance suffisait à payer ce dévouement, cette charité extraordinaire, si enfin il ne lui devait pas quelque chose de plus. Mais quoi? L'amour?...

Il se sentit comme illuminé, mais intimidé prodigieusement. Il ne doutait déjà plus que son devoir, en effet, ne lui prescrivît d'aimer, d'aimer miss Jean ; et il souriait, encore comme un enfant, à qui l'on ordonne quelque chose de très difficile, et qui dit en souriant niaisement : « Dame, je ne sais pas si je pourrai », et qui, par une câlinerie, implore du moins l'aide des grandes personnes.

Mais c'est que, justement, il se demandait si miss Jean n'allait pas l'aider elle-même beaucoup dans cette entreprise si ardue. Il essayait de se rappeler le timbre et l'accent de sa voix quand elle avait dit : « Je pense que vous avez un amour contrarié. » Il essayait de se rappeler ses autres paroles, ses façons d'être, ses mines, son sourire, et, au lieu de l'ironie qu'il avait cru tout à l'heure apercevoir, il y voulait voir à présent du dépit, qui sait? de la jalousie. « Si elle m'aimait? » Il ne trouvait point cela invraisemblable ; il avait trop d'ingénuité pour n'être pas aussi un peu fat; et comment expliquer, sinon par l'amour, ce dévouement hors de mesure qui ne pouvait être payé que par l'amour?

La rigueur de ce raisonnement plut à Cyril Arcadiévitch. Impatient de vérifier

par l'expérience, l'hypothèse qu'il avait déduite, il tenait ses yeux fixés sur miss Jean, d'autant plus hardi que, dérobée derrière son livre, elle ne pouvait s'apercevoir de cette surveillance. Il se disait malicieusement : « C'est elle qui n'ose plus m'envisager ; elle est plus intimidée que moi ; elle boude peut-être, elle m'aime ! » Et son cœur bondissait de joie ; mais il éprouvait une joie de l'intelligence, plutôt que de la sensibilité : il venait de raisonner juste et de résoudre un difficile problème ; il connaissait, pour la première fois de sa vie, l'enthousiasme de la découverte, les émotions saisissantes de l'évidence, cette gaieté légère et saine que procure la certitude. Il était si naïvement assuré de l'amour de Jean qu'il rougissait de s'être laissé distancer par elle à ce point ; et comme il n'avait pas le temps à perdre s'il voulait la rattraper, vite il se mit à passer en revue toutes les beautés de la jeune fille présumée amoureuse qui le pouvaient mieux déterminer à l'aimer aussi, afin de hâter, de forcer l'amour naissant.

Ce qui le séduisait surtout, c'était le caractère angélique de miss Jean et, si l'on peut dire, son air d'immatérialité. Cela lui paraissait, en quelque sorte, rassurant. L'amour d'une créature si éthérée n'était concevable que hors du monde réel. Un commerce purement idéal n'effrayait plus Cyril Arcadiévitch. Il n'approfondissait pas ce sentiment de confiance qu'il éprouvait ; mais, s'il eût osé le traduire littéralement et très vulgairement, il aurait dit : « Je peux aimer cette jeune fille, avec elle je ne risque rien. » Tranquille sur ce point, il la considérait plus humainement et redescendait du ciel sur la terre. Il goûtait l'élégance un peu singulière de Jean, son allure décidée, ses gestes précis, sa voix ferme et cependant si douce, et ce je ne sais quoi de moins féminin qui lui était comme imposé par une influence mystérieuse de son prénom. Il se rappelait tantôt les traits de son visage, ou un mot tombé de ses lèvres, ou les humbles services qu'elle avait daigné lui rendre, et il ne savait point ce qui touchait plus effectivement son cœur et son imagination ; entre tant de raisons d'aimer, il avait l'embarras du choix ; il se disait : « Je l'aimerai pour ceci. . non, pour cela. » Il ne disait point : « Je l'aime. » Car il avait un scrupule d'exactitude, et il sentait bien qu'il n'était pas encore au moment d'aimer, mais qu'il faisait un exercice et qu'il pratiquait un entraînement.

Ce travail lui parut, à la longue, pénible. Il se dit naïvement : « Reposons-nous, en voilà assez pour aujourd'hui » ; et tout aussitôt il put suspendre sa pensée, comme un plongeur retient sa respiration. Un mouvement qu'il fit inquiéta miss Jean. Elle abaissa enfin le livre et dit d'une voix altérée :

— Est-ce que vous n'êtes pas bien?

— Oh ! si, dit-il, très bien.

Et il s'assoupit.

Quand il se réveilla et reprit conscience, son premier soin fut de regarder miss Jean : il vit miss Winny à sa place, et il fut bouleversé. Il songea tout d'un coup que son idéologie amoureuse s'appliquait à Winny comme à Jean, et que, s'il avait le devoir d'aimer celle-ci, il n'était pas moins tenu d'aimer l'autre, par devoir. Comment n'avait-il pas aperçu de prime abord une vérité si apparente? En revanche, il s'avisa que la logique ne lui permettait pas non plus de privilégier les deux premières au détriment de Cissy. Mais il put assez facilement écarter la pensée de Cissy, qui n'était pas encore là, de même que la pensée de Jean, qui n'y était plus, et les perfections de Winny, actuellement présente, les motifs ou les excuses que l'on pouvait avoir de l'aimer, obsédèrent seuls son imagination. Il n'examinait pas un à un, avec méthode, les titres de Winny, comme précédemment ceux de Jean : tous lui venaient à l'esprit ensemble et confusément, soit que la figure de l'ange roux, plus ardente et plus passionnée, provoquât ce délire, ou qu'il eût simplement un peu de fièvre, pour avoir trop rêvé.

Il avait de nouveau perdu la notion de la durée ; ou bien c'est qu'il ne s'était réveillé qu'au moment que Winny allait partir : il lui sembla qu'il venait seulement de commencer de s'occuper d'elle quand elle fut relevée par le troisième ange. La blonde, la pâle Cissy parut, et soudain la fièvre de Cyril Arcadiévitch tomba. Une sueur bienfaisante rafraîchit ses tempes. Il sentit une aise si vive qu'il se dit : « Mon devoir d'aimer est sans doute le même à l'égard de toutes les trois, mais, si j'ai le droit de choisir, n'est-ce point celle-ci qui est faite pour moi et désignée à ma prédilection? J'admire Jean, mais je tremble devant elle. Lorsque Winny entre dans ma chambre, mes yeux, si faibles, sont éblouis, et il semble qu'un feu intérieur me consume. Si vraiment je devais aimer l'une ou l'autre, je ferais mon devoir, mais j'en mourrais. La force et la santé me reviennent dès que Cissy entr'ouvre ma porte. Celle-ci m'apaise, Jean et Winny me troublent... »

Il était si neuf en amour qu'il ne savait point quel en est l'effet le plus ordinaire et le plus normal, si c'est le trouble ou l'apaisement. Mais sa nature l'inclinait à préférer les sentiments calmes ; aussi ne voulut-il point douter qu'il n'aimât décidément le plus doux, le moins lumineux des trois anges. Il se résolut même brusquement de déclarer cet amour à Cissy.

— Venez, lui dit-il en souriant.

Elle s'approcha.

— Donnez-moi la main.

Et elle se laissa prendre la main.

Mais il ne trouva pas d'abord les mots qu'il fallait dire ; cependant qu'il les cherchait, ses yeux se fermèrent ; il s'endormit sans avoir parlé, et jusqu'au lendemain il dormit sans rêves.

VI

Le prince Kazatine, en rouvrant les yeux, vit Winny auprès de son lit, et se rappela aussitôt ce qui s'était passé la veille. Il trembla d'avoir parlé hier à Cissy, bien qu'il fût, d'autre part, absolument sûr de ne lui avoir pas soufflé mot : ces phobies volontaires étaient l'un de ses procédés pour se tourmenter soi-même. Mais l'état de lucidité, de santé physique, où il s'éveillait, ne lui permit pas de s'y acharner trop, et lorsqu'il eut décidément vaincu le doute illusoire après l'avoir lui-même suscité, il pensa : « J'ai joliment de la chance, de n'avoir pas déclaré mon amour à Cissy ! Je l'ai échappé belle ! Car, si j'aime une de mes trois gardiennes, c'est assurément celle-ci. »

Plus il envisageait Winny, et plus il était convaincu que, cette fois, il ne faisait pas erreur. Il ne prenait même point la peine de raisonner cet amour-ci : sa certitude était par intuition, une et entière, rebelle à l'analyse, et avait un caractère d'évidence qui ne s'accommodait pas d'être prouvé. Il garda bien cependant de faire une déclaration d'amour à Winny, car l'expérience l'instruisait : il sentait que cet amour certain n'était aussi que momentané, et que, tout à l'heure, quand il reverrait miss Jean, c'est elle qu'il ne douterait pas d'aimer exclusivement.

Il avait calculé juste, et la ponctualité du phénomène l'amusa. Il s'amusa encore, pendant plusieurs fois vingt-quatre heures, d'être amoureux des trois anges successivement et par roulement ; mais, à la fin, il trouva cette régularité monotone et résolut de choisir coûte que coûte, le dût-il faire au hasard, qui sait même? tirer au sort. Sur ce, le médecin, qui ne multipliait point ses visites, vint, après être resté quatre jours sans venir. Quand il vit Cyril couché, il fit les grands bras et donna de la voix, demanda où l'on avait la tête de dorloter ainsi un homme jeune et vigoureux, entièrement et depuis longtemps rétabli, gronda que c'était lui faire plus de mal que de bien, et parla même assez rudement à Jean, qui était de garde à ce moment-là. Il fallait bien que Cyril Arcadiévitch fût, en effet, guéri, et même plus fort qu'il n'avait jamais été ; car, au lieu de chercher de mauvais prétextes pour s'éterniser au lit, il protesta, avec pétulance, qu'il ne demandait qu'à se lever et à reprendre sa vie active, qu'il l'avait bien dit à ses gardiennes, mais qu'elles ne voulaient jamais le croire et le traitaient en invalide. Il parla lui-même peu gracieusement à Jean, voulut s'excuser quand le docteur fut sorti ; mais elle ne l'écoutait plus, elle courait par la chambre, préparant toutes choses pour le lever du prince, éperdue comme s'il dût mourir au cas que l'on différât seulement cinq minutes d'obéir à l'ordonnance ; puis elle fut chercher ses deux amies, pensant que



LE MÉDECIN FIT LES GRANDS BRAS.

l'on ne serait pas trop de trois personnes pour mener à bien l'opération.

Cyril la rappela, mais en vain. Une tardive pudeur lui venait, preuve nouvelle de sa guérison : il trouvait gênant, ou ridicule, de se faire tirer du lit par les trois célestes créatures qui, depuis tant de semaines, veillaient nuit et jour à son chevet. Il eût préféré de ne recourir qu'au valet de chambre, et de ne les plus recevoir que vêtu, dans son fauteuil. Il appréhendait aussi leur réunion et, si l'on peut dire, leur concurrence ; et il se demandait comment son pauvre cœur s'y allait reconnaître, ayant accoutumé de les aimer chacune séparément. Puis il s'avisa qu'après tout c'était une occasion de trancher la difficulté, et qu'il saurait peut-être à quoi s'en tenir quand il verrait ensemble ses trois amies.

Cet espoir fut encore déçu. Sitôt que Winny, Cissy et Jean furent dans la place, elles voulurent qu'il se levât sans tarder, et cette hâte lui causa un premier

étourdissement. Il n'était plus si brave, et il avait bien autre chose en tête que la psychologie. Il se persuadait qu'un malheur lui allait arriver, et que, par exemple, probablement, en posant le pied par terre, il tomberait roide mort d'une embolie. Cette crainte le préoccupa si fort qu'il ne put se tenir d'en faire part à Jean, à Cissy et à Winny, et de s'excuser poliment auprès d'elles par avance, au cas qu'il eût le mauvais goût, tout à l'heure, de décéder ainsi subitement, sous leurs yeux. Pour prévenir, autant qu'il est humainement possible, un accident (qu'il avait naguère souhaité), il eut soin, après avoir écarté son drap, de faire, non pas un signe, mais une multitude de signes de croix ; et comme il touchait naturellement l'épaule droite avant l'épaule gauche, il jeta un regard propitiatoire à Cissy, afin de solliciter son indulgence, et de lui faire entendre qu'il n'avait pas encore eu le loisir de changer de religion, mais qu'il y songeait Enfin, il saisit, de cette même main droite, les saintes icones qu'il portait au cou (dans un très joli médaillon d'or émaillé), et il se hasarda de sortir du lit ; et il ne mourut point ; mais il tomba en faiblesse dans le fauteuil, où il ne demeura que vingt minutes, presque sans connaissance ; il fut bien aise de se recoucher, et s'endormit dans le même instant, pour douze heures.

Il s'étonna, quand il reprit conscience, de ne voir là aucun des trois anges. C'était la première fois ! Il éprouva d'abord de l'indignation, puis, après réflexion, une sorte de contentement malicieux, et fut tenté de se lever seul, rien que pour voir un peu ce qui lui arriverait. Il repoussa la tentation ; mais c'était comme une fantaisie d'enfant gâté; et puis, il fallait faire vite, on pouvait venir. Il se risqua, avec des précautions infinies, et fut bien fier de se sentir solide sur ses jambes. Alors, il ne douta plus de rien, fit même un peu de toilette ; et quand les Anglaises reparurent, il se présenta devant elles soigneusement peigné et habillé à son avantage. Elles poussèrent des exclamations de joie, et ensuite lui demandèrent pardon de leur escapade; mais le temps était merveilleux, elles n'avaient pu résister au désir de prendre l'air et de faire un tour de promenade.

— Je veux me promener aussi, dit Cyril Arcadiévitch.

Elles se récrièrent ; mais le docteur survint à propos pour autoriser la sortie. Elles ne consentirent ce jour-là que de l'emmener jusqu'à l'Arno, et il fit, sous leur surveillance, quelques pas le long du quai. Le lendemain, elles l'emmenèrent aux Cascine en voiture. Mais, le troisième jour, il déclara qu'il voulait connaître Florence, faire une vraie promenade à travers la ville. Elles délibérèrent mystérieusement et imaginèrent une surprise : elles en riaient d'aise naïve, comme des enfants.

Vers deux heures, elles firent descendre Cyril Arcadiévitch : un vieux fiacre était devant la porte de l'hôtel ; Jean avait donné les ordres au vieux cocher, et l'on ne dit point à Cyril où on le conduisait. Il éprouva une émotion extraordinaire, comme s'il fût parti avec ses trois anges pour une aventure : les malades perdent le contact de la réalité et le sentiment de la mesure ; ils attachent une importance disproportionnée aux toutes petites choses qui les intéressent. Cyril Arcadiévitch souriait d'un air hébété, et comme il ne s'était pas remis encore en relation avec le monde extérieur, il ne voyait à la lettre point les objets qui défilaient sous les yeux. Il ne recouvra qu'un instant le sens de la vue, en arrivant au Ponte-Vecchio, dont les échoppes l'amusèrent, et il aima les maisons de l'autre rive, dont les façades, tachées comme au hasard de vert, d'ocre jaune, d'ocre rouge, ressemblent à des palettes de peintre. La voiture traversa le fleuve au pont des Grâces. Le cheval prit le pas, et suivit, hors de la ville, une route montante qui faisait de grands circuits. Comme la vue était bornée à gauche par d'assez pauvres villas de banlieue, et à droite par une rangée d'arbres, le prince Kazatine ne voyait que la route qu'il suivait, et, abusé par les nombreux détours, il ne savait plus s'orienter. Jusqu'à présent, cette promenade ne lui plaisait guère ; mais il prenait grand soin de ne pas trahir sa déception, pour ne pas peiner ses anges.

La route aboutit à une place qui lui parut d'abord spacieuse, à une sorte d'esplanade où il y avait beaucoup de gens, presque une foule. Le cheval s'arrêta de lui-même. Winny dit :

— Nous allons faire quelques pas.

Et elle se mit à marcher devant lui, comme à dessein, pour l'empêcher de voir : car elle est de taille élevée. Cissy se tenait à la gauche du prince et Jean à sa droite. Il entendit de la musique, du côté où Cissy se tenait, et tournant la tête, il vit une grande maison de restauration où un orchestre de tziganes jouait. Puis soudain il aperçut une statue gigantesque, dressée sur un piédestal ; et il la reconnut : c'était la même dont l'image, cent fois répétée sur des cartes postales, encadrait, à la vitrine de l'armurier, la panoplie où il avait pris son revolver. Il se demanda : « Quel est donc l'attrait de la mort? » Il ne le concevait plus, et il sentait profondément la douceur de vivre.

Winny allait toujours devant lui ; elle ne s'effaça qu'au moment où elle touchait presque la balustrade du piazzale; et alors, tout d'un coup, il vit Florence entre les collines mollement arrondies,

cendrées de bleu, hérissées de cyprès noirs, égayées de maisons blanches aux toits de tuiles. L'Arno à peine courbé était comme un arc détendu. Les ponts semblaient se serrer les uns contre les autres. Une galerie couverte aux angles brusques joignait, à travers la ville et par-dessus le fleuve, les Offices au Palais Pitti, et les arbres des jardins Boboli formaient comme une pyramide. La coupole de Sainte-Marie-de-la-Fleur brillait doucement, blanche, noire et rose, dans le ciel bleu et rose ; et le donjon du Palais-Vieux, qui dominait toutes ces beautés, semblait veiller sur elles jalousement.

Le prince Kazatine, dont la vue n'était pas exercée comme celle d'un peintre ou d'un poète, ne savait pas distinguer très bien les choses qu'il regardait ; et toutefois il sentit confusément qu'il était admis à un spectacle divin. Il sentit la grâce des lignes, l'âme de cette ville qui a une âme et un visage, un visage qu'on ne saurait plus oublier quand on l'a seulement entrevu. Il devina sa perfection, et même qu'elle était parfaite parce qu'elle était finie, limitée, prisonnière entre ces collines qui ne lui permettent plus ni de se restreindre ni de s'étendre. Il fut attendri de la voir si petite. Et comme il ne savait penser et sentir qu'au moyen d'analogies parfois même lointaines, ainsi que tous les esprits un peu élémentaires, il se figura que ces belles collines étaient comme un manteau qui tombe, et en tombant se gonfle, et que toute la ville élue tenait dans le pli d'un manteau.

A ce moment, tournant les yeux par hasard, il vit ses trois amies qui étaient accoudées aussi à la balustrade, et qui pieusement regardaient Florence. Il eut une illumination soudaine. Il se dit : « Mais ce n'est pas Jean, ou Cissy, ou Winny que j'aime ! Je les aime toutes les trois... » Il sentit qu'elles formaient comme une trinité qu'il n'avait pas le droit ni le pouvoir de rompre ; et il les compara aux trois pétales du lys héraldique, jadis d'une candeur absolue, que le sang des discordes civiles a teinté superbement de pourpre.

VII

A l'instant même qu'il faisait cette découverte, Cyril Arcadiévitch eut le sentiment, assez bizarre, de grandir soudain prodigieusement, et de passer la taille des mortels ordinaires autant juste qu'il passait leur capacité amoureuse moyenne, c'est-à-dire dans la proportion d'un à trois. Il se ressouvint de ce qu'hier encore il était : à peine un homme ; et il lui parut qu'il devenait un surhomme. Un immense orgueil élargit sa poitrine frêle et lui emplit les poumons. Il se rappela aussi comme il balbutiait naguère et comme il rougissait dès que l'on faisait devant lui allusion à l'amour, et cette peur qu'il avait de n'être point fait comme tout le monde parce qu'il n'aimait personne : certes, il n'était point fait comme tout le monde ! Mais, à présent, il s'en targuait ; car il est flatteur d'aimer trois femmes à la fois ; c'est une monstruosité magnifique.

L'enthousiasme du prince Kazatine ne s'affadissait d'aucune sentimentalité. Sa passion était si parfaitement égoïste qu'il est surprenant que l'on puisse aimer ainsi trois personnes, ou une seule, en ne comptant pour rien l'objet même de cet amour un ou multiple. Cyril avait détourné les yeux de ses trois anges appuyés un peu loin de lui à la balustrade de la terrasse, il n'y pensait plus. Il était absorbé en lui-même, et la vue de Florence ne le divertissait point : car il n'apercevait plus aucune chose vivante ou matérielle, sa vision était tout intérieure et ses autres sens amortis. Il ne s'intéressait qu'à son propre épanouissement, et les trois chères créatures, qui en étaient au moins l'occasion, la condition nécessaire, n'obtenaient de lui ni une pensée de tendresse ni une juste gratitude. Comme tous les êtres dont l'être s'accroît, il éprouvait une joie indéfinie ; mais il sentait plus particulièrement la joie de vivre. Alors, il se rappela le geste qu'il avait fait pour mourir ; et au lieu que son appétit actuel de vivre lui rendît inconcevable l'idée d'une mort volontaire, elle lui devint claire et intelligible par comparaison de sa faiblesse passée à la profusion récente de sa force. Il ne s'étonna point qu'un moribond soit tenté de s'achever. Il évoqua son ancien fantôme, il se complut à le prendre en mépris et en pitié, pour exalter l'admiration qu'il avait présentement de soi.

Cependant, à l'approche du soir, les collines avaient déjà perdu leur modelé ; leurs nuances s'étaient fondues en une couleur unique, plate, un vert sombre ; nulle atmosphère ne les paraissait plus envelopper, et leur profil se découpait trop nettement sur le ciel dont le bleu tournait au vert-pâle ; des flocons roses voltigeaient. Les villas blanches s'étaient un moment teintées de rose, puis elles s'étaient comme éteintes, et en redevenant blanches, elles étaient devenues livides ; elles faisaient çà et là des taches tristes. Une brume, rose encore mais déjà nocturne, émanait d'entre les rives de l'Arno et du sol des rues étroites entre les hautes maisons, comme si Florence eût tiré d'elle-même la matière subtile du linceul où elle allait s'ensevelir pour la nuit.

Miss Winny, qui aperçut la première ces signes du crépuscule, regarda l'heure

à sa montre et fit une exclamation désolée.

— Ah ! dit-elle, que nous sommes imprudentes ! Nous nous sommes attardées. Jamais nous ne serons rentrées à l'hôtel avant l'heure dangereuse où le vent fraîchit, où l'air se glace brusquement!

— La descente, répondit miss Jean, est moins longue que la montée. Hâtons-nous. Peut-être aurons-nous le temps de nous mettre à l'abri avant le coucher du soleil. Je vais faire relever la capote de la voiture. Nous donnerons nos trois châles au prince : il n'aura pas froid, et nous, nous ne craignons rien.

Cyril, revenant de très loin, reconnut les voix amies, et se rappela enfin que Winny, Cissy, Jean étaient là ; et les choses qu'elles disaient lui rappelèrent que, jadis, il tremblait ainsi pour sa santé. Il les interrompit, et d'une voix plus mâle que sa voix d'hier, plus rude, il dit :

— Nous aurons beau nous dépêcher, nous serons dehors à l'heure dangereuse. Le plus simple est de revenir à pied. En marchant, je ne me refroidirai pas. J'ai la force de marcher. Nous prendrons une autre voiture, un peu plus tard, quand la nuit sera tout à fait tombée et que l'air se radoucira.

Cissy, Winny hésitaient. Mais Jean dit :

— Il a raison ! D'autant que le chemin des piétons est beaucoup plus court. Nous n'allons pas retourner par cet interminable boulevard Michel-Ange, mais par l'escalier, et dans quelques minutes nous serons à Florence, à la porte de San-Miniato.

Elle courut payer le cocher et prendre les châles dans le fiacre. L'escalier inquiétait un peu le prince Kazatine ; mais quand il le vit si facile, tout droit et si majestueux entre deux rangées de cyprès, il pensa que c'était une voie triomphale : et lui qui, avant ses journées de maladie et de convalescence, marchait craintivement, frileux, courbé comme pour ne pas recevoir au visage le soufflet du vent, les épaules rapprochées pour protéger sa poitrine creuse, il se cambra, dressa la tête, prit une attitude avantageuse, martiale ; et il descendit les larges degrés lentement : bien qu'il n'eût d'autre spectateur que lui-même, il était vraiment en représentation. D'abord, miss Jean avait voulu tenir son bras gauche et miss Winny son bras droit, et Cissy aller devant, ainsi, disait-elle en riant, que celui des chevaux de la troïka qui galope librement hors des brancards. Mais Cyril avait refusé l'appui de Jean et de Winny, et même si peu gracieusement qu'il craignit de leur avoir fait de la peine. Pour se rattraper, il leur dit :

— Je ne vous verrais pas bien si vous marchiez à côté de moi, et je veux vous voir toutes les trois, toutes les trois ensemble.

Il se tut, souriant au secret de son amour dont il était encore le seul confident. Puis il répéta :

— Je veux vous voir toutes les trois ensemble. Si vous voulez me faire plaisir, donnez-vous le bras, et marchez devant pour m'indiquer ma route.

Docilement, elles s'enlacèrent, et elles se mirent à descendre du même pas, juste au milieu de l'escalier, à distance bien égale entre les deux lignes de cyprès. L'une ou l'autre, de temps en temps, se retournait, et disait d'une voix enjouée :

— N'allons-nous pas trop vite?

Non, elles n'allaient pas trop vite, mais si légèrement ! Et comme le jour baissait, on ne pouvait pas bien voir si leurs pieds touchaient le sol. Elles n'indiquaient pas seulement la route : elles l'éclairaient ; car leurs robes, toutes les trois différentes de couleur, n'étaient plus différentes, n'ayant plus de couleur dans le crépuscule, et n'étaient que lumineuses, phosphorescentes. Elles semblaient voler en rasant la terre et en se balançant. Jamais les trois anges n'avaient paru plus célestes, et Cyril Arcadiévitch se demanda pourquoi ils cachaient leurs ailes ; mais souvent il les croyait voir étendues, occupant de leur envergure toute la largeur du chemin, il croyait voir chatoyer dans l'ombre des reflets de pennage irisé.

Il regardait aussi vers la droite, du côté de la vallée et de la ville. Ce n'était point ici comme sur l'autre route où les platanes masquent la vue : on voyait Florence à mesure que l'on descendait vers elle, on la voyait continuellement à travers les cyprès espacés. Elle était de plus en plus envahie par l'ombre, par une ombre qui était comme une poussière encore vaguement colorée, de nuances diverses ; et Cyril Arcadiévitch la comparait à une enfant que le sommeil gagne, il disait : « Le marchand de sable est passé... » Et les réverbères s'allumaient, comme d'innombrables veilleuses. Mais, lorsque Cyril eut franchi la porte de San-Miniato, et pénétré dans les rues populeuses qui sont sur la rive gauche du fleuve, au lieu de trouver la ville ensommeillée, il la trouva beaucoup plus animée, plus joyeuse qu'aux heures chaudes de l'après-midi, et tout le peuple dehors. Il déclara qu'il ne sentait aucune fatigue, que le trajet avait été encore beaucoup moins long qu'il n'eût pensé, qu'il irait à pied jusqu'à l'hôtel. La raisonnable Jean ne céda point et arrêta un fiacre. Il voulut bien y monter, mais alors à condition que l'on ferait un grand détour ; car il ne pouvait plus attendre seulement jusqu'à demain pour revoir Florence de tout près et la connaître plus intimement. On lui assura qu'à cette heure il ne verrait rien ; mais il eut bien raison d'insister, car elle est si petite et si familière qu'elle lui révéla en quelques minutes toutes ses grâces.



JAMAIS LES TROIS ANGES N'AVAIENT PARU PLUS CÉLESTES.

D'abord, il ordonna que la voiture traversât le fleuve au Pont-Vecchio ; et les boutiques du pont, avec leur modeste luminaire, lui parurent plus amusantes encore et plus sympathiques, pareilles à celles d'une fête de village : et bien qu'on n'y vende que des bijoux, il lui sembla que c'étaient des jouets. Puis il voulut passer par la place de la Seigneurie : il ne distingua point les bronzes de la loggia ; mais au pied du donjon, qui se perdait là-haut dans une vertigineuse obscurité, il revit un autre David, celui-ci de marbre, si pâle, si jeune ! On suivit une grande rue droite, moderne, toute pleine d'une foule flâneuse et affairée ; puis on passa entre le Dôme et le Baptistère ; il permit ensuite qu'on le ramenât ; il reconnut la masse importante du palais Strozzi, les élégances cosmopolites de la via Tornabuoni, et quand les ténèbres du Borgo Ognissanti l'environnèrent, il n'eut pas peur. Il arriva enfin à l'hôtel, toujours fier et content de lui, et il fut aussitôt dans sa chambre se mettre en habit pour dîner ; car, pour la première fois, il allait dîner à table, à la même table que ses trois anges.



IL VIT SES TROIS ANGES PENCHÉS SUR LUI.

C'est encore avec des allures de triomphateur qu'il entra dans la salle à manger toute peinte à fresque. Il se faisait une fête de ce dîner. Il se flattait que tout le monde aurait les yeux sur lui. Il essuya une petite désillusion. Depuis tant de semaines, la population de l'hôtel s'était renouvelée, et même plusieurs fois. Il ne restait plus un seul des voyageurs qui avaient pu entendre le bruit de son coup de pistolet. Personne ne connaissait son histoire. On ne fit aucune attention à lui. Il prit alors un air de dignité froissée, qui fut aussi en pure perte, mais qui étonna un peu les anges.

Vers le milieu du dîner, il s'avisa que, ce soir sans doute, Winny, Cissy ni Jean ne le reconduiraient jusqu'à sa chambre, et qu'à l'heure du coucher il y monterait seul, comme un grand garçon. Cela lui parut d'une tristesse affreuse.

— Vous n'avez pas faim? lui dit Jean. Je suis sûre que vous vous êtes trop fatigué !

— Je me sens en effet un peu las, répliqua-t-il d'un air boudeur. Il n'y paraîtra plus demain.

— Vous irez vous coucher en sortant de table, dit Cissy.

Il se résigna, souhaita le bonsoir à Winny, à Cissy et à Jean timidement, presque honteusement. Il était triste, triste à mourir, si triste qu'il se dit : « Ne va-t-il m'arriver quelque chose? » Et il ne mit pas le verrou, afin que l'on pût entrer en cas d'accident : mais c'était aussi, plutôt, parce qu'il avait un secret espoir qu'il aimait mieux ne pas s'avouer. Heureusement il s'endormit tout de suite. Très peu de temps après, il fut réveillé par un bruit à peine perceptible. Il entr'ouvrit les yeux, mais si peu que ses cils se joignaient encore et qu'on ne pouvait pas apercevoir que ses paupières étaient entr'ouvertes ; et il vit ses trois anges, penchés sur lui, qui le regardaient. Il eut la force de ne rien leur dire, de ne pas se trahir en ouvrant les yeux davantage ; mais il était trop content, il ne put se défendre de sourire comme en rêve ; et il se rendormit apaisé.

VIII

Lorsque tant de femmes et d'hommes prétendent « vivre leur vie », comment ne s'avisent-ils point que les lois ni les mœurs ne les gênent guère, et que le seul empêchement positif de vivre est notre manie de nous regarder vivre? Elle nous réduit, même dans l'action, à un rôle passif de spectateurs. Nos sentiments et nos pensées ne sont plus que des objets de curiosité pour notre conscience, et nous ressemblons à ces enfants qui, au lieu de se servir de leurs jouets pour jouer, les démontent. Lorsque le hasard ami rompt pour nous la monotonie de l'existence, et nous place dans une situation un peu intéressante, nous oublions d'en jouir tout uniment, ou d'en souffrir ; nous n'avons qu'une idée : « Comment cela va-t-il finir? » Nous ne parlerions pas autrement d'un roman ou d'une pièce : il semble qu'au lieu de vivre, nous lisons l'histoire de notre vie.

Cyril Arcadiévitch Kazatine, bien qu'il

fût enclin, comme tous les hommes de santé précaire, à se tâter trop souvent le pouls, était ordinairement préservé de ces excès de psychologie par la matérialité même de son inquiétude, surtout hygiénique, par la médiocrité de son intelligence et par un heureux défaut de culture. Pourtant, le lendemain de cette journée mémorable, il se mit, dès le réveil, à réfléchir, probablement parce qu'il était encore un peu fatigué ; et il se demanda s'il était vraiment amoureux des trois anges, ou bien s'il l'avait rêvé. Lorsqu'il eut recouvré une lucidité suffisante pour discerner le réel du rêve, et se put répondre catégoriquement : « Oui, je les aime tous les trois », ce ne fut déjà plus, comme hier, avec un accent de triomphe. Son orgueil était atténué. Il éprouvait plutôt de l'accablement, une crainte vague. Il n'apercevait plus aussi bien ce qu'un triple amour a de flatteur, le cas lui semblait bizarre, compliqué, il murmura : « Comment cela va-t-il finir? »

L'absurdité de cette question lui apparut. Il se posa même une autre question, qui lui parut encore plus absurde, et qui l'est moins : « Pourquoi cela finirait-il? » Rien ne faisait prévoir, en effet, un retrait prochain des faveurs que la destinée lui octroyait. Il ne réussit pas cependant à se persuader qu'elles étaient solides, et, au contraire, il se suggéra le pressentiment d'une catastrophe imminente. Il n'avait pas assez d'imagination pour se figurer d'avance comment cela finirait : il se contentait de prévoir, de savoir que cela était sur le point de finir, et même avait commencé de finir. Découragé, il se résignait, et il souhaitait que le dénouement ne se fît pas attendre trop longtemps : comme ceux qui voient mourir un être cher souhaitent lâchement que l'agonie soit brève, et voudraient au moment suprême être absents ou endormis.

L'excès de cet égoïsme l'étonna lui-même, et l'indignation le releva un instant de sa pusillanimité. Il frémit de connaître après coup qu'il aurait bien été capable de boucler sa valise et de fuir Florence pour se dérober à la douloureuse épreuve, aussi inconsidérément que, naguère, il avait fait le geste de se tuer. Il s'imposa de tenir jusqu'au bout son rôle d'amant, par bienséance, par pénitence. Il remarqua d'abord que les trois anges ne venaient pas le visiter ce matin avant le déjeuner de midi, et il s'efforça de s'en formaliser ; mais il s'en effraya surtout : cette discrétion, maintenant si explicable, lui fut un indice nouveau du relâchement et de la décadence de l'amour. Et il pressentit encore : il appréhenda de trouver à ses trois amies, quand il les reverrait tout à l'heure, des visages inaccoutumés, différents de leurs visages d'hier, qui déjà lui étaient si peu familiers.

Par malheur, il avait deviné juste. Quand de la porte il vit Winny, Cissy, Jean, assises déjà autour de la table, il lui sembla qu'elles n'avaient pas un air naturel et qu'elles étaient changées. Elles ne l'avaient pas attendu pour commander le repas. Elles s'en excusèrent presque gauchement, lui dirent que c'était afin qu'il n'attendît pas lui-même, et que l'on pût servir dès son arrivée ; mais il ne put se défendre de croire que, si le maître d'hôtel avait apporté le premier service deux ou trois minutes plus tôt, elles auraient commencé de déjeuner sans lui, et ce manque d'égards ne lui parut pas tolérable. Pour leur marquer ce qu'il en pensait, il s'excusa lui-même, avec une politesse ironique, d'avoir tant tardé de venir à table : il s'attendait un peu, dit-il, que l'on vînt le chercher là-haut, et ne s'était résolu de descendre qu'en voyant qu'on ne montait pas. Contre toute vraisemblance, ce reproche détourné, mais fort clair, passa entièrement inaperçu des trois anges, qui, sans doute, avaient de plus graves préoccupations. Lorsque le prince Kazatine était entré dans la salle à manger, Winny, Cissy, Jean tenaient chacune déployé un de ces immenses journaux anglais, si pleins de matières diverses et mélangées, que l'on ne s'y retrouve guère, à moins d'être initié dès l'enfance et de s'exercer tous les matins. Elles dévoraient cependant cette prose indigeste, et tout en la dévorant elles se communiquaient leurs impressions, elles parlaient, elles parlaient, avec une passion incroyable, avec une volubilité étourdissante, et toutes les trois simultanément. Elles s'étaient empressées de replier les trois journaux et de les poser sur la table, chacune à gauche de son couvert; elles avaient interrompu leur conversation pour faire accueil à Cyril ; mais, dès qu'elles eurent fini de lui présenter leurs excuses et d'écouter distraitement les siennes, elles se remirent à parler, avec la même animation, de choses qui ne le concernaient point du tout, et oublièrent de lui demander s'il avait bien passé la nuit.

Il crut comprendre qu'elles s'entretenaient de politique, et saisit quelques allusions à leur marotte du droit électoral des femmes ; mais il flaira que ce n'était point cela de quoi elles parlaient avant son entrée, et qu'elles avaient soudain changé de thème, ne voulant point sans doute le mettre dans la confidence d'une autre chimère qui les séduisait plus aujourd'hui : car elles discouraient sur le *vote for women* d'une façon quasi machinale, elles n'étaient point, comme d'habitude, pleines de leur sujet. Il échappa même à Winny de dire qu'en certaines conjonctures, les querelles de la politique intérieure passent au second plan et les partis doivent faire trêve. Puis, à plusieurs reprises, les trois jeunes filles, si scrupuleusement polies, s'oublièrent jus-

qu'à échanger plusieurs répliques en anglais, que Cyril n'entendait pas. Il éprouva un sentiment très pénible : il connut qu'il était pour elles un étranger, et il se rappela ce que Winny lui avait dit un jour, qu'il n'avait point de patrie. Il ne sut pas déguiser sa peine, et pourtant, cette fois encore, elles ne s'aperçurent de rien. Pour l'achever, miss Jean partit en hâte aussitôt le déjeuner fini, sans dire où elle allait, et les deux autres, furieux dédain : « Celles que j'appelais mes trois anges, se dit-il, sont bien redescendues sur la terre ! » Cela le fit penser à ces journaux qu'elles lisaient, quand il était venu dans la salle ; il s'avisa que, lui aussi, il avait bien le droit de lire des journaux. « Voilà plus de deux mois que je vis séparé du monde ! » Il ne savait justement point comment tuer le temps, ayant eu la sottise de se consigner soi-même à la chambre pour toute la journée.



ELLES DÉVORAIENT CETTE PROIE INDIGESTE.

qui apparemment le savaient, ne jugèrent pas à propos d'en informer le prince Kazatine. Alors il annonça qu'il ne sortirait point aujourd'hui et qu'il allait retourner dans son appartement faire la sieste : il eut le déplaisir de n'être retenu ni par Winny ni par Cissy.

Il fit réflexion, tout en remontant l'escalier, que les événements se précipitaient plus encore qu'il n'eût osé craindre. Il était si révolté qu'il ne sentait presque plus de chagrin ni de découragement. Ses trois amies lui inspiraient à présent une sorte de haine ; il se félicita d'oublier si vite ce qu'il leur devait et d'être capable d'ingratitude. Il conçut pour elles un

Il sonna, demanda le chasseur, et lui donna ordre d'acheter les journaux français, tout ce que l'on pourrait dénicher à Florence de journaux français.

La Belle au bois dormant, quand elle s'éveilla au bout de cent années, n'eut pas lieu d'être si étonnée que le prince Kazatine, qui n'avait été retranché du monde que deux mois : car il apprit tout d'un coup que l'Europe était une fois de plus en voie de transformation, que la Turquie allait être rayée de la carte, et que les Chrétiens se disposaient à prendre Constantinople. Ces nouvelles inespérées le transportèrent. Il s'enorgueillit d'être le témoin, ou plutôt le contemporain,

d'un aussi grand fait historique, autant que, la veille, d'aimer trois femmes ensemble. Puis il éprouva un sentiment de regret et d'envie : ce drapeau, qui allait flotter sur les rives du Bosphore, n'était point le drapeau russe ! « Et Winny, murmura-t-il en haussant les épaules, Winny prétend que je n'ai pas de patrie ! » Puis il prit garde que Sainte-Sophie ne serait point rendue au culte catholique romain, mais au culte orthodoxe grec : et il trouva que c'était bien fait pour Cissy, qui osait prétendre qu'il n'avait pas de religion, parce qu'il se signait en touchant l'épaule droite avant l'épaule gauche. Et voilà pour Winny, et pour Cissy ; quant à Jean, il n'aperçut rien en tout ceci qui pût être particulièrement désobligeant pour elle; mais il n'en fut point fâché, et crut bien sentir qu'il la préférait aux deux autres, quoiqu'il ne lui pardonnât toujours point d'être sortie après déjeuner sans dire où elle allait.

Il se rendit le soir à table d'une allure aussi triomphante que s'il eût été le tsar des Bulgares en personne, mais il fut effaré de n'y voir que Cissy et Winny. Elles lui annoncèrent que Jean était invitée chez Doney par des amis arrivés d'Angleterre. Il sentit d'abord qu'il en voulait mortellement à l'absente, et ensuite qu'il ne pourrait jamais prendre sur lui de dîner avec deux des anges sur trois, parce que cela rompait en quelque sorte un équilibre.

— Nous étions aussi invitées, dit Winny gracieusement ; mais nous avons refusé pour vous tenir compagnie.

— Oh ! balbutia-t-il, je regrette... je suis désolé... je ne descendais moi-même que pour m'excuser, pour vous dire... que je ne peux pas dîner avec vous... Je suis invité... Je regrette...

Et il battit en retraite si précipitamment qu'elles se regardèrent surprises.

IX

En les quittant, Cyril Arcadiévitch ne savait pas du tout lui-même où il avait dessein d'aller. Alors, il remonta dans sa chambre, afin de délibérer. Il n'alluma point, resta debout au milieu de la pièce, et comprit soudain que son intention était de se rendre chez Doney, Doney et neveux, *Doney e nipoti*, d'apparaître à miss Jean épouvantée, de ne lui rien dire, mais de s'asseoir vis-à-vis de la table où il la verrait assise en compagnie de ses amis d'Angleterre, de la regarder fixement, de se lever quand elle se lèverait, et de la suivre jusqu'à l'hôtel, si elle daignait enfin y retourner. Il ne soupçonna même point que ces façons pussent être jugées extravagantes ; et la seule démarche qui ne lui parut point possible fut la seule précisément qui ne manquait pas tout à fait de vraisemblance, à savoir de dîner lui-même et de prétexter ainsi sa venue. « Alors, je dînerai par cœur? » se dit-il. Bien qu'il n'eût aucunement faim, et se fût passé de nourriture le plus facilement du monde, cette idée de jeûne forcé le révolta. Il s'écria, stupidement :

— C'est trop fort ! J'ai pourtant bien le droit de manger, moi aussi !

Il s'avisa que le plus simple était de se faire servir la moindre chose dans son appartement, avant de sortir. Mais, comme il n'accueillait ce soir que les raisonnements absurdes, il se remontra que Cissy et Winny pourraient bien monter ici en sortant de table, et que si elles le surprenaient en train de dîner tout seul, après qu'il leur eût annoncé qu'il était prié en ville, il serait ridicule. Mais pourquoi monteraient-elles, le croyant dehors ? « Elles ont bien osé lire les étiquettes de mes bagages pour savoir mon nom, le jour que je me suis tiré un coup de pistolet ! » Il estimait qu'après cela il devait s'attendre, de leur part, à toutes les indiscrétions. Il ne put prendre aucune décision que celle d'endosser un pardessus ; puis il songea que le dîner de table d'hôte tirait à sa fin, qu'il pouvait croiser les deux anges dans l'escalier, et que cette rencontre serait encore plus ridicule que le reste. Il ne perdit point davantage de temps et décampa comme un voleur : huit heures trois quarts sonnaient aux horloges.

Il ne modéra point son allure dans la rue, et courut tout le long du borgo Ognissanti, qui était fort sombre ; mais il ne craignait point de s'égarer. En arrivant à la hauteur du ponte alla Carraja, où il devait tourner à gauche, au lieu de la via Vigna Nuova, il en prit une autre qui fait avec celle-ci un angle aigu. Elle ne le conduisit pas moins à la via Tornabuoni, mais tout au bout, et non pas au milieu : de sorte qu'il ne reconnut point où il était, continua de suivre la via Porta Rossa, vit qu'il s'était trompé, quand il se trouva au Marché-Neuf, mais continua encore, et tomba sur la place de la Seigneurie. Les flâneurs qui s'y pressaient lui furent odieux, parce qu'ils n'étaient pas en retard comme lui et semblaient n'avoir rien à faire. Il sentit vraiment qu'il était d'une autre race que ces Méridionaux, qui ne savent point rester chez eux. Mais il ne laissa pas de perdre lui-même cinq minutes : il apercevait de loin, devant le sévère Palais vieux, le David de Michel-Ange, tout blafard à la clarté des lampes électriques ; il éprouva le besoin de s'avancer jusqu'au pied du géant de marbre, et de se mesurer avec lui, et de le narguer en le considérant de bas en haut, comme le gamin de la carte postale.

Après qu'il eut rempli cette formalité bizarre, il sentit un peu de soulagement. Il avait aussi plus de sécurité, parce qu'il n'hésitait plus sur son chemin. Il prit la via Calzaioli jusqu'à celle du Corso (en pestant toujours contre les oisifs qui encombraient le trottoir, et en ne se gênant point pour les bousculer). Il traversa la place Victor-Emmanuel, rattrapa le palais Strozzi, par la rue du même nom, et arriva devant le restaurant Doney et neveux, environ neuf heures un quart. Mais il perdit encore un bon quart d'heure avant de se résoudre d'y entrer.

La confiserie, qui occupe le rez-de-chaussée, était fermée ; les fenêtres du premier étage, où sont les salles de restaurant, étaient éclairées ; mais la maison, qui touche au palais Strozzi, a un aspect bourgeois, et l'appartement de *Doney e nipoti* semble un logis privé. Il parut à Cyril Arcadiévitch Kazatine qu'il allait violer un domicile. Sans doute, la porte du vestibule, qui donne sur la rue même, était grande ouverte, éclairée aussi, engageante, et l'on voyait au pied de l'escalier une statue de marbre blanc. Mais justement, cette porte ouverte, cette lumière et cette statue lui semblèrent passablement équivoques. Il traversa la via Tornabuoni et se posta sur le trottoir d'en face, d'où il observa les fenêtres. Derrière les rideaux de mousseline, il ne voyait pas même remuer des ombres... Il eut le sentiment qu'il faisait un effort méritoire, un acte de courage, de témérité, quand brusquement, et sans nulle raison apparente de changer d'avis, il retraversa la rue, pénétra dans le lieu de mystère.

Il fut rassuré d'abord par la présence d'un chasseur, qui annonçait bien que l'endroit n'était point privé, mais public. Il monta un étage et trouva un autre chasseur sur le premier palier, et, au seuil des salons, trois maîtres d'hôtel français. Toutes les tables étaient vides, et deux seulement desservies, où l'on avait dû dîner de fort bonne heure, comme il est d'usage à Florence. Miss Jean et ses amis d'Angleterre avaient depuis longtemps sans doute achevé leur repas, et étaient partis. Mais, au lieu d'imaginer cela, qui était simple et vraisemblable, Cyril Arcadiévitch se persuada que Winny et Cissy lui avaient menti, que Jean avait dîné ailleurs, et qu'on ne lui avait désigné le restaurant Doney et neveux que pour le lancer sur une fausse piste, s'il avait la fantaisie d'y aller voir. Cette pensée le mit en rage, il se jura de retrouver l'infidèle ; puis cette grande salle déserte lui parut affreusement triste, et il approuva la sensible Jean de n'y avoir pas voulu rester.

Cependant, le premier maître d'hôtel, le voyant toujours planté là comme un piquet, s'approcha respectueusement, son papier à la main, et lui demanda s'il préférait dîner à prix fixe ou à la carte. Cyril Arcadiévitch tressaillit, tourna par hasard la tête, et aperçut derrière lui l'un des chasseurs, qui attendait qu'il voulût bien se débarrasser de son chapeau, de son paletot et de sa canne.

— Je ne suis pas venu pour dîner, balbutia-t-il... Je suis venu chercher quelqu'un qui devrait être ici et qui n'y est pas...

Et sans donner d'explications plus amples, il se retira d'un pas précipité, saccadé. Il n'avait pas descendu dix marches qu'il se dit : « Suis-je bête ! C'était le cas de dîner ici ! Je ne le pouvais pas, au nez de Jean ; mais puisqu'elle n'y est pas ! » Mais il eut honte de remonter. « A la fin, gronda-t-il, on ne peut pas m'empêcher de manger si j'ai faim ! » Il continuait de n'avoir pas faim, mais croyait tomber d'inanition. Il se ressouvint à propos d'une brasserie de la place Victor-Emmanuel, où l'on faisait de la musique du matin au soir. « Je serai là beaucoup mieux, se dit-il. Le concert me distraira. Je mangerai à l'italienne. Ensuite, je me remettrai en chasse, et il faudra bien que j'arrive à un résultat. »

Il se rendit plus allégrement à cette brasserie, qui était, comme toutes les brasseries italiennes, sous l'invocation de Gambrinus ; et il y trouva une foule qui débordait jusque sur la place. Tous ces gens prenaient des boissons à l'eau de seltz, des glaces, des granits de café noir ou blanc ; mais il y avait beau temps que personne ne prenait plus rien de solide. L'on ne fit pourtant point difficulté de jeter une serviette sur une des tables de marbre, et un garçon en habit noir, mais blanc aux coutures, présenta au prince une liste de mets en italien, dont les uns étaient écrits à la main et les autres imprimés, sur deux pages de trois colonnes chacune. Cyril se garda d'entreprendre une lecture si longue et, avec une soudaineté de résolution qui ne lui était point naturelle, demanda si l'on n'avait point par hasard de la polenta et des petits oiseaux. Avec une rapidité incroyable le garçon disparut, reparut, et posa sur la table un tout petit plat ovale, où un tout petit tas, exactement rectangulaire, de polenta extrêmement desséchée vu l'heure tardive, servait de lit à quatre tout petits oiseaux que Cyril Arcadiévitch ne put voir sans ressentir une pitié fort contraire à l'appétit. L'orchestre, sur ces entrefaites, attaqua un air de *la Bohème*, et le prince Kazatine, qui n'a pas un goût musical très sûr, en fut bouleversé. Il ne put l'entendre jusqu'au bout, et partit si hâtivement qu'il faillit même oublier de payer l'addition.

Il reprit sa chasse, mais par acquit de conscience. « Voyons, se dit-il, essayant cette fois de raisonner plus à la rigueur, où Jean et ses amis d'Angleterre ont-ils bien pu aller en sortant de table? Évidem-

ment, au théâtre! » Il consulta les affiches. Il aurait pu hésiter longtemps entre cinq ou six théâtres où l'on jouait ce soir, mais une nouvelle idée folle lui préoccupa la cervelle ; et il ne douta point que miss Jean ne fût dans le seul théâtre où sûrement elle ne pouvait être, le théâtre Salvini, récemment transformé en Folies-Bergère.

Comme il ne se souciait point de s'égarer encore, il appela un fiacre, qui le mena en deux minutes à ces Folies-Bergère de Florence, derrière le musée des Offices.

Il commença de ne plus douter que miss Jean n'y fût point, quand on lui remit, au contrôle, deux cartons crasseux contre le prix de son entrée et d'un fauteuil. Il craignit d'étonner la caissière s'il ressortait dans l'instant même qu'il venait de faire cette dépense. Mais, quand il vit qu'il pouvait regagner la rue sans passer devant le bureau, il s'esquiva. Il s'arrêta dehors un instant, à regarder un placard qui était collé à la porte et qui n'annonçait pas le spectacle du soir, mais un autre spectacle très prochain. Une tête de femme, bien plus grande que nature, ornait ce placard ; et d'abord, il la trouva fort laide, puis s'aperçut que, ramenée aux proportions ordinaires, elle devait être fine et jolie, et enfin qu'elle lui rappelait des traits connus. Il lut alors le texte, qui annonçait des représentations de la chanteuse russe Mimi Kroutchine, accompagnée de son danseur Eprouhimov.

« Mimi Kroutchine? murmura Cyril Arcadiévitch. Mais je connais cela aussi? » Il ne put s'empêcher de rire, quand il songea qu'en effet il devait la connaître, puisque c'était sa maîtresse, avec qui, en vérité, il n'avait pas de relations très familières, mais qu'il entretenait à raison de mille roubles par mois. Ce petit accès de gaieté le réconforta, il se résolut enfin de rentrer à l'hôtel, et il eut le sentiment qu'il n'avait pas tout à fait perdu sa soirée.



IL DEMANDA S'IL N'Y AVAIT POINT DE LA POLENTA.

X

Il revit à déjeuner, le lendemain, les trois anges enfin réunis. Il méditait de faire grise mine à l'infidèle Jean ; mais n'alla-t-il point se figurer qu'elle savait ses manœuvres d'hier soir, son inconvenante poursuite? Au lieu de lui présenter un visage sévère et digne, il parut couvert de confusion. Il la trouvait maintenant ressemblante à un autre ange, à celui que le Seigneur plaça devant la porte du Paradis après en avoir chassé notre premier père, et qui brandissait un glaive flamboyant. Cette image lui suggéra une crainte vague d'avoir perdu en effet son paradis ; il pressentit la fin de son triple amour. Miss Jean n'avait pas seulement un air guerrier et terrible ;



UNE TÊTE BIEN PLUS GRANDE QUE NATURE ORNAIT CE PLACARD.

elle avait aussi l'air triste : c'est que les anges obéissent sans murmurer aux consignes que leur a données le Très-Haut, mais ils ne peuvent se réjouir du bonheur des hommes.

Le déjeuner ne fut point gai. Tous les sujets de conversation s'épuisaient après deux ou trois répliques. Winny et Cissy, d'ordinaire un peu bavardes, semblaient elles-mêmes étonnées de leurs propos trop brefs, de leurs silences. Elles faisaient effort pour être enjouées, mais la verve ne se commande pas, l'effort seul était sensible et c'était une grande pitié. Lorsqu'elles se levèrent de table, cela fit au prince Kazatine même effet que si elles eussent dit : « Adieu, Cyril Arcadiévitch, adieu pour jamais. » Cependant, elles ne le dirent point, ni autre chose ; elles s'éclipsèrent discrètement, le laissant avec miss Jean qui, seule, n'avait point bougé ; et Cyril Arcadiévitch pensa : « Elles ont enfin deviné que je suis amoureux de miss Jean ; elles nous laissent ensemble pour que nous nous expliquions une bonne fois. »

Il n'était guère en disposition de faire un aveu d'amour. D'avance, il se décourageait. Il sentait que l'heure était passée. Il n'osait pas même se demander

si vraiment il aimait Jean, s'il l'avait jamais aimée ; car il craignait de répondre non malgré lui à ces questions téméraires. Mais la complaisance de Winny et de Cissy l'obligeait. Elles lui avaient ménagé un tête-à-tête avec Jean ; pouvait-il se dispenser de le mettre à profit et de faire sa déclaration? Comme il n'était pas sûr de lui, il n'aborda pas la difficulté franchement. Il prit un biais. Il débuta par des reproches.

— Vous m'avez fait une grande peine hier soir, dit-il.

— Je vais vous faire une bien plus grande peine aujourd'hui.

— Ah? dit-il froidement.

Il était choqué : elle n'hésitait donc point à lui faire cette plus grande peine? Elle en avait bien vite pris son parti ! D'ailleurs, ce que miss Jean pouvait lui dire ne le souciait point : il ne doutait plus de la séparation prochaine, la cause de cette séparation lui était dès lors indifférente. Elle dit :

— Nous partons pour Brindisi demain. Nous nous y embarquerons pour la Grèce. J'espère que nous pourrons, sans trop de difficulté, gagner les champs de bataille d'Orient.

— Quelle drôle d'idée ! fit naïvement le prince Kazatine. Pourquoi faire allez-vous là-bas?

— Mais, dit-elle, pour secourir les pauvres blessés, qui, même dans les hôpitaux militaires, sont privés de soins, ou soignés d'une façon barbare et contrairement aux principes de l'antisepsie.

Cyril Arcadiévitch leur eût bien permis de le laisser et de partir pour n'importe quelle autre raison ; mais celle-ci était la seule où il ne se fût pas attendu : elle ne lui parut point supportable ; elle le piqua au vif, et, pour la première fois, il sentit vraiment l'atteinte de la jalousie. « Alors, songea-t-il, si elles m'ont soigné quand j'étais blessé, ce n'est pas par préférence ni parce que c'était moi. Elles m'ont distingué, uniquement parce que je m'étais logé une balle dans l'épaule. Elles se sont dévouées pour moi comme elles auraient fait, comme elles vont faire pour le premier venu, parce que c'est leur instinct de femmes et leur manie. » Il eut peine à dissimuler son amertume.

— Cissy, dit-il ironiquement, va bien souffrir : la plupart des blessés que vous rencontrerez dans les hôpitaux, ou que vous ramasserez sur les champs de bataille, ont la même religion que moi ; ils se signent en touchant l'épaule droite avant l'épaule gauche.

Miss Jean répondit avec calme et avec force :

— Nous n'interrogerons pas sur leurs croyances ceux qui ont d'abord besoin d'être pansés, et nous soignerons même les Turcs...

— Alors !... se récria Cyril Arcadiévitch, comme si, après cela, il n'y avait plus qu'à tirer l'échelle.

Miss Jean vit bien qu'elle l'avait fâché ; elle ne put deviner comment, et elle eut pourtant du remords : le remords est un sentiment raffiné que les coupables n'éprouvent guère, et dont le privilège est réservé d'ordinaire aux innocents ; sa délicatesse est justement de n'avoir aucune raison d'être. Miss Jean, en cette extrémité, crut pouvoir sacrifier un peu de sa modestie naturelle, et elle posa ses belles mains sur les mains maigres et agitées de Cyril Arcadiévitch (La salle à manger était alors vide, et les garçons, à leur tour, s'en étaient allés déjeuner.)

— Nous sommes toutes les trois bien tristes, murmura Jean, de penser que nous vous laisserons affreusement seul.

« Je ne resterai point seul trop lontemps », se dit-il ; mais il n'osa le dire à Jean. Comme il ne répondait rien, elle ajouta timidement :

— Nous sommes aussi un peu inquiètes.

— Pourquoi? fit Cyril Arcadiévitch en se redressant.

Elle oublia, dans son émotion, les règles de la syntaxe française, et elle repartit d'une voix mal assurée :

— Nous sommes effrayées que vous voulez encore commettre le suicide.

Cette naïveté, au lieu de toucher le prince Kazatine, l'irrita : « Non? se dit-il, elles s'imaginent que je vais me tuer parce qu'elles me lâchent? » Et il répliqua sèchement :

— Je n'y songe guère.

Mais Jean insista.

— Donnez-moi votre parole, dit-elle.

Il ne put se défendre de sourire, et il dit :

— Je vous la donne.

Puis il osa, mais cette fois sans nulle arrière-pensée méchante, lui dire ce que tout à l'heure il n'avait osé :

— J'ai certes beaucoup de chagrin, miss Jean, de vous voir partir toutes les trois ; mais je ne resterai pas seul, ne craignez rien. J'attends des amis de Russie qui doivent arriver très prochainement, demain peut-être.

Il ajouta, pour ne pas la rendre jalouse :

— Des amis qui, au prix de vous, ne comptent guère, mais qui pourront du moins me distraire un peu.

Jean n'était aucunement jalouse et témoigna une joie sans mélange de cette arrivée providentielle. Alors Cyril Arcadiévitch eut peur qu'elle ne lui demandât : « Qui sont ces amis russes? »

Et il sentit bien qu'il n'aurait pas l'effronterie de répondre : « Une chanteuse de café-concert et un danseur (que je n'ai jamais vu). » Mais Jean était bien trop discrète pour poser de telles questions. Elle fut aussitôt communiquer aux autres anges la bonne nouvelle, de l'arrivée de ces amis russes qui allaient tenir compagnie à Cyril Arcadiévitch et

le divertir de toute idée noire. Il fut lui-même aux Folies-Bergère demander quel jour précisément arrivaient à Florence Mimi Kroutchine et le danseur Eprouhimov.

La Providence n'avait rien négligé. Non seulement les deux étoiles arrivaient dès le lendemain ; mais leur train, qui venait du nord, correspondait avec le train qui se dirigeait vers le midi, et que devaient prendre les trois anges ; de sorte que le prince Kazatine pouvait, dans le même temps, faire la conduite aux anges et aller au-devant des étoiles. Cette commodité le mit en belle humeur. Cependant le dernier dîner qu'il fit avec les trois anges fut assez morne : Winny, Cissy et Jean se laissaient aller à la tristesse, et Cyril était déjà trop accoutumé à l'idée de leur départ pour prendre à leur entretien aucun plaisir. Cet épisode supplémentaire, après le dénouement, lui causait même une sorte d'agacement et d'impatience. Il se retira plus tôt que d'habitude ; il dormit bien ; et il ne pensa pas à grand'chose durant la matinée qui suivit.

Il craignait encore de se trouver, dans la gare même, nez à nez avec la chanteuse et le danseur, au moment qu'il ferait ses adieux. Mais Winny, Cissy et Jean montèrent dans des voitures rangées d'avance le long du quai, et qui furent emmenées au loin pour la manœuvre, dès que l'on signala le train auquel ensuite elles devaient être rattachées. Le prince dut hâter et abréger les adieux ; et il se trouva juste à point pour recevoir Mimi Kroutchine à sa descente de wagon. Il la reconnut. Il la trouva même fort jolie ; et, comme il ne l'avait jamais tant regardée, ce fut une surprise. Mimi Kroutchine le reconnut aussi, se récria, et marqua, par politesse, un extrême plaisir ; mais elle dit tout bas :

— Ce qu'il y a d'embêtant, c'est que je suis avec mon danseur.

— Je sais, je sais, dit le prince, daignant honorer Eprouhimov d'un regard bienveillant.

Ainsi que la plupart des danseurs russes, Eprouhimov était un tout jeune homme, d'aspect frêle, très bien élevé, très timide, qui ne paraissait pas à son aise sur le sol, n'avait de beauté qu'aux feux de la rampe, et perdait au jour tout son prestige. Le prince daigna lui tendre la main.

— Où allons-nous? dit Mimi Kroutchine rassurée.

— A mon hôtel, dit le prince. J'ai déjà retenu vos chambres.

Il partit devant avec la chanteuse. Le danseur, qui, en dépit de sa fragile apparence, était nerveux et fort comme un Hercule, suivait portant quatre valises.

Florence, septembre 1912.





Davy Pipe

I

LE CACHET NOIR

Davy Pipe achevait de s'habiller pour le bal des ateliers Fergan. Son costume, à l'antique, se composait de sandales et d'une chlamyde blanche, bordée de pourpre, pièce d'étoffe dont trois côtés sont droits et le quatrième arrondi. Ce vêtement peut se porter sur l'épaule gauche et s'agrafer à droite, ou sur l'épuule droite et s'agrafer à gauche ; il peut s'agrafer par derrière ou par devant, se porter sans agrafe, drapé comme une toge, ou même s'enrouler autour du poignet : mais, en ce dernier cas, ce n'est plus du tout un vêtement. Davy Pipe essaya toutes les autres manières de porter la chlamyde, et il ressembla successivement aux jeunes guerriers qui vont à pied ou à cheval le long des frises du Parthénon, et aux empereurs romains qui adoptèrent ce manteau grec. Les modes grecques ou romaines ne sont pas moins séantes que le complet veston à un Américain du Nord bien bâti. Davy, qui était élève peintre, ne manqua point de faire cette remarque, mais il n'en conçut ni étonnement ni fatuité. Il avait vingt-deux ans, il était parfaitement net, sain et beau : il avait l'habitude d'être beau.

Sa naissance avait coûté la vie à mistress Pipe, sa mère ; il avait perdu, six mois plus tard, son père, qui ne possédait à peu près rien ; de sorte qu'il avait été élevé par son oncle maternel, le colonel Simmonds, qui possédait une fortune considérable. Le colonel avait un vif sentiment de ses devoirs d'oncle

et de tuteur ; mais le soin de ses affaires (purement civiles) l'appelait fréquemment à l'étranger. Il dirigeait l'éducation de Davy Pipe avec une sollicitude admirable, mais de très loin. Il lui envoyait deux cents dollars par mois, et des lettres concises pour lui enjoindre de faire ceci ou cela, sans jamais lui demander préalablement son avis. Ainsi, voilà trois ans, il avait décrété que le jeune homme serait peintre et ferait ses études de peinture à Paris : il lui avait ordonné, par câble,



NINI.

de s'y rendre sans délai, sous peine de se voir couper les vivres. Le colonel accompagnait tous ses ukases de cette menace, qui n'était jamais suivie d'effet. Au lieu de supprimer la pension, il l'augmentait. Cette fois, il crut devoir la doubler, bien qu'il eût constaté lui-même, au cours de nombreux voyages qu'il avait faits de ce côté-ci de l'eau, que la France est un bon pays où l'on vit pour rien.

Il eût d'ailleurs été sans exemple qu'un jeune Américain se laissât couper les vivres plutôt que de venir peindre à Paris. Davy prit passage sur le premier transatlantique. Dès qu'il arriva, il se fit inscrire à l'un des célèbres ateliers Fergan. Il pensait, judicieusement, qu'il n'avait que le temps de se mettre à la peinture, dont il ignorait les principes les plus élémentaires. Ensuite, il arrêta son logement. Ses préférences furent, à première vue, pour la rive droite, où ses moyens lui permettaient d'élire domicile ; mais il ne croyait point qu'un étudiant se puisse dispenser d'habiter sur la rive gauche (Son atelier était rue Saint-Lazare.) Il loua donc, à l'année, dans un vieil hôtel de la rue Jacob, au quatrième, trois chambres assez vilaines, et, pour les rendre confortables, il dépensa d'abord toutes ses économies. Il fit transformer en un jardin suspendu le balcon qui régnait devant les cinq fenêtres. Il démeubla une des chambres pour y installer ses appareils d'hydrothérapie. Après réflexion, il ne changea point les affreux meubles de l'autre chambre ni du salon ; mais il les recouvrit de vieilles étoffes, en guise de housses, garnit les murs de photos de Braun et de moulages d'après l'antique, et chargea les commodes, les guéridons, de bibelots coûteux, dont la plupart ne valaient rien du tout. Il entretenait de belles fleurs dans les vases et brûlait toute la journée du ruban de Bruges, dont le parfum se mêlait à celui du tabac de Virginie, au white-rose de ses mouchoirs et à l'eau de lavande de sa toilette.

Il restait volontiers chez lui, car il avait le culte du home. Il n'y travaillait point, car il faisait chaque chose en son temps et en son lieu, et n'avait de crayons et de pinceaux qu'à l'atelier Fergan ; mais c'est chez lui qu'il préférait de s'amuser. Il y donnait à ses amis de petites soirées, où il fabriquait lui-même les cocktails, et jouait du banjo pour divertir l'assistance. Il y accueillait poliment toutes les femmes qui lui témoignaient le désir d'y venir tuer une heure ou deux, et il goûtait fort ce passe-temps, à quoi il n'avait jamais songé jusqu'à son départ de l'Amérique. Enfin il y attendait, ce soir, ceux de ses camarades qui devaient faire avec lui « une entrée » au bal Fergan.

Il fut prêt bien avant l'heure, vu la simplicité de son costume. Il éprouvait une impatience qui ne lui est pas ordinaire. C'est qu'il n'attendait pas que ses camarades, mais une petite femme, renommée chez les peintres de ce temps-là pour la perfection de son genou, et dont le reste n'était pas moins bien que le genou. Elle s'appelait Nini. Davy Pipe n'avait pas, à proprement parler, de prédilection pour elle; car ses sentiments, à l'égard de toutes les femmes jeunes et jolies, étaient d'une remarquable égalité : c'est elle qui lui marquait de la prédilection, en lui refusant tantôt six semaines ce qu'elle accordait aux indifférents sans se faire prier. Mais Davy Pipe n'avait pas lieu de croire que cette réserve s'éternisât. Il avait même de fortes présomptions qu'elle dût céder cette nuit, au retour du bal. Il n'en était que plus

impatient de voir Nini arriver, avec les autres.

Heureusement, les autres ni elle ne se firent point attendre. Leurs costumes étaient de même sorte que celui de Davy Pipe, puisqu'il s'agissait de faire « une entrée ». Ils furent prêts en un tour de main, et arrivèrent rue Jacob avant dix heures. Les domestiques et les pensionnaires de l'hôtel vinrent les admirer sur le pas des portes, et ne se scandalisèrent point, vu que tout est permis aux artistes. Il faut avouer que, sauf Davy Pipe, ils avaient plutôt l'air de champions nageurs que de guerriers grecs. Nini elle-même, en dépit de sa tunique transparente, plissée accordéon, était bien plus de Montmartre que de Tanagra.

— Voici ton courrier, dit-elle.

La portière l'en avait chargée, comme juste, pour s'épargner les quatre étages. Mais Davy Pipe, qui est bien élevé, ne décachette pas ses lettres devant témoins. Il les jeta sur le bureau, sans même les regarder, et se mit à battre une douzaine de cocktails. On les but, puis l'on fit appeler les fiacres, à raison d'un pour trois personnes, la légèreté des costumes ne permettant point à ces messieurs de prendre ces dames sur leurs genoux, au moins à l'aller.

***

Les pronostics de Davy Pipe se réalisèrent : Nini rentra rue Jacob avec lui, sur le coup de six heures du matin. Cela se fit sans pourparlers, dont ils n'étaient capables ni l'un ni l'autre après un souper copieux. Dans la voiture, ils évitèrent même de causer, craignant de dire des sottises. Ils traversèrent le vestibule à tâtons, et quand ils atteignirent la première marche de l'escalier, Davy prit Nini dans ses bras pour la monter ; elle se laissa faire. Comme il avait de la littérature, il se rappela le début de *Sapho*, d'Alphonse Daudet. A chaque étage, il soufflait, et grognait, en riant d'un air hébété :

— Piano...

Il fut bien aise de la déposer enfin sur le lit, où elle s'endormit dans l'instant même. Alors, comme il avait une certaine conscience d'être gris, et craignait aussi d'avoir pris un rhume, il passa dans la pièce voisine, versa de l'eau bien froide dans la baignoire, et s'y trempa.

Quand il revint, Nini dormait toujours. Il avisa ses lettres, les soupesa, et remarqua qu'il y en avait une bordée et cachetée de noir. Il n'attacha aucune importance à ce détail, mais ce fut cette lettre-là qu'il ouvrit. Environ une demi-heure après, Nini se réveilla en sursaut, et le vit qui pleurait à chaudes larmes, assis tout nu devant son bureau, avec une lettre noire à la main. Elle poussa un cri d'effroi, et lui demanda ce qu'il avait.

— Mon oncle est mort ! répondit-il.

Elle lui fit observer qu'il ne l'avait jamais vu. Frappé de la justesse de cette observation, il sécha aussitôt ses larmes, mais répliqua qu'il est bien naturel de pleurer un parent si généreux. Elle en demeura d'accord : elle est sentimentale, et veut que ses amants aient du cœur ; pour témoigner de l'intérêt à Davy Pipe en cette triste circonstance, elle le pria de lire tout haut la lettre, dont il n'avait encore déchiffré que les premières lignes.

Après l'annonce, sans phrases, du décès,



NINI ÉTAIT PLUS DE MONTMARTRE QUE DE TANAGRA.

la lettre contenait un résumé du testament, qui instituait Davy Pipe légataire universel, sous trois conditions. La première était que Davy, actuellement catholique, embrasserait la religion réformée ; la seconde, qu'il poursuivrait ses études de peinture jusqu'à l'âge de vingt-six ans et demi, et qu'il obtiendrait alors une mention honorable au Salon des Champs-Elysées ; et la troisième, qu'il s'abstiendrait des femmes jusqu'à ce même âge de vingt-six ans et six mois.

Nini, en entendant ces derniers mots, sauta à bas du lit, et se drapa le plus modestement qu'elle put dans ce qui lui restait de sa tunique.

— Qu'est-ce que tu fais? lui dit le jeune Américain, avec surprise, mais avec calme.

— Je f... le camp, répondit cette brave fille. Tu ne vas pas rater une fortune pareille pour le plaisir de coucher avec moi !

Davy la remercia, mais lui assura que depuis bien longtemps il ne méritait plus la fortune de l'oncle Simmonds.

— C'est juste, dit-elle, en se replaçant sur le lit, où elle se rendormit tout aussitôt.

Lorsqu'ils se réveillèrent, vers deux heures, Davy Pipe vit bien qu'il était couché près d'elle ; mais le plaisant est qu'ils ne purent se rappeler ni l'un ni l'autre s'ils avaient violé une fois de plus la troisième clause du testament, ou si cela leur restait à faire.



ILS NE PURENT SE RAPPELER...

II

LA BONNE CONSCIENCE

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire? demanda Nini à Davy Pipe, dès qu'il lui parut en état de s'intéresser à des choses sérieuses.

Il ne comprit pas la question. Elle répéta :

— Qu'est-ce que tu comptes faire, *rapport* à la fortune de ton bon oncle?

Et, prévenant sa réponse, elle poursuivit :

— Tu dis que tu ne mérites plus cette fortune depuis longtemps, et il est vrai que tu la mérites encore moins depuis cinq minutes. Mais écoute-moi bien, mon chéri. Je ne te donnerai pas un mauvais conseil. Il se peut que je sois ce que je suis, mais je suis tout de même une honnête fille pour l'argent. Je n'ai jamais fait tort d'un centime à personne. Si je croyais que tu as perdu moralement la fortune de ton oncle parce que tu as manqué à la condition du testament, je serais la première à te dire : « Mon vieux, n'y touche pas. » Mais il ne suffit pas d'être honnête, il faut aussi avoir le sens commun. C'est bien clair que tu dois être exproprié, si on prend son boniment au pied de la lettre. Il te défend de connaître les femmes avant l'âge de vingt-six ans et demi, et à vingt-deux ans tu en as déjà connu plusieurs, moi entre autres. Dis donc... le savais-tu qu'il écrirait ça dans son testament? Non. Alors ! Il n'avait qu'à te prévenir, cet homme, tu te serais peut-être tenu tranquille. Moi, il me semble... je juge à mon idée... il me semble que tu seras en règle avec lui si, à dater de demain (ne comptons pas aujourd'hui : une fois de moins, une fois de plus...) si, à dater de demain, tu t'abstiens... comme il veut (quel drôle de type !)... Tu verras d'ailleurs qu'on s'en passe très bien.

— Oui, repartit naïvement Davy Pipe.

Un Français n'eût pas manqué de

répondre : « Tes faveurs valent toutes les fortunes du monde. » Mais Nini ne l'aurait pas cru, et Davy ne le pensait pas. Ils étaient bien faits pour s'entendre. Davy Pipe, comme Nini, était scrupuleusement honnête, mais il avait le sens commun. Il eût renoncé de lui-même à la succession de l'oncle Simmonds, s'il avait pu se croire déchu de ses droits ; mais il ne concevait pas que l'on puisse enfreindre un testament que l'on ignore, et, selon la forte parole de Nini, il ne se sentait point de responsabilité.

Cependant, comme il était un peu plus raffiné que son amie, il avait aussi un peu plus de réserve dans ses conclusions. Certes, il ne pensait pas devoir payer d'une fortune les petits péchés, assez rares, qu'il avait commis contre le septième commandement ; mais il pensait devoir les expier, en même temps qu'il ferait le ferme propos d'éviter la récidive. « Quelle chance, se dit-il, que je ne sois pas encore protestant ! » Et il apprécia les avantages de la religion catholique, qui, grâce au sacrement de pénitence, permet de passer l'éponge effectivement, de supprimer toute trace d'un péché, qui autrement coûterait au pécheur plusieurs millions.

La religion tenait une grande place dans la vie de Davy Pipe, comme dans la vie de tous les Anglo-Saxons, même catholiques. Il n'avait pas fait sa première communion à sept ans, mais il avait reçu dès l'enfance une bonne éducation chrétienne. Ses maîtres lui avaient enseigné les dogmes comme des théorèmes, il les savait imperturbablement comme sa table de multiplication, et il ne soupçonnait pas que certaines personnes doutent des vérités éternelles. Il était incapable de doute. Il croyait que toutes les difficultés de la doctrine et de la morale sont résolues depuis longtemps, pour notre plus grande commodité. Nous n'avons plus besoin d'y penser : Davy Pipe n'y pensait jamais. Il pratiquait, parce que tous ses compatriotes pratiquent, et qu'il faut bien se soumettre à une discipline. Le dimanche, il ne faisait rien de ses dix doigts. Il avait une bible sur sa table. Il ne la lisait point, parce qu'il était catholique ; mais il était surtout religieux à l'américaine, sans toutefois pousser l'orgueil, comme les réformés, jusqu'à s'ériger en souverain juge de soi-même, et lorsqu'il sentait quelque petit embarras de conscience, il s'adressait à un prêtre de son pays.



— ALORS QU'EST-CE QUE TU COMPTES FAIRE?

Il n'avait rien de mieux à faire, en une si grave conjoncture. D'abord, il voulait

obtenir l'absolution au plus tôt ; puis, entendre, de la bouche d'une personne qualifiée, qu'il avait raison de ne pas attribuer au testament de son oncle un effet rétroactif. Comme il ne remettait jamais au lendemain ce qu'il pouvait faire le jour même, il se leva et s'habilla, afin de signifier à Nini qu'elle n'avait



— JE REVIENDRAI TE VOIR DE TEMPS A AUTRE, EN AMIE.

plus qu'à se retirer. Elle n'eût pas demandé mieux ; mais pouvait-elle sortir en plein midi, rue Jacob, vêtue d'une tunique de gaze plissée accordéon et trouée de toutes parts?

— Ne t'inquiète pas de moi, dit-elle, sors, va-t'en à tes affaires. Je vais envoyer chercher un tailleur (elle voulait dire un costume tailleur), et quand tu rentreras ici, tu ne m'y trouveras plus.

Elle ajouta gentiment :

— Je reviendrai te voir, de temps à autre, en amie.

Il lui secoua les mains avec cordialité.

Le prêtre américain qui purgeait deux ou trois fois par an la conscience de Davy Pipe s'appelait l'abbé Smith. Il ressemblait à Davy Pipe comme un frère. Il avait bien une dizaine d'années de plus, mais il était rasé. Il tenait comme lui de l'athlète et de l'empereur romain. Il avait le même air de candeur, avec un peu plus de froideur et de gravité. Il était parfaitement honnête, comme Davy Pipe, et il n'avait pas moins de bon sens. Son jugement était prompt et sûr, et il tranchait les cas de conscience comme Alexandre faisait le nœud gordien : c'est probablement la meilleure des casuistiques.

Il desservait une chapelle voisine de l'Etoile. Il demeurait tout à côté, à

l'hôtel. Davy le chercha d'abord dans son église, ne l'y rencontra point, et monta droit à sa chambre, dont il savait le numéro. Il frappa, ouvrit, et vit l'abbé qui expédiait sa correspondance, assis devant un de ces meubles à deux fins qu'on trouve dans les hôtels, qui servent aux hommes de table à écrire et aux femmes de table à coiffer.

Pipe et Smith se souhaitèrent le bonjour, s'interrogèrent simultanément et réciproquement sur leur santé, et négligèrent l'un comme l'autre de répondre à cette question. Puis le prêtre demanda au jeune homme s'il y avait quelques nouvelles.

— Mon oncle est mort, dit Davy Pipe.

— Réellement? dit l'abbé.

Ces deux répliques furent proférées machinalement et sans émotion. Après coup, Davy Pipe prit un air sérieux, mais point cafard, ni même triste. L'abbé lui secoua la main, et ils se turent vingt secondes, par convenance. Ensuite ils changèrent de place, et s'assirent l'un vis-à-vis de l'autre aux deux coins de la cheminée.

Davy reprit, sans faire de phrases superflues :

— Il me laisse toute sa fortune.

— Bien, dit l'abbé.

— Il souhaite, fit Davy en rougissant, que je poursuive mes études de peinture jusqu'à l'âge de vingt-six ans et demi.

L'abbé, qui scrute des âmes du matin au soir, pensa bien que ce n'était point cela qui faisait rougir Davy Pipe, et il attendit la suite, en regardant son interlocuteur dans les yeux.

— Il souhaite également, reprit Davy en rougissant encore plus, que j'obtienne, à cet âge, une mention honorable au Salon des Champs-Elysées.

Il y eut un silence presque pénible. Davy dit enfin, d'un ton énergique, mais modeste, qu'il pensait être capable d'obtenir cette récompense dans le délai prescrit.

— Je pense ainsi, dit poliment le prêtre, qui continuait d'envisager Davy Pipe, et d'attendre.

Davy trouva le moyen de rougir encore, mais ne put baisser les yeux pour dire :

— Enfin, il souhaite que je m'abstienne des femmes jusqu'à ce même âge de vingt-six ans et six mois. Je fais le ferme propos de m'en abstenir, mais je dois avouer que je ne m'en suis pas abstenu jusqu'à présent. Suis-je responsable?

— Cela dépend, dit l'abbé Smith. Vous êtes responsable à l'égard de Dieu, dont vous avez transgressé le commandement sept ; mais vous n'êtes pas responsable à l'égard de monsieur votre oncle, dont vous ne pouviez prévoir le testament.

— Vous pensez donc que je ne suis pas déchu de mes droits à la succession?

— Je le pense absolument, répondit l'abbé Smith sans la moindre hésitation.

Mais il ajouta :

— Il serait bon toutefois d'effacer le passé.

— Par la confession? dit Pipe.

— Oui, dit l'abbé Smith.

— Je suis prêt, dit Pipe, en s'agenouillant devant le fauteuil du prêtre.

Il fit lés prières d'usage, énuméra ses péchés, et quand l'abbé prononça les paroles qui délient, il se sentit positivement soulagé d'un grand poids.

Il se releva en souriant. Son visage avait une expression d'innocence et de puérilité, avec un rien de malice. Il remercia en fort bons termes l'abbé Smith, qui venait vraiment de lui rendre un signalé service, et lui dit « adieu » en français.

— Au *revouër*, répondit l'abbé, usant de la même langue, mais avec un terrible accent.

— Non, adieu, fit Davy Pipe. Parce que mon oncle a mis une troisième condition à l'héritage, c'est que je devienne protestant. Je ne dois donc pas vous revoir. Je regrette. *Excuse me.*

III

LE GARDE DU CORPS

Davy Pipe rentra chez lui délivré de tout scrupule, sûr de son droit d'hériter, enfin parfaitement tranquille du côté de la conscience ; mais un autre souci le travaillait. Il savait bien qu'il ne toucherait à aucune femme d'ici à quatre ans et six mois, et il ne doutait pas de lui-même ; mais il craignait que ses camarades ne voulussent point comprendre un changement de régime si brusque et si étrange, qu'ils n'en fissent des gorges chaudes, ou que même ils ne lui tendissent des embûches pour le faire succomber à la tentation. Ce brave garçon avait besoin de sentir autour de lui une approbation et une sympathie universelles : c'était son unique faiblesse.

S'il eût vécu parmi des Américains ou des Anglais, les choses se fussent passées tout simplement. Personne ne se fût mêlé de ce qu'il avait pu faire avant le décès de son oncle ni de ce qu'il ne faisait plus depuis, et il eût continué de n'en rien dire à ses plus intimes, après comme avant. Mais ces diables de Français ne respectent pas la liberté individuelle. Davy, qui avait coutume de publier ses bonnes fortunes, pensa bien que sa réserve étonnerait et que l'on ne se gênerait point pour lui poser des questions. Il était trop Anglo-Saxon pour avoir un sentiment fort vif du ridicule; mais il était trop Parisien pour demeurer insensible à la raillerie ; et comme il avait cette sorte de teint que les gens de sa race

appellent *pink and white*, il rougissait à tout propos.

Les Français ne sont pas si terribles : les camarades de Davy Pipe lui firent une bonne surprise. Il retourna dès le lendemain à l'atelier, car il n'avait pas trop de quatre ans et demi pour se mettre en état d'obtenir une mention honorable, et il ne voulait pas perdre une minute.

« Nini, se disait-il, n'a pas manqué de leur raconter mon histoire : ils vont me faire une entrée et me battre un ban. »

Tout au contraire, dès qu'il parut, la conversation, qui était fort animée, et sans doute fort libre, s'interrompit subitement. Les amis particuliers de Davy Pipe quittèrent leurs places et vinrent lui serrer la main, en prenant ce qu'on appelle un air de circonstance et qui ne saurait être défini autrement. Ils n'ajoutèrent point de commentaires, mais Davy Pipe sentit qu'on lui faisait des compliments de condoléances et en fut touché. Il ne démêlait point si on le plaignait d'avoir perdu son oncle ou d'être condamné à une abstinence incommode. Il alla gravement s'asseoir et mit le nez sur sa besogne.

Son deuil lui donnait de l'importance, et il ne s'étonnait point que ses camarades lui témoignassent de la déférence. Mais ils continuèrent de lui en témoigner au bout de deux ou trois jours, quand ils auraient dû n'y plus penser, et que lui-même, à vrai dire, n'y pensait plus guère. Davy Pipe se creusa la tête pour s'expliquer cette attitude, et ne soupçonna pas un instant que sa fortune en pût être cause. Les artistes, même en herbe, sont désintéressés par hypothèse. et méprisent l'argent. Mais, au-dessus de certains chiffres, on ne peut vraiment plus le mépriser. Sachant, à deux ou trois près, ce que l'oncle Simmonds avait laissé de millions, les jeunes élèves de l'atelier Fergan trouvaient que le denier valait la peine de se priver un peu pendant quatre ans et demi. C'est même pour ce motif que la situation de Davy Pipe ne leur semblait point ridicule. D'ailleurs, il était Américain. Ils eussent ri peut-être, malgré l'héritage, d'un Français condamné à cinquante quatre mois de chasteté ; mais, pour un Américain, cela leur paraissait la moindre des choses. Ils étaient même choqués, à la réflexion, que Davy Pipe n'eût point pratiqué de tout temps une vertu si naturelle à ceux de sa race qu'un Anglo-Saxon a toujours l'air de contrarier les vœux de la nature quand précisément il y cède. Le cas de Davy Pipe ne leur semblait donc point risible, ni peu honorable pour l'atelier. Ils étaient fiers de possèder cet oiseau rare. Ils s'en targuaient auprès des élèves des autres ateliers Fergan. Ils ne songeaient point à semer de tentations et d'embûches la route ardue de Davy Pipe : ils prétendaient le mener sans accident jusqu'au terme de son épreuve et le protéger au besoin contre lui-même.

Ils n'osèrent point, d'abord, le surveiller ; mais ils prirent soin d'éviter, durant les séances, tous les sujets de conversation qui pouvaient rappeler à Davy Pipe la chose défendue. Ils s'interdirent les chansons gauloises, et comme ils n'en savaient pas d'autres, ne chantèrent plus en travaillant. Ils châtièrent leur langage, et comme leur verve se refroidissait sitôt qu'ils n'usaient plus d'un vocabulaire assaisonné, ils en arrivèrent à ne plus parler du tout.

Un jour, l'un des grands peintres qui venaient à tour de rôle corriger leurs académies, dit en ouvrant la porte :

— Eh bien, vous ne faites guère de boucan ! J'ai cru que je m'étais trompé et que c'était le jour de ces demoiselles.

Tous les yeux se tournèrent vers Davy Pipe, qui rougit, à son ordinaire, mais sans mauvaise humeur, et qui même sourit malicieusement.

— Ah ! oui... murmura le grand peintre, qui était au courant de l'histoire comme toute la terre.

Et il vint corriger avec une particulière sollicitude l'esquisse de Davy Pipe, n'oubliant point que la mention honorable au Salon des Champs-Elysées était aussi une des conditions de l'héritage.

Tous ces jeunes hommes, avec leurs façons demoiselles (selon l'expression du grand peintre), décontenançaient les modèles eux-mêmes, qui faisaient mille simagrées pour se mettre en tenue de modèles. Nini, quand vint son tour de pose, sentit cette gêne, promena sur l'assistance un regard étonné, enfin avisa Davy Pipe.

— Comment, dit-elle, tu es là?

Elle refusa carrément de se déshabiller.

Cette bêtise mit hors de lui Davy Pipe, qui n'avait point trouvé mauvais jusqu'alors qu'on le respectât.

— Tu n'es pas folle? dit-il.

Il ajouta, à tue-tête, — car il n'était pas fâché que tout le monde l'entendît :

— Je sais peut-être comment tu es faite. Il me semble que je te connais dans les coins.

Cette observation, qui n'apprenait rien à personne, singulièrement à Nini, la piqua au vif, et elle poussa les hauts cris, ni plus ni moins qu'une austère petite bourgeoise qu'un homme mal élevé insulte par erreur dans la rue. Les élèves, qui avaient le plus grand besoin de se détendre, firent chorus ; et comme ils avaient également besoin de lâcher tous les gros mots qu'ils retenaient depuis plusieurs semaines, ils se mirent à dialoguer comme à Waterloo, les uns en français, les autres en anglais.

Nini, qui changeait aisément d'idée, cria dans le tohu-bohu qu'elle était bien sotte de se gêner pour cet animal-là, et se dévêtit en un tour de main. Mais dès

qu'elle fut sur la planche, elle voulut se réconcilier avec Davy Pipe.

— Viens tout de suite m'embrasser ! lui dit-elle.

Quelle imprudence ! Elle était nue. Au fait, cela était sans danger, devant tous ces hommes prêts à intervenir.

Mais les langues étaient déliées : on

— Comme tu dois t'embêter ! dit un autre.

Un troisième demanda :

— Pourquoi est-ce qu'il ne nous invite plus?

Davy, qui aimait fort de recevoir, n'osait plus inviter ses camarades depuis qu'il ne lui était plus loisible de partager



— VIENS TOUT DE SUITE M'EMBRASSER ! LUI DIT-ELLE.

osa parler à Davy Pipe plus catégoriquement. A l'instigation de Nini, on lui demanda, ce fut elle-même qui lui demanda, s'il ne lui était arrivé encore aucun accident. Il jura que non, et on le crut. On respira. Mais on frémit : c'était miracle que l'accident ne fût pas arrivé. Car enfin, pour l'éviter, que faisait-on?

— A quoi, dit un des peintres, emploies-tu tes soirées?

tous leurs divertissements. Mais il se garda bien d'avouer ce motif, et il invoqua le prétexte de son deuil. On lui répondit que le deuil d'un oncle ne se porte pas des éternités. Il ne se fit point prier davantage, et annonça qu'il donnerait trois soirées par semaine, les mardis, jeudis et samedis.

— Et les autres jours? dit Nini, qui avait de la méfiance. Qu'est-ce que tu feras les autres jours?

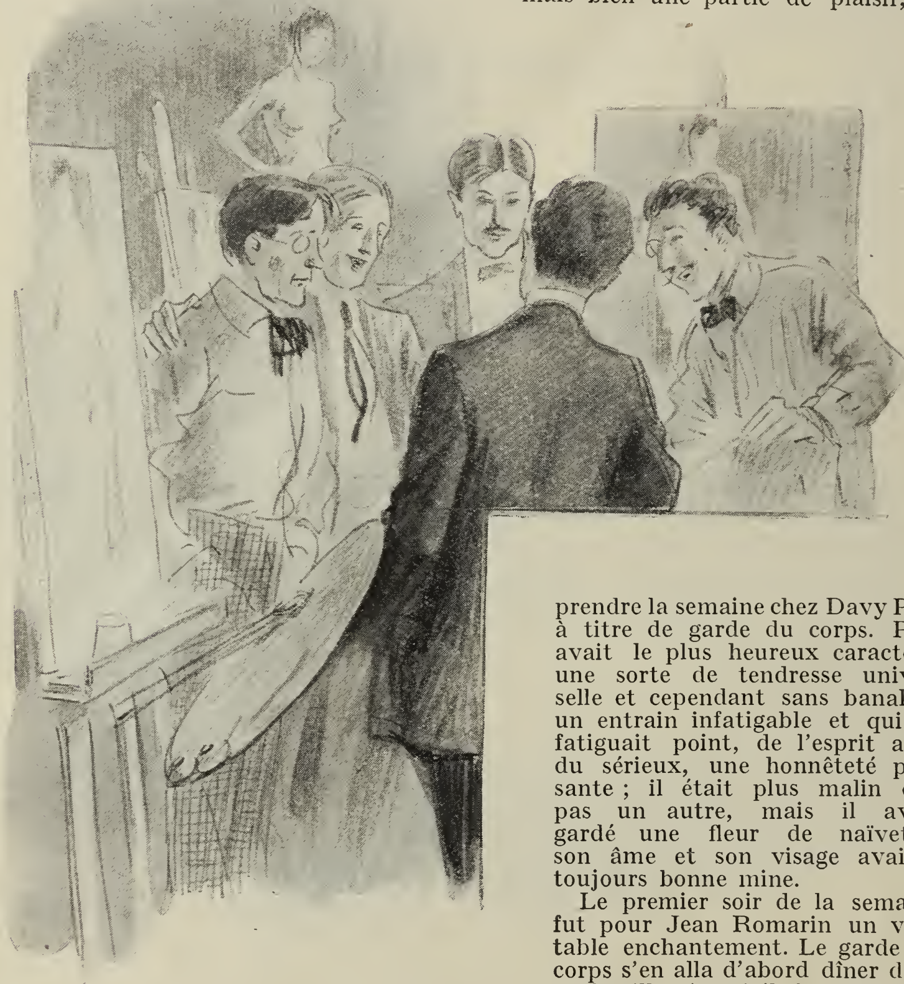
— Vous ne pouvez pourtant pas être toujours sur mon dos ! dit en riant Davy Pipe.

— Pourquoi pas? dit le massier. Tous, non. Mais un jour l'un, un jour l'autre.

— On pourrait prendre la semaine, dit le doyen des élèves, qui venait d'achever son service militaire.

Cette proposition fut adoptée, et la délibération fut close. On tira au sort qui prendrait, le soir même, le premier tour de semaine.

Ce fut un Parisien de Paris, nommé Jean Romarin, qui avait le nez en trompette, un rien de moustache en brosse, beaucoup de cheveux blonds mal coiffés, de petits yeux perçants, et qui était fort laid, mais fort drôle.



— A QUOI EMPLOIES-TU TES SOIRÉES?

IV

IMPRUDENCE

Jean Romarin ne dissimula pas sa joie et reçut les félicitations de ses camarades, qui l'envièrent : tous pensaient que ce n'était pas une corvée, mais bien une partie de plaisir, de prendre la semaine chez Davy Pipe à titre de garde du corps. Pipe avait le plus heureux caractère, une sorte de tendresse universelle et cependant sans banalité, un entrain infatigable et qui ne fatiguait point, de l'esprit avec du sérieux, une honnêteté plaisante ; il était plus malin que pas un autre, mais il avait gardé une fleur de naïveté : son âme et son visage avaient toujours bonne mine.

Le premier soir de la semaine fut pour Jean Romarin un véritable enchantement. Le garde du corps s'en alla d'abord dîner dans sa famille, à qui il fit connaître, sans précautions oratoires, qu'il découcherait sept nuits de suite, mais que sa vertu ne s'en porterait pas plus mal, puisqu'il s'agissait précisément de surveiller celle d'un ami. Aussitôt après le café, il se rendit rue Jacob, où il trouva Davy Pipe, qui avait à peine pris le temps de se nourrir, occupé à déménager l'appartement. Le divan du salon était un divan-lit, et il aurait suffi d'y mettre des draps ; mais Davy se piquait d'offrir à ses surveillants une hospitalité confortable et américaine. Bien des raffinements

lui paraissaient indispensables, dont Romarin ni les suivants de la semaine ne se fussent jamais avisés tout seuls. Il prétendait même, selon le goût de chacun, modifier l'arrangement des bibelots. Il passa le temps, jusqu'à plus d'onze heures, à décrocher et à raccrocher des cadres. Il ne laissait pas de s'interrompre fréquemment pour fabriquer et pour déguster des cocktails.

Les saillies de Davy Pipe tenaient Romarin éveillé, mais les cocktails avaient un effet contraire. Il se glissa entre les toiles : Davy Pipe prit son banjo, s'assit sur le pied du divan, et se mit à pincer les cordes en chantant à plein gosier, comme un nègre. Cette musique n'empêcha pas Romarin de ronfler au bout de deux minutes. Mais les voisins avaient le sommeil moins facile, et ils donnèrent des coups de poing dans la cloison, qui firent taire Davy Pipe, sans réveiller Jean Romarin.

Davy considéra la sentinelle endormie à son poste, et fut tenté de lui faire une bonne farce. La seule bonne farce était de filer. Pipe n'avait guère envie de sortir ; mais, pour la drôlerie de la chose, il s'y résolut.

Il passa dans sa chambre à coucher, revêtit son habit noir, car il était correct en toute circonstance. Il traversa le salon, où Romarin dormait de tout son cœur, sortit sur la pointe du pied, ferma la porte à double tour, dégringola ses quatre étages, et se trouva sur le trottoir de la rue Jacob, bien empêché de ce qu'il pourrait faire : car que faire, même à Paris, environ minuit moins un quart, quand il y a une chose qui serait si naturelle à cette heure-là, et qui est rigoureusement défendue ?

Mais, pour rien au monde, Davy Pipe ne serait rentré avant l'aurore. Il n'était nullement noctambule, et n'aimait point de se promener pour se promener, sans but, surtout à pied : il prenait plus volontiers des voitures. Cependant, pour passer le temps, il s'en alla de son pied jusqu'à la place de la Concorde, jusqu'à la rue Royale, et sans le faire exprès, jusque chez Maxim. Quand il se trouva devant la porte de cet établissement, il se dit, sagement, que l'on peut jouer avec le feu, mais pas à ce point-là, et il poursuivit son chemin.

A l'autre bout de la rue, il s'arrêta encore devant la porte de Durand, qui n'est pas si dangereux. Il n'y pensait rencontrer aucune figure de connaissance ; mais, comme il ne voulait négliger aucun moyen de tuer le temps, il entra. Il fit, d'un air un peu solennel, le tour des salons, et il aperçut le grand peintre qui vient une fois par semaine donner des conseils aux élèves de l'atelier Fergan, et qui lui avait témoigné, l'autre jour, une sollicitude particulière. Comme le terme de grand peintre peut s'appliquer à trop de peintres et n'est pas plus distinctif qu'une décoration, le moment paraît venu de révéler que ce grand peintre-ci s'appelait Jules Dupont.

Jules Dupont (de l'Institut) sortait de la Comédie-Française, où il avait assisté à une première, en compagnie de madame Jules Dupont, son épouse ; de mademoiselle Diane Dupont, sa fille, et d'une nièce orpheline, Colette Dupont, qu'il avait recueillie et qu'il élevait. Les Dupont avaient rencontré à la Comédie-Française le docteur Paturot, qui est si occupé toute l'après-midi qu'il ne fait guère qu'un repas par jour sur le coup



JEAN ROMARIN.

d'une ou deux heures du matin. Le docteur Paturot était accompagné, comme d'ordinaire, de madame Paturot, qui ne le quitte pas plus que son ombre ; de madame Valescure, qui le quitte encore moins, et de M. Valescure, qui suit sa femme puisque ce n'est pas elle qui le suit, de même que Mahomet va à la montagne. Les Dupont, les Paturot et les Valescure s'étaient demandé, à l'entr'acte, si l'on n'irait pas prendre quelque chose chez Durand. Cette question est l'une de celles dont il faut dire que « les poser, c'est les résoudre ». Les Valescure, les Dupont et les Paturot (qui appartiennent, comme l'on voit, à la plus austère bourgeoisie) s'étaient donc rendus de la place du Théâtre-Français à celle de la Madeleine, répartis en trois limousines selon les affinités et les adultères.

Il est rare que M. Jules Dupont (de l'Institut) rencontre ses élèves de l'atelier Fergan dans le monde ou les restaurants de nuit ; et quand, par hasard, il les y rencontre, il se borne à leur adresser un petit signe de tête protecteur. Mais c'est qu'aucun de ses

élèves ne possède une fortune comparable à celle que Davy Pipe venait d'hériter sous condition. Il est vrai que les artistes méprisent l'argent. Cela est un peu moins vrai des artistes arrivés, comme M. Jules Dupont (de l'Institut); et puis, nous avons déjà vu qu'il serait puéril de le mépriser à partir d'un certain chiffre. Mademoiselle Diane Dupont n'était âgée que de dix-sept ans : il était donc infiniment probable qu'elle ne se marierait pas avant quatre ans et demi, et il n'était pas invraisemblable que le jeune homme encore inconnu qui l'épouserait un jour fût, à l'heure présente, justement âgé de vingt-deux ans, M. Jules Dupont ne fit point ces réflexions si catégoriquement, mais il observa que son élève était fort bien en habit, et au lieu de lui adresser un signe protecteur, de la tête, il lui adressa, de la main, un signe amical, puis il se pencha à l'oreille de madame Dupont, et murmura :

— Tu sais, c'est ce jeune Américain dont je t'ai raconté l'histoire.

— Oui !... murmura madame Dupont, qui calcule comme Inaudi, mais n'applique point cette faculté prodigieuse à de pures abstractions.

M. Jules Dupont se crut alors autorisé à faire un deuxième signe, que Davy Pipe prit pour une invitation de s'approcher.

Davy rougit, comme de coutume ; mais cette rougeur n'était point chez lui un symptôme de timidité. Il secoua vigoureusement la main de M. Jules Dupont, puis celles de mesdames Dupont, Paturot, Valescure, de M. le docteur Paturot, de mesdemoiselles Diane et Colette Dupont, à qui il eut l'honneur d'être présenté. M. Dupont lui fit un troisième signe, et il s'assit. Il se trouva placé précisément à droite de mademoiselle Diane, mais aussi à gauche de mademoiselle Colette, et en face de madame Valescure, qui ne put se tenir de poser aussitôt son pied sur celui d'un vis-à-vis si séduisant.

Davy Pipe retira son pied, dès qu'il le crut pouvoir faire sans impolitesse, et porta secours à la conversation qui menaçait de languir ; les Dupont, les Paturot et les Valescure se voyaient beaucoup trop souvent pour n'avoir pas épuisé depuis longtemps tout ce qu'ils pouvaient avoir à se dire. Ils s'étonnèrent de s'amuser. Davy leur parut charmant et sympathique. Il faisait preuve d'un tact vraiment exquis. Il témoignait du respect à madame Dupont, qui est respectable ; à madame Paturot, qui est insignifiante; à madame Valescure, qui ne lui plaisait point, et de la familiarité aux demoiselles, sans toutefois passer la mesure.

Mademoiselle Diane le tenait à distance, et mademoiselle Colette le provoquait. Ces deux jeunes filles étaient élevées ensemble et selon les mêmes principes, mais l'une l'était fort bien et l'autre fort mal. Mademoiselle Diane était ce qu'on appelle une vraie jeune fille, et mademoiselle Colette une jeune fille à l'américaine. Mademoiselle Colette avait bon cœur et était reconnaissante à son oncle de ce qu'il voulait bien faire pour elle, mais elle détestait sa cousine et en usait machinalement avec tous les hommes comme si elle avait eu dessein de les lui souffler. Ces manières irritaient monsieur et madame Dupont; mais, sauf ce petit accroc, et un peu d'humeur de madame Valescure, tous les convives se louèrent de Davy Pipe ; et lorsque l'on se sépara, vers quatre heures du matin, on se promit, on lui fit promettre de recommencer la petite fête.

Les Valescure prétendaient même le reconduire chez lui ! Il refusa et prit un taxi-auto. Il ne pensait déjà plus qu'à son garde du corps, et au bon tour qu'il venait de lui jouer. Il prit soin, en rentrant, de faire le plus de bruit possible, et alluma, d'un coup, toutes les lampes électriques du salon.

Cette fois Jean Romarin se réveilla en sursaut.

— Quoi? Qu'est-ce que c'est? cria-t-il, ses cheveux dans les yeux, et regardant, au travers, Davy Pipe qui riait de tout son cœur.

— Eh bien, je rentre ! dit Pipe. Il est temps, peut-être : il est quatre heures. Je viens de souper.

— Bon Dieu de bois ! fit Romarin, en sautant, sans savoir pourquoi, à bas du lit.

V

QUITTE POUR LA PEUR

Jean Romarin n'était pas un puritain en morale, ni un faiseur d'embarras ; mais il avait de la probité, il ne badinait pas avec une consigne. Il entendait ordinairement la plaisanterie, mais celle-ci le fâcha. Il se calma vite, puisque Davy Pipe lui affirmait que rien d'irréparable ne s'était consommé ; il dit seulement, d'un ton bourru :

— Je te croyais plus sérieux. Passe pour cette fois. C'est la dernière. Je te réponds que tu ne bougeras plus sans ma permission, tant que je serai de garde.

Et Davy Pipe, la mine contrite, s'y engagea.

Ils résolurent de passer la soirée tête à tête, au coin du feu. Cette perspective n'effrayait pas Jean Romarin, qui savait bien qu'on ne s'ennuie pas une minute avec Davy Pipe. Mais, ce soir, ce fut comme un fait exprès. Davy resta morne et ne trouva pas une drôlerie à dire. Il avait

la bonne volonté de divertir son camarade ; mais justement il avait trop de bonne volonté : d'habitude, il faisait des frais pour ses hôtes, instinctivement et sans y penser. Jean Romarin, qui avait son franc-parler avec lui, comme il est naturel à cet âge, lui dit, vers neuf heures trois quarts :

— Mon vieux, je vais t'avouer une chose : je m'embête à quarante sous de l'heure.

— Moi aussi, répondit avec la même franchise Davy Pipe.

Ils se donnèrent une bonne poignée de mains, sans doute en témoignage de condoléance. Ils n'avaient absolument rien à faire, le déménagement étant terminé. Davy Pipe considéra mélancoliquement son banjo ; mais ce n'est pas quand on le considère mélancoliquement qu'on est tenté de le décrocher et de faire le nègre.

Par bonheur, Davy Pipe avait beau être un solide garçon, sa nuit blanche l'avait fatigué, il tombait de sommeil. Jean Romarin, qui avait dormi douze heures, ne pensait pas recommencer de sitôt ; et Davy Pipe, comme les enfants, osait bien avouer sans détour qu'il s'ennuyait, mais se serait fait pendre plutôt que de convenir qu'il avait sommeil. Il s'y résigna pourtant, tout d'un coup, lança ses vêtements aux quatre coins de la chambre, se glissa jusque tout au fond de son lit, et se mit dans le même instant à ronfler comme un orgue.

— C'est le comble ! s'écria Jean Romarin, qui se couchait aussi par imitation, et qui ne tarda pas de ronfler également, si fort qu'il se réveilla soi-même.

Il pensa que c'était Davy, siffla, le réveilla, se rendormit, fut réveillé de nouveau, l'appela encore ; enfin ils passèrent bien un quart d'heure à se réveiller réciproquement et à se rendormir; après quoi, ils s'abîmèrent tous les deux dans un sommeil si profond qu'on aurait pu tirer le canon ou faire éclater un pneu.

Au matin, ils étaient reposés, gais, alertes, fort étonnés et mortifiés d'avoir pu s'assommer la veille.

— Qu'est-ce qui nous a pris, mon vieux? se disaient-ils, en boxant pour se détendre.

Ils partirent de bonne heure pour l'atelier, abattirent leur besogne en conscience ; et rentrèrent le soir, contents d'eux-mêmes et de la vie. Mais il faut croire que le crépuscule avait une influence sur leur humeur. Dès le seuil, leur gaieté tomba. Ils évitèrent de se regarder, sentant que leurs physionomies trahiraient ce qu'ils voulaient se dissimuler par politesse ; mais ils ne purent l'éviter longtemps, et le désastre leur apparut.

Jean Romarin (non plus, d'ailleurs, que Davy Pipe) n'était homme à se laisser envahir sans lutte par la neurasthénie. Il réagit violemment.

— Ah ! non ! cria-t-il, avec une plaisante indignation. Non, mon vieux ! Si tu crois que tu vas me faire passer aujourd'hui une soirée aussi crevante que la soirée d'hier !...

Davy Pipe s'excusa.

— Je ne me reconnais plus, dit-il.

Il n'y comprenait rien ! Et il réagit à son tour, comme son camarade.

— Qu'est-ce qui nous oblige, dit-il, à moisir ici? Toutes les distractions ne se terminent pas forcément par la sorte d'accident qui m'est encore interdite pendant quatre années et six mois. Pourquoi n'irions-nous pas au théâtre?

— C'est justement, répondit Jean Romarin, ce que j'allais te proposer. J'ai une envie folle de voir le ballet des Folies-Bergère.

— Bravo ! dit Pipe. Tu as des idées ingénieuses, je te fais mes compliments. Aller aux Folies-Bergère, dans ma situation !

— Oh ! tu es extraordinaire, fit Romarin. On dirait qu'on ne peut pas aller aux Folies-Bergère sans... Ce n'est pas une raison parce que les femmes sont entreprenantes pour qu'on soit tenu de leur céder. D'ailleurs, supposé que ta jolie figure les attire, la mienne suffirait à les mettre en fuite.

(Il disait cela sans amertume, parce qu'il savait que sa laideur ne repoussait point).

Il poursuivit :

— Et puis, est-ce que je te parle d'aller faire le promenoir? Je te dis que je veux voir le ballet : je suis trop petit, je ne vois rien quand je suis perdu dans la foule ; et il me semble que tu es assez riche pour me payer un fauteuil.

— Comme ça, ça va, dit Davy Pipe, qui tira aussitôt son habit de l'armoire, cependant que Jean allait revêtir le sien au domicile de ses parents.

Non seulement Davy paya un fauteuil à Romarin, mais il lui paya, de surcroît, un excellent dîner au Café anglais, et un cigare énorme. Ils prirent place tous deux, vers dix heures, à l'orchestre, où ils furent moins bousculés qu'au promenoir, mais où ils n'aperçurent pas davantage ce qui se passait sur la scène, à cause du chapeau démesuré d'une dame qui était devant eux.

Après le ballet, il y eut un entr'acte, durant lequel ils allèrent, sans penser à mal, dans le jardin d'hiver, uniquement pour se dégourdir les jambes. D'ailleurs, ils s'assirent, dès qu'ils trouvèrent des chaises et une table libre ; et le garçon ne leur avait pas encore apporté à boire, qu'une belle fille, emmaillotée dans une robe à la dernière mode et coiffée d'un feutre de farinier, se planta devant Davy Pipe, et lui dit, en le tutoyant, par anticipation :

— Qu'est-ce que tu payes?

Davy Pipe ne savait pas refuser, quand on lui demandait de payer n'im-

porte quoi. Mais le garde du corps intervint et mentit effrontément.

— Nous attendons nos amies, dit-il.

— Ça ne fait rien, répliqua la femme, je ne resterai pas longtemps.

Et elle ne jugea pas utile de faire plus de façons pour s'asseoir. Pipe, inquiet, lui dit, en lui désignant Romarin :

— C'est à lui qu'il faut demander la permission, c'est lui qui a l'argent.

La femme toisa Romarin, et répondit, après un temps :

— Il t'en prêtera.

Elle ajouta que l'on n'a pas besoin



ELLE COMMENÇA A SE DÉGAGER DE SON ÉTROITE JUPE.

d'argent lorsqu'on est fait comme Davy Pipe, et qu'elle était toute prête à l'aimer au pair, ou même en assumant les faux frais.

C'est le compliment le plus flatteur qu'un homme puisse recevoir d'une femme. Davy l'apprécia et, mis en verve, déploya toutes ses grâces pour cette créature. Elle le dévorait des yeux et l'écoutait de toutes ses oreilles; elle était sous le charme, ne soufflait mot, et n'ouvrit la bouche que deux fois, premièrement, pour annoncer qu'elle s'appelait Valérie, ensuite, pour remarquer, non sans malice, que les amies de ces messieurs ne se dépêchaient pas de s'amener.

Le spectacle avait recommencé depuis longtemps, et Davy ne parlait point de regagner les fauteuils, malgré les coups de pied que Romarin lui allongeait sous la table. Il arriva même que le spectacle finit : Pipe, Romarin et Valérie furent emportés par le flot de la foule, jusque sur le trottoir de la rue Richer.

Davy Pipe était scrupuleux : il sentit que c'était sa faute si Valérie n'avait fait, ce soir, la connaissance d'aucun autre client, et qu'il ne pouvait donc la laisser en panne. Il aurait sacrifié ses millions plutôt que de lui faire perdre sa soirée. Mais il préférait autant que possible ne pas perdre ses millions non plus, et il eut, à ce propos, un conciliabule avec Romarin, tandis que Valérie, humble et discrète, se tenait à l'écart.

— Ecoute, dit-il, rentre-la chez elle et ne t'inquiète pas de moi : je te donne ma parole que je vais m'en retourner sagement rue Jacob. Voici quarante francs.

— Tu en as de bonnes ! repartit Jean Romarin. Tu t'imagines naïvement qu'elle acceptera la substitution, quand il y a deux heures qu'elle s'allume sur toi?

— C'est vrai, dit Pipe, confus.

Mais il songea tout haut :

— Puisque nous rentrons, toi et moi, à la même adresse, il n'y a pas d'explications à lui donner pour le moment.

Il appela un fiacre.

— Où allons-nous? dit Valérie.

— A la maison, répondirent en chœur les deux peintres.

— Tiens ! fit-elle. Vous demeurez ensemble?

Ils ne répondirent point, et elle garda le silence jusqu'à l'hôtel de la rue Jacob. Elle pénétra d'abord dans le salon, qui était la première pièce après l'antichambre. Le divan-lit lui parut une installation de fortune : elle ne s'arrêta point, et entra dans la deuxième pièce, c'est-à-dire dans la chambre de Davy Pipe, sans que Pipe ni Romarin trouvassent aucun prétexte pour lui en interdire l'accès. Cette chambre-ci lui parut une vraie chambre à coucher et elle se mit en devoir de s'y coucher, en effet, sans plus de préliminaires. Elle quitta son gigantesque chapeau, dont elle coiffa la pendule, et commença de se dégager de son étroite jupe.

Pipe et Romarin échangèrent un regard de détresse, mais s'avisèrent presque aussitôt d'un expédient, qui était bien simple. Ils gardèrent de protester, et la laissèrent se mettre dans le lit de Davy Pipe ; après quoi Davy Pipe reconnut qu'il était de trop et passa dans la

chambre de Romarin, où il s'enferma au verrou.

L'ahurissement de Valérie lui laissa le temps d'exécuter ce petit jeu de scène. Mais il n'eut pas plus tôt fermé la porte qu'elle sauta du lit, cria qu'on ne la lui faisait pas, et donna de si furieux coups de poing dans la cloison que les voisins se mirent à cogner dans l'autre cloison à tour de bras. Davy Pipe, qui ne se souciait pas de recevoir son congé, fut obligé de rouvrir la porte pour obtenir qu'elle se tût.

Il n'y avait plus qu'un moyen de se tirer de là, c'était de lui raconter l'histoire et de la renvoyer en lui offrant une juste indemnité pour son déplacement.

Ce discours sincère eut un meilleur effet que Pipe ni son garde du corps n'osaient espérer. Valérie ne douta pas une minute de ce qu'on lui récitait : toute femme d'une autre catégorie n'y eût point manqué. Elle ne se permit aucune plaisanterie de mauvais goût. Au contraire, elle devint grave, elle s'attendrit, enfin elle pleura ; et cependant elle se rhabillait. Elle refusa la juste indemnité, et se contenta d'embrasser Davy Pipe cordialement.

Les deux camarades la reconduisirent jusque sur le palier, en la remerciant de sa grandeur d'âme. Mais elle s'avisa soudain que ses réclamations de tout à l'heure et ce départ n'étaient guère aimables pour le pauvre Romarin.

Alors, sans dire un mot, toujours grave, elle rentra dans l'appartement, poussa Davy Pipe dans la seconde chambre dont elle prit soin de tirer elle-même le verrou, quitta de nouveau son grand feutre, dont elle coiffa la pendule du salon, recommença de se déshabiller, et se mit, sans attendre qu'on l'en priât, dans le lit du garde du corps.

VI

RÉPÉTITION

Valérie partit au petit jour. Jean Romarin fit encore un bon somme et, en s'éveillant vers dix heures, il se dit : « Tout s'est passé à souhait. La fonction de garde du corps est assujétissante, mais il y a des compensations. » Il n'eût demandé que de doubler sa semaine, et d'aller tous les soirs aux Folies-Bergère et ce qui s'ensuit, aux frais de Davy Pipe. Mais Davy, qu'il s'empressa de délivrer, ne partagea point son contentement.

— J'ai des sueurs froides, dit-il, quand je pense à ce qui aurait pu, et même à ce qui aurait dû m'arriver. Je ne m'exposerai pas une seconde fois à un danger pareil. Et comme je ne puis me cloîtrer (à la veille d'abjurer le catholicisme), comme le soin de ma santé exige que je m'amuse, je vais prendre le parti de fréquenter le monde.

— C'est une riche idée ! s'écria Jean Romarin.

Il ne connaissait le monde que par les livres, ne doutait point que l'adultère n'y fût à l'état endémique, et que les pauvres jeunes gens sans défense n'y courussent plus de hasards que partout ailleurs.

Mais Davy Pipe jugeait du monde d'après la Grande-Bretagne et l'Amérique, où chacun sait que la vertu règne, et que la famille n'est pas en décomposition comme chez nous. Il a de la volonté, comme tous les Anglo-Saxons : il ne démordit point de son projet. Une seule difficulté l'empêchait, c'est qu'il n'avait pas de relations. Du moins, il n'en avait pas jusqu'à l'avant-dernière nuit. Mais il se ressouvint à propos qu'il avait soupé chez Durand avec monsieur et madame Jules Dupont, mesdemoiselles Diane et Colette Dupont, monsieur et madame Paturot, monsieur et madame Valescure, et que ces diverses personnes lui avaient fait promettre de recommencer la petite fête. Malheureusement, l'invitation était demeurée pour ainsi dire théorique, et *sine die*.

— Comment feras-tu, dit Romarin, pour remettre la main sur ces gens-là?

— C'est bien simple ! dit Pipe, J'irai faire une visite à madame Jules Dupont, à son jour. Au fait, je lui en dois une.

— Quel est son jour? dit Romarin.

— Je n'en sais rien, dit Pipe, mais je le trouverai dans le *Tout-Paris*.

Ils sonnèrent. Un garçon leur monta du bureau le *Tout-Paris*, et ils y trouvèrent que le jour de madame Dupont était le jeudi, c'est-à-dire aujourd'hui même.

— En voilà, une chance! fit Davy Pipe. J'irai cette après-midi.

— Et moi? dit Romarin.

— Tu ne dois pas de visite à madame Jules Dupont. Tu n'as même jamais eu l'honneur de lui être présenté. Mais, si tu veux me conduire jusqu'à sa porte, et m'attendre en faisant les cent pas sur le trottoir, je t'y autorise.

— Ce sera plus sûr, grommela Jean Romarin.

Vers quatre heures, ils allèrent de compagnie boulevard Flandrin, où le grand peintre Jules Dupont, de l'Institut, a son hôtel particulier. Romarin, qui devait rester sur le trottoir, n'avait pas fait toilette ; mais Davy Pipe avait mis un chapeau de haute forme, une redingote, et une fleur à sa boutonnière. La redingote de Davy Pipe était d'une coupe anglaise parfaite, et il la portait fort bien, mais avec un peu trop de cérémonie, et ce vêtement plus vieux que son âge, le faisait paraître beaucoup plus jeune. Sa gravité, avec cet air de jeunesse, était impayable et faisait sourire les passants.

L'effet fut précisément le même quand il pénétra dans le salon où madame Dupont recevait. Elle commença par ne point le reconnaître et se demanda quel était ce petit garçon, taillé en athlète, qui la venait voir. Davy Pipe n'est point sot : il flaira cette absence de mémoire et tourna une première phrase, aussi ample que sa redingote, où il rappelait le souper chez Durand. Madame Dupont, sitôt que sa mémoire fut remise en branle, se rappela que son visiteur possédait plusieurs millions. Elle le pria de s'asseoir, et le nomma aux dames qui étaient présentes; mais elle ne fit point d'allusion à sa fortune, ni à l'épreuve qu'il était obligé de subir durant quatre ans et demi.



ILS ALLÈRENT BOULEVARD FLANDRIN.

Ces dames, qui n'avaient donc point de motifs pour accorder à Davy Pipe une attention singulière, lui firent une petite inclination et poursuivirent leurs discours sans davantage prendre garde à lui. Elles s'entretenaient de la cherté des vivres, de leurs contrariétés cuisinières, et de la cuisine d'une prochaine élection à l'Académie des Beaux-Arts. Elles semblaient combiner exprès ces sujets, si l'on veut, analogues, en des phrases de vaudeville à quiproquo. Davy Pipe se demandait si le monde n'est pas moins divertissant qu'il n'avait présumé, et s'il n'eût pas mieux fait de rester chez lui à jouer aux cartes. Pour s'occuper, il considérait les tableaux accrochés au mur qui étaient tous de M. Jules Dupont. C'était de vrais tableaux de maître. Ils portaient des dates récentes, et ils avaient déjà la patine du temps. Ils avaient même trop de patine. On sentait que, tous les matins, M. Jules Dupont se réveillait en se disant, selon les jours : « Je serai aujourd'hui Rubens, ou Velasquez, ou Bouguereau. » Davy Pipe, qui n'était pas très artiste, mais qui était un excellent élève, admirait tous ces chefs-d'œuvre indistinctement. Madame Jules Dupont s'en aperçut, et profita de l'occasion pour lui adresser quelques mots touchant l'art de peindre. Puis, tremblant qu'il ne s'ennuyât trop, elle lui dit :

— Vous savez que ma fille et ma nièce reçoivent leurs amies dans le petit salon? Allez donc leur demander une tasse de thé.

Davy Pipe, docile, passa dans le petit salon, où il ne se trouva plus seul de son sexe. Plusieurs adolescents, qui paraissaient bien plus Anglo-Saxons que Davy Pipe lui-même, rendaient leurs devoirs à ces demoiselles. La conversation lui parut d'abord plus animée que dans le grand salon ; mais elle était toute en sous-entendus, il n'y comprenait rien ; et il comprenait encore moins pourquoi ces choses que l'on disait et qu'il n'entendait pas le faisaient rougir.

Mademoiselle Diane et mademoiselle Colette l'avaient accueilli avec grâce; mais elles n'avaient pas témoigné le même tact que madame leur mère et tante, et, en le présentant, elles avaient paru faire une allusion à sa fortune et aux conditions de l'héritage. Mademoiselle Diane fut aussi réservée que chez Durand ; mais il aperçut, en l'observant mieux, qu'elle le regardait beaucoup à la dérobée, et fort tendrement. Quant à mademoiselle Colette, elle l'emmena impérieusement dans un petit coin, où elle se mit à lui expliquer son caractère. Davy ne put d'abord concevoir pourquoi cette jeune fille, qu'il n'avait vue qu'une fois, lui expliquait son caractère; puis ce caractère lui parut tellement bizarre qu'il se demanda si la jeune personne ne se moquait point de lui. Il n'aime pas cela, et il se hâta de retourner dans le salon principal, où il comptait faire ses adieux à madame Dupont.

Mais l'insignifiante madame Paturot, femme du célèbre docteur, entra au même instant : il n'osa partir. Deux minutes plus tard, l'exubérante madame Valescure, maîtresse du même docteur, fit son entrée : elle suit toujours de près la femme quand elle ne suit pas le mari. Davy Pipe n'osa point faire à madame Valescure l'affront de se retirer quand elle arrivait; d'autant qu'elle le reconnut ; et elle lui marqua une si grande joie de le voir, une telle familiarité, qu'il n'en aurait pas fallu davantage, dans une bourgeoisie moins austère, pour faire dire qu'ils étaient ensemble, si l'on n'avait su d'autre part que madame Valescure était avec le docteur Paturot. Elle instruisit Davy Pipe que le samedi était son jour, et lui arracha la promesse

de la venir voir à son prochain samedi, c'est-à-dire le surlendemain.

Quand il rejoignit, en bas, Romarin, le garde du corps lui trouva une drôle de figure, et réclama des explications.

— Je suis très embêté, fit Davy Pipe. Comme j'allais partir, est arrivée cette madame Valescure dont je t'ai parlé, qui est avec le docteur Paturot. Elle m'a pour ainsi dire sauté au cou. Si j'étais fat, je croirais qu'elle a des intentions sur moi, et elle m'a fait jurer d'aller lui rendre visite après-demain.

— Tu n'iras pas ! s'écria Jean Romarin. Cette madame Valescure est peut-être une femme de la meilleure société, mais elle m'a tout l'air d'une grue. Tu n'iras pas.

— J'ai promis, répondit Pipe, — qui veut fréquenter le monde et qui est incapable de mentir ou de parjure mondain !

— Eh bien, dit Romarin, j'irai avec toi.

— C'est impossible, dit Pipe, puisque tu ne la connais pas.

Mais, comme il n'était pas moins effrayé que son mentor, il imagina un moyen de lui faire connaître madame Valescure.

— Le docteur Paturot, dit-il, déjeune toutes les nuits chez Durand, et les Valescure l'y accompagnent. Les Dupont n'y étaient l'autre fois que par raccroc. Allons-y souper ce soir ; nous rencontrerons comme par hasard les Valescure et les Paturot.

Ils y allèrent de bonne heure, afin de trouver des places libres à côté de la table que l'on réservait chaque soir pour le docteur ; et ils n'eurent même pas besoin de se faire inviter, pour souper quasiment avec la personne qui les intéressait. Madame Valescure ne douta point que Davy Pipe fût venu pour elle, et ne soupçonna point que ce fût pour lui présenter Romarin. Elle remercia Davy d'une œillade qu'on eût appelée jadis assassine, et quand il prit congé, elle lui serra longuement la main, en murmurant :

— A samedi... N'oubliez pas...

Elle était si émue qu'elle dit, sans y penser, la même chose à Romarin.

— Je ne me trompais pas, dit le garde du corps, en reboutonnant son paletot. C'est une véritable grue.

— Tout va bien, dit joyeusement Davy Pipe. Nous n'irons pas ensemble, mais tu viendras me retrouver chez elle au bout de vingt minutes. Si grue qu'elle puisse être, il est peu probable qu'elle m'attaque avant un quart d'heure, et je saurai tenir cinq minutes.

En y allant, le samedi, Davy Pipe fit réflexion que toute cette prudence était de surcroît et que madame Valescure ne l'attaquerait point, vu qu'elle recevait et qu'il ne demeurerait point tête à tête avec elle. Mais le salon était vide, et qui sait si madame Valescure reçoit vraiment le samedi? Il lui avait aussi fait bien de l'honneur en comptant qu'elle différerait l'agression de quinze minutes. Elle est douée d'une telle volubilité qu'il lui suffit de quelques secondes pour débiter tout ce qu'une passade comporte de texte parlé, et elle en est déjà à ce qui ne se dit plus, que son interlocuteur en est



ELLE SE MIT A LUI EXPLIQUER SON CARACTÈRE.

encore à lui demander de ses nouvelles. Jean Romarin fut en avance, et il n'arriva cependant qu'à la dernière extrémité. Il s'oublia jusqu'à crier :

— Ah ! madame, c'est mal !

— Quoi? cria madame Valescure, qui s'oublia elle-même jusqu'à dire : « Fichez le camp ! On ne vous a pas invité. »

L'hypocrisie n'était plus possible, et il n'y avait pas de ménagements à garder. Romarin, pour s'excuser, conta l'histoire de Davy Pipe à madame Valescure, comme il avait fait, le mercredi, à l'habituée des Folies-Bergère. Madame Valescure ignorait cette histoire, que M. Jules Dupont avait racontée à sa femme, en présence de sa fille et de sa nièce, mais

n'avait point révélée aux Valescure ni aux Paturot.

Une ordinaire femme du monde eût beaucoup ri de penser qu'elle avait failli coûter des millions à ce gamin. Mais madame Valescure était, selon l'expression de Romarin, une simple grue, comme Valérie : elle prit la chose précisément comme Valérie. Elle s'excusa sur son ignorance, s'attendrit, et demanda le thé. Tous trois avaient de l'appétit après une alarme si chaude. Davy Pipe ne tarda pas de se retirer, madame Valescure ne le retint pas. Mais, comme Jean Romarin prétendait suivre son camarade, elle le força de se rasseoir.

— Restez donc, vous arrivez à peine, dit-elle au garde du corps, qui continuait de trouver que cette fonction est assujétissante, mais qu'il y a des dédommagements.

VII

L'ACCIDENT

Madame Valescure a de la bonté, comme presque toutes les femmes qui n'ont point de vertu. Elle ne cessa point de prendre intérêt en Davy Pipe, parce que Davy Pipe pour le moment ne pouvait servir à rien. Au contraire. Elle y pensait continuellement. Elle se demandait : « Que faire pour lui, en sa triste situation? » Elle croyait, ainsi que la plupart de nos contemporains, que rien ne compte dans la vie hors ce qui a pour cause finale de la propager ; et il lui semblait qu'un jeune homme, réduit à s'abstenir de cet emploi de son énergie jusqu'à un terme fixe, n'a plus rien à faire que s'asseoir et attendre l'échéance : comme les femmes ou les fiancées de marins guettent du haut de la falaise la voile tardive qui ne reviendra peut-être jamais.

Cette comparaison poétique suggéra une idée à madame Valescure : elle s'avisa que Davy Pipe n'était bon qu'à faire un fiancé, puisque les satisfactions matérielles de l'amour lui étaient interdites jusqu'à nouvel ordre. Elle se fit aussitôt conduire chez madame Jules Dupont, de qui ce n'était pas le jour, et elle reconnut par là que mademoiselle Diane Dupont était la jeune personne à qui elle destinait de fiancer Davy Pipe.

Elle en parla fort légèrement à madame Dupont.

— Savez-vous, dit-elle, une idée qui me pousse? Ce petit Américain de l'autre soir irait comme un gant à Diane !

Madame Dupont négligea de lui répondre : « J'y ai pensé la première », et assura simplement à madame Valescure que les projets en l'air sont ceux qui se réalisent le plus souvent.

La marieuse n'en demandait pas plus ; elle adressa un message téléphoné à Davy Pipe, qui, ayant désormais pleine confiance en elle, vint le soir même.

— Etes-vous, lui dit-elle, ennemi du mariage?

Il repartit en riant qu'il aimait assez cela, mais que d'ici à quatre ans et six mois il n'avait plus le droit d'en user.

Cette plaisanterie ne fit même pas sourire madame Valescure. Elle haussa les épaules, et poursuivit :

— J'ai lieu de croire que, si vous demandiez la main de mademoiselle Diane Dupont, vous seriez agréé.

Davy Pipe trahit un étonnement bien concevable, et crut devoir ensuite, par politesse, témoigner une joie très vive.

— Qu'en dites-vous? reprit madame Valescure, qui voulait une réponse catégorique.

Il était bien empêché d'en rien dire, puisqu'il n'y avait jamais rêvé. Elle n'insista point.

— Je ne veux pas, fit-elle, vous mettre le couteau sur la gorge. Je sais que, dans votre pays, on prend le mariage au sérieux. On a bien raison. Je vous donne quarante-huit heures pour réfléchir.

Mais Davy Pipe changea brusquement d'attitude et déclara qu'il ne profiterait pas de ce délai. C'est que, dans son pays, on prend le mariage au sérieux, non les fiançailles ; et Davy Pipe ne voyait aucun inconvénient à « s'engager » avec mademoiselle Diane, qu'il était à peu près sûr de n'épouser jamais. Il songea que, dorénavant, il aurait où passer ses soirées. Il eût préféré (il garda bien de le dire à madame Valescure), il eût préféré s'engager avec mademoiselle Colette, la cousine pauvre, qui lui paraissait plus gaie ; mais il fit réflexion qu'elle vivait sous le même toit, et que, pratiquement, il serait pour ainsi dire fiancé à toutes les deux.

Madame Valescure s'en retourna chez madame Dupont, à qui elle rendit compte de la mission que madame Dupont ne lui avait pas donnée, et, en rentrant chez elle, manda de nouveau Davy Pipe par un bleu. Il ne fallut pas moins de six allées et venues pour aboutir au règlement du protocole. Il fut résolu que l'on n'aurait l'air de rien ; que Davy Pipe ne demanderait pas à monsieur et madame Dupont la main de leur fille, mais qu'il irait dîner chez eux tous les soirs, et chaque fois sous un prétexte différent ; enfin que l'on n'annoncerait pas la nouvelle, mais qu'on la laisserait se répandre, et qu'on la nierait de manière à la confirmer.

Davy Pipe accepta toutes ces bizarreries. « Ce sont apparemment, se disait-il, des habitudes et des cérémonies françaises. » Il se conformait cependant aux principes de la civilité puérile et honnête qui ont cours en Amérique. Il crut devoir, pour

commencer, tenir la balance à peu près égale entre les trois femmes de la maison Dupont, savoir madame Dupont mère, mademoiselle Dupont fille, sa fiancée, et l'autre mademoiselle Dupont, cousine. Il évitait les tête-à-tête, parlait toujours à haute et intelligible voix, et s'adressait indistinctement à toutes les personnes présentes. Il n'apportait jamais de fleurs à sa fiancée, sans en apporter d'aussi belles à la future cousine et à la future belle-mère. Ces deux dernières le trouvaient charmant, et ne l'aimaient assurément pas moins que ne faisait Diane elle-même, qui n'était pas amoureuse de lui, mais ne pouvait plus s'en passer. Il n'était pas davantage amoureux d'elle, mais il se félicitait d'être fiancé à une jeune fille accomplie, dont la famille était si agréable. D'ailleurs il se proposait de n'épouser jamais tout de bon qu'une de ses compatriotes.

Mais il remplissait avec exactitude, et, si l'on peut dire, loyalement, ses obligations de fiancé. Au bout d'un mois, il commença de privilégier mademoiselle Diane. Il l'écoutait plus curieusement, et les deux autres plus distraitement. Il l'emmena dans les petits coins, il osa lui prendre la taille ; et un beau jour, il lui appliqua sans crier gare, mais sans penser à mal, un de ces baisers que les Françaises n'autorisent qu'à la dernière extrémité, mais qui sont d'un usage banal de l'autre côté de l'Océan, et même sur l'autre rive du *Channel*.

Mademoiselle Diane Dupont, qui était une vraie jeune fille, n'avait jamais ouï parler de ces choses-là. Elle se mit à pousser des cris de paon. Madame Dupont, qui était en faction dans la pièce voisine avec mademoiselle Colette, accourut. Elle remontra à Davy Pipe qu'il venait de se comporter comme un satyre ; et mademoiselle Colette, qui a lu maints romans anglais, regarda sa tante et sa cousine avec un profond dédain.

Le lendemain, sur les onze heures, Davy Pipe, qui n'était plus fort matinal, achevait sa toilette. Il se trouvait seul chez lui : ses camarades, informés de ses fiançailles, ne le faisaient plus surveiller. Il entendit frapper, pensa que c'était la portière ou un domestique, et ouvrit, en simple appareil ; il était vêtu d'un pyjama multicolore, mais impalpable, qui faisait office de tatouage plutôt que de vêtement. Il demeura stupide à la vue de mademoiselle Colette Dupont, qui profita de cette stupidité pour envahir le territoire, et fut d'un premier élan au fond de la deuxième chambre, au pied du lit défait de Davy Pipe.

Il courut après elle et la rattrapa ; mais il n'eut pas le temps de lui demander ce qu'elle voulait, car elle éclata en sanglot. Il n'eut pas davantage le temps de lui demander pourquoi elle sanglotait ; car ce fut elle qui lui demanda pourquoi il l'insultait. Davy Pipe se récria et protesta son innocence.

— Vous savez pourtant que je vous aime ! dit-elle. Pourquoi embrassez-vous ma cousine devant moi. Quelle cruauté ! Quel sadisme !

Davy protesta de nouveau qu'il n'était point sadique, et ne savait même pas clairement en quoi cela consistait ; qu'il était bien content qu'elle l'aimât, mais que c'était la première nouvelle ; sans quoi il se fût dispensé de provoquer sa jalousie.

— Merci ! dit-elle, en se laissant aller entre ses bras.

Il s'empressa de lui administrer le même baiser qu'il avait fait à sa cousine, la veille, pour lui prouver que c'est un geste qui ne tire pas à conséquence. Elle ne parut pas en juger ainsi. Elle pâma. Elle poussa un grand soupir, à faire croire qu'elle mourait, mais bien doucement. Et elle murmura, sur les lèvres mêmes de Davy Pipe :

— Fais de moi ce que tu voudras.

Il n'est rien de plus précis que cette invitation, qui au premier abord semble vague. Davy Pipe, qui n'avait point perdu son sang-froid, aperçut nettement qu'une jeune fille, à qui on ne saurait alléguer certaines excuses, est plus dangereuse qu'une fille galante ou une femme du monde légère. Il songea :

« Je vais y passer. Douze millions qui tombent ! »

Il résista quelques minutes, par acquit de conscience. Il avait de la volonté, mais une volonté anglo-saxonne. Colette avait une volonté de demi-vierge, de Française et de parente pauvre : la partie n'était pas égale.

VIII

LE TOUT EST DE S'ENTENDRE

Mademoiselle Colette Dupont, qui avait dit, un peu vulgairement, à Davy Pipe : « Fais de moi ce que tu voudras », le quitta sur une autre banalité :

— Maintenant, dit-elle, en l'étreignant avec passion, maintenant, je suis toute à toi.

Il était assez grand pour s'en apercevoir.

Davy ne fut point fâché de la voir partir, mais il demeura seul dans un état bien singulier. Heureusement, il n'avait guère l'habitude d'anatomiser son âme ; car il ne s'y serait point reconnu.

D'abord, il avait envie de chanter, pour la même raison que les coqs chantent, à certaines heures où il ne s'agit point de faire lever le soleil. Il était la nature même, et les joies de l'amour ne le mettaient point dans la tristesse. Avec cela, il regrettait infiniment ce qui venait

d'arriver. Non qu'il éprouvât des remords : il avait le sentiment de la justice, comme les enfants et les sauvages, et il sentait bien qu'en l'espèce il était la vraie victime. C'est la jeune fille qui avait commencé : c'est toujours elle qui commence. Il ne lui avait donné l'assaut (pour employer l'expression anglaise) que par respect humain, par politesse, et faute de pouvoir se dérober décemment. Il ne reconnaissait point qu'il eût de responsabilité, et il ne plaignait aucunement mademoiselle Colette Dupont ; mais il se plaignait soi-même, et déplorait la perte de sa fortune.

Il n'était point homme d'argent, en ce sens qu'il n'était point avare ; mais, précisément pour ce motif, il avait besoin de beaucoup d'argent. Il ne regardait pas à la dépense, mais il n'aimait point de payer douze millions ce qu'à son âge on se procure souvent pour rien. Il avait le sentiment de la vraisemblance, non moins vif que celui du juste et de l'injuste, et il



— FAIS DE MOI CE QUE TU VOUDRAS.

ne concevait point qu'une pure jeune fille eût pu être l'instrument de sa ruine, alors que des femmes perdues, et une femme du monde qui ne valait ni pis ni mieux, avaient reculé à cette besogne.

Son caractère était si bien fait qu'il pouvait remuer toutes ces pensées tristes sans amertume ni mauvaise humeur. Il ressentait, au plus, un peu de mélancolie. Cela le fit songer à Dieu. Les hommes de cette race ont une religoin pratique : ils en usent familièrement avec le Seigneur, dans leurs petits ennuis. Pipe voulut, pour se consoler, faire une lecture édifiante. Il hésita entre la Bible et le testament de son oncle, dont la copie *in extenso* lui avait été récemment transmise. Il se décida pour le testament : le culte des morts est aussi une partie de la religion. N'était-ce point, d'ailleurs, le cas de relire ce document, qui ne lui offrait plus

depuis quelques minutes qu'un intérêt de curiosité?

Le style du colonel Simmonds n'avait aucun accent militaire ; il était commercial ; mais il était aussi emphatique, biblique, et il s'accommodait parfaitement aux dispositions religieuses de Pipe. Ainsi, quand ce brave colonel voulait mettre en garde son neveu contre les femmes de mauvaise vie (*improper*), il s'élevait à l'éloquence. Il empruntait les formules de l'anathème, il fulminait, il assénait au sexe les épithètes les plus désobligeantes. L'ennemie, la bête, lui inspirait visiblement une haine féroce, et surtout un effroi ingénu. Ce n'est plus pour défendre son neveu Davy Pipe qu'il bataillait contre elle : il oubliait le *casus belli*, il voulait la vaincre et la tuer pour le salut du genre humain. Il se tenait dans les généralités. Il développait des lieux communs qui ont déjà beaucoup servi ; et il ne se ressouvenait de Davy Pipe que tout au bout de son développement pour lui prescrire, d'un seul mot sec, l'abstinence.

Davy Pipe était sensible à l'éloquence du discours. Ce prêche l'accabla. Il rougissait, bien que nul ne le pût voir, comme s'il avait reçu devant témoins la plus sévère admonestation. Il était accablé de honte. Il ne regrettait pas plus que tout à l'heure ce qu'il avait fait avec mademoiselle Colette Dupont, ni précédemment avec bien d'autres, mais il avait honte du péché en général ; il en avait horreur ; et il avait positivement peur de l'enfer, comme Agnès, quand Arnolphe lui parle des chaudières bouillantes.

Mais, soudain, Pipe goûta une sensation de rafraîchissement délicieuse. Le colonel venait de changer. Il ne foudroyait plus, il ne menaçait plus, il décrivait avec toute la poésie dont sa plume était susceptible les douceurs de la religion réformée. Il en vantait la pureté, la sécurité, le réconfort. Et Davy Pipe l'écoutait, — oui, en vérité, il ne lisait plus : il écoutait — Davy Pipe l'écoutait humblement, docilement. Il faisait abnégation de sa volonté comme de son intelligence. Il ne se serait pas permis une objection. Seulement, le colonel perdait son autorité quand il se mêlait de séduire. Comme orateur, il avait plus de force que de charme. Il réussissait médiocrement dans le genre de saint François de Sales. Davy Pipe se dégageait petit à petit. Il recouvrait son libre arbitre et sa faculté de libre examen. Il ne put se défendre d'observer que, pour la consolation et, si l'on peut dire, pour l'agrément, la religion réformée ne vaut pas la vieille religion catholique, qui avait été sa religion jusqu'à ce jour.

Une illumination subite se fit dans son cœur. Il rejeta loin de lui l'inutile testament de l'oncle Simmonds, et il s'écria :

— Mais je n'ai plus aucune raison d'y renoncer, à la religion catholique, puisque, de toute façon, je n'hérite pas !

Il éprouva dans l'instant une grande joie, justement cette même joie que lui présageait et lui promettait son oncle pour le jour où il embrasserait la religion dite réformée. Il oublia pendant cinq minutes ses douze millions, ce qui prouve bien qu'il n'est pas un homme d'argent. Il pensa : « C'est l'abbé Smith qui va être content ! » Et, pour que l'abbé Smith fût content le plus tôt possible, il courut, sans même prendre de paletot, jusqu'à l'hôtel voisin de la place de l'Etoile où ce digne prêtre demeurait.

Ce n'est qu'en grimpant l'escalier, et quand l'essoufflement le ralentit, qu'il se demanda comment il allait faire pour expliquer sa nouvelle détermination à l'abbé. La chose n'était pas commode. Pour la première fois peut-être de sa vie, il se résolut de mentir, du moins par omission. Il ne croyait vraiment pas pouvoir, sans offenser Dieu, avouer à un de ses ministres qu'il revenait à l'orthodoxie parce qu'il avait violé un des commandements.

Mais le pauvre Davy Pipe ne sait pas mentir : quand il ment, c'est comme s'il avouait ; et l'abbé Smith est perspicace. Il félicita Davy Pipe d'avoir renoncé à l'apostasie; mais il le félicita très froidement, et Davy Pipe vit bien qu'il n'attribuait pas à ce revirement des motifs héroïques. Il lui dit ensuite :

— Vous devez avoir d'autres raisons?

Davy Pipe fut bien aise de ne l'avoir pas dupé. Il se sentit soulagé d'un grand poids : il s'empressa de raconter son histoire, avec plus de détails que l'abbé assurément n'en souhaitait.

Quand il fut au bout de son rouleau, il baissa la tête, et dit avec contrition :

— Vous voyez bien, monsieur l'abbé, que je suis déchu de tous droits à la succession de mon oncle.

— Je ne pense pas ainsi, fit l'abbé Smith avec calme.

— Hein? Quoi? cria Davy Pipe, transporté d'un magnifique espoir.

L'abbé repartit, toujours avec calme :

— Si vous m'avez cité correctement le texte de monsieur votre oncle, les femmes de qui le commerce vous est interdit appartiennent à une catégorie déterminée et définie avec la plus rigoureuse précision : ce sont les femmes de mauvaise vie (*improper*). Or, mademoiselle Colette Dupont vient de commettre, avec votre complicité, un véritable crime, et soyez sûr qu'elle n'échappera pas plus que vous au châtiment d'en haut ; mais elle n'en est pas moins une jeune fille par définition. Elle est aussi capable qu'une autre de vous faire commettre un péché mortel, mais elle ne vous expose à aucun des dangers contre lesquels monsieur votre oncle a eu dessein de

vous prémunir. La volonté du testateur, n'est pas douteuse. Il serait probablement désolé, — il l'est, puisque son âme survit — il est désolé que vous ayez éloigné des voies du salut une jeune fille, *virgo intacta* ; mais il n'avait pas prévu ce cas, et il ne saurait vous dépouiller, en conséquence, des douze millions qu'il vous a légués.

Davy Pipe était trop excité pour suivre les méandres de ce subtil et irréfutable raisonnement ; il n'en saisissait que les conclusions, fort simples, et qui n'avaient pas besoin de tout cet appareil logique. La surprise, la joie lui arrachaient des cris. S'il avait eu sous la main son banjo, il n'eût point manqué d'en gratter les cordes et de chanter ou de siffler quelque chanson de nègre ; mais il ne l'avait point, et il se contenta de danser un pas de cake-walk ; puis il embrassa l'abbé Smith qui ne pouvait s'empêcher de rire.

Mais soudain il se rembrunit ; et il dit à l'abbé, gravement :

— Secouez les mains avec moi une dernière fois, parce que maintenant, j'y pense, je dois redevenir protestant. Je ne puis donc vous revoir, décidément ; mais je vous aime beaucoup et je ne vous oublierai jamais.

Octobre 1910

FIN

